PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

AP
20
.R5

MAY 29 1940

# REVUE DE PARIS

15 MAI 1940

GEORGES OUDARD — *Les menées russes dans le Sud-Est européen* . . . . . 181
MARIE DE CHAMBRUN — *Le café au lait de l'Empereur François-Joseph* . . . . . 203
RAYMONDE VINCENT — *Le retour* . . . . . 209
ALFRED JOLIVET — *La Norvège* . . . . . 220
JEAN D'ESME — *Les chevaliers sans éperons.* - Fin. 237
LUCIEN CORPECHOT — *Les grandes demeures françaises.* 261
S.-G. DE BOUHÉLIER — *Souvenirs sur Émile Zola* . . . . 291
ROBERT DEBRÉ — *La natalité française pendant la guerre* . . . . . 308
ROLAND DE MARÈS — *La guerre en Europe* . . . . . 323
HENRY BIDOU — *Le Mouvement littéraire* . . . . 331
ALBERT FLAMENT — *Tableaux de Paris* . . . . . 338

E. D'HAUTERIVE, J. POIRIER, P. D'ESPEZEL : *Chroniques*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

*47e ANNÉE* *NUMÉRO 10*

# *La Revue de Paris il y a 25 ans*

*D'un article d'Ernest Lavisse, intitulé :* Trois Idées allemandes, *paru dans la* Revue de Paris *du* 15 *mai* 1915, *nous extrayons les passages suivants :*

La doctrine allemande de la guerre, l'inhumaine doctrine exposée par Charles Andler dans cette *Revue* est plus ou moins consciemment inspirée par trois idées principales : la première est que l'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'étroitesse du cadre où elle est enclose ; son sol presque pauvre est un insuffisant nourricier de son peuple, et ce peuple croît et multiplie indéfiniment ; de surtout agricole, il est devenu surtout manufacturier ; la science de ses laboratoires dirigeant et fécondant le travail de ses métiers, ce pays surpeuplé est aujourd'hui un pays surproduisant. Il lui faut donc coûte que coûte trouver de la place pour son surcroît d'hommes et des marchés pour son surcroît de marchandises : « L'Empire n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans des limites territoriales, — écrit Karl Lamprecht, signataire du manifeste des intellectuels et le plus important historien d'Allemagne depuis la mort de Treitschke — ; il est une puissance vivante agissant dans l'univers ; il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules ; il est tentaculaire. »...

La seconde idée est que la guerre est voulue par Dieu et par la nature.

Voulue par Dieu, pense le maréchal de Molkte, qui, remerciant le jurisconsulte Bluntschli de lui avoir envoyé un manuel des droits des belligérants, déclarait que la guerre est un élément de l'ordre établi par Dieu ; que la paix universelle est un rêve et pas même un beau rêve ; que la guerre surexcite les plus nobles vertus ; sans elle, le monde croupirait dans le matérialisme.

... La troisième idée est que l'Allemagne a pour mission de régir le monde pour le plus grand bien de l'humanité ; très vieille idée : l'empereur-roi allemand du moyen âge se croyait le successeur de César et d'Auguste. Au XIVe siècle, Charles IV, en sa Bulle d'or, donne comme chose certaine que l'office de sa « Sublimité » est de « régir l'univers », de « répandre sur le peuple chrétien les biens de la paix et la tranquillité », de « subvenir par sa Providence au monde qui chancelle ». Aussi « son âme, dit-il, est constamment agitée par les soucis innombrables que lui donnent la chose publique et le gouvernement de nations diverses par les mœurs, la vie et la langue ». Pour l'aider dans sa tâche, il a, parmi les grands officiers de sa couronne, un archi-chancelier d'Italie et un archi-chancelier des Gaules...

Or, à cette première idée de la guerre nécessaire à la subsistance de l'Allemagne, les deux autres se conjoignent ; et voilà que la guerre n'est plus seulement un acte obligatoire d'égoïsme national ; elle est ennoblie, elle est sanctifiée ; les guerriers d'Allemagne, lorsqu'ils prennent les armes, d'abord obéissent à une loi naturelle et divine, qui condamne l'humanité à la guerre ; ensuite ils secondent le dessein de la Providence qui veut, par la victoire allemande, sauver le monde. Les guerriers d'Allemagne sont les soldats de Dieu.

... Réfléchissez, et vous conclurez que nous combattons, nos alliés et nous, pour la liberté du monde et qu'aucune nation, très grande ou très petite, n'est assurée de vivre honorablement dans la paix tant que le militarisme de l'Allemagne ne sera pas détruit radicalement.

# BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le 16 avril 1940 sous la présidence de M. Émile MOREAU, Président du Conseil d'Administration.

Étaient scrutateurs : M. André GOUIN, Gérant de la Maison GOUIN Frères et M. André HACHETTE.

M. Paul de THOMASSON, Directeur à la Banque, remplissait les fonctions de Secrétaire.

184.000 actions étaient représentées.

L'Assemblée Générale a adopté à l'unanimité toutes les résolutions qui lui étaient proposées.

Elle a réélu M. Jacques MAY, Censeur.

Elle a nommé M. Carlos MULQUIN, Commissaire suppléant pour les exercices 1940 et 1941.

Le dividende, fixé à 35 Francs par action, sera payé à partir du 25 avril 1940 sous déduction des impôts établis par les lois en vigueur, soit à raison de :

29 Francs par action nominative inscrite depuis au moins 6 mois au nom d'une personne physique,

25 Fr. 90 par action nominative appartenant à une personne physique et mise au nominatif depuis moins de 6 mois ou par action nominative appartenant à une personne morale,

20 Fr. 90 par action au porteur,

contre remise du coupon n° 117, à Paris, au Siège social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris, aux succursales de la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Amsterdam, à Bruxelles et à Genève.


VIN TONIQUE

Fortifiant
Fébrifuge

Anémiés
Convalescents
Fiévreux
prenez du

Quinium Labarraque

En vente toutes pharmacies
Gros : Maison Frère, 19, Rue Jacob - Paris (6e)



CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

# ÉDITIONS STOCK

DELAMAIN et BOUTELLEAU, PARIS

JEAN ROSTAND

## PENSÉES D'UN BIOLOGISTE

Je vois peu de livres qui donnent plus à réfléchir.

ANDRÉ ROUSSEAUX *(Le Figaro)*.

Avec l'admirable ouvrage de Rostand, l'entrée, dans le domaine moral, des valeurs et des détresses de la biologie, marque un nouvel enrichissement de la pensée française.

LUC DURTAIN *(Les Nouvelles Littéraires)*.

Le livre de M. Jean Rostand, magnifique en lui-même par le talent des formules et l'audace tranquille de la pensée, ne manquera pas de nourrir les esprits de tous ordres. Je le souhaiterais aussi populaire que furent jadis les « Euchiridin » de Boëce et de Marc-Aurèle.

ANDRÉ THÉRIVE *(La Tribune des Nations)*

Un volume.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **18** fr.

**PEARL BUCK**

LE PATRIOTE

*L'âme chinoise dans la tragédie de la guerre. Un roman admirable et d'actuelle réalité.*

**25** fr.

**JACQUES CHARDONNE**

CHRONIQUE PRIVÉE

**25** fr.

**JULIA DE BEAUSOBRE**

LA FEMME
QUI NE POUVAIT PAS MOURIR

**21** fr.

**WILLA CATHER**

LA MORT ET L'ARCHEVÊQUE

**21** fr.

**MARY DUCLAUX**

RACINE

**21** fr.

# BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires de la Banque de l'Union Parisienne qui s'est tenue le 19 avril 1940, sous la présidence de M. Paul Bavière, a approuvé les comptes de l'exercice 1939, qui se soldent par un bénéfice net de 14.195.325 fr. 50. Elle a fixé le dividende à 32 fr. 50 par action et décidé de reporter à nouveau la somme de 12.064.288 fr. 17. Le dividende sera payable à partir du 1er mai prochain sous déduction de l'impôt sur le revenu et, en outre, pour les actions au porteur, de la taxe de transmission.

L'Assemblée a réélu administrateurs pour six ans MM. Alexandre Bungener et Yvan Droz. Elle a nommé M. E. Hibon commissaire aux comptes, en remplacement de M. E. Miriel.

Dans son allocution, le président a évoqué la mémoire de M. Jean Tannery, président de la Société, décédé en cours d'exercice et il a souligné que les prévisions émises par ce dernier sur la reprise d'activité de la Banque avaient été largement dépassées et que cette reprise s'était encore accusée depuis le début de l'exercice en cours.

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée Générale tenue le 30 avril, sous la présidence de M. A. Celier, a approuvé à l'unanimité le rapport du Conseil d'administration et les comptes de l'exercice 1939 et a décidé la répartition d'un dividende de 25 francs par action. Elle a ratifié la nomination de M. A. Luquet comme membre du Conseil d'administration et réélu MM. Paul Ernest-Picard et Ch. Farnier, administrateur. M. Max Robert a été réélu membre de la Commission de contrôle.

# COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL MARITIME DE SUEZ

Les actionnaires sont convoqués en Assemblée Générale pour le lundi 3 juin 1940, à quatorze heures précises, salle d'Iéna, 10, av. d'Iéna à Paris.

L'Assemblée Générale est composée des actionnaires propriétaires d'au moins vingt-cinq actions de capital ou de jouissance, ayant, au plus tard le mercredi 29 mai 1940, à quatorze heures, justifié au domicile administratif de la Compagnie, 1, rue d'Astorg, à Paris, du dépôt de leurs titres, soit dans les caisses administratives, soit dans celles des correspondants de la Compagnie en France ou à l'étranger.

# LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

FONDÉE EN 1830 - CAPITAL SOCIAL **75 MILLIONS** (1/4 versé)

**SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS**

R. DU C. SEINE 43793

**Pour garantir votre Sécurité et celle des vôtres :**
ASSURANCES DÉCÈS-RETRAITE, DÉCÈS-RETRAITE-INVALIDITÉ.

**Pour préparer la tranquillité de vos vieux jours :**
ASSURANCES DE CAPITAUX ET DE RENTES DIFFÉRÉS
RETRAITES A PRIMES REMBOURSÉES, RENTES VIAGÈRES.

**Pour constituer une dot à votre fille, pour faciliter à votre fils ses débuts dans la vie :**
ASSURANCES DE DOTATION ET DE PRÉVOYANCE.

**Pour accorder à votre personnel de maîtrise une retraite et des prestations en cas de décès et d'invalidité :**
ASSURANCES DE GROUPES.

CAPITAUX ASSURÉS DEPUIS L'ORIGINE DE LA COMPAGNIE :

***Plus de 14 MILLIARDS 500 MILLIONS de Francs***

ACTIF DU BILAN :

***Plus de DEUX MILLIARDS de Francs***

Renseignements confidentiels au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

# LES MENÉES RUSSES DANS LE SUD-EST EUROPÉEN

La redoutable activité que l'Allemagne et l'U.R.S.S. déploient dans le Sud-Est européen ne saurait plus être désignée sous le nom de propagande, du moins dans le sens un peu étroit que nous donnons à ce mot.

Il s'agit de tout autre chose que de s'ingénier à gagner les sympathies du public à une mauvaise cause, en transformant le mensonge en vérité, ou de s'assurer les complaisances de gouvernements tout ensemble résolus et inquiets, en les bernant par de fallacieuses promesses ou en les intimidant par des procédés brutaux.

Les menées en cours, pour la plupart clandestines ont de plus vastes objectifs. Elles préparent la désagrégation intérieure des pays convoités afin d'en rendre plus faciles un jour l'invasion, la conquête ou le complet asservissement.

L'opération devenue classique a pleinement réussi naguère en Autriche, dans la région des Sudètes, en Bohême-Moravie, en Slovaquie et, hier, au Danemark. Elle a donné des résultats en Pologne, où les minoritaires de race germanique, au préalable bien dressés, ont aidé à la destruction des points stratégiques et rempli d'une manière parfaite leur rôle d'espions. Elle a pratiquement échoué en Norvège et totalement en Finlande. Il est d'ores et déjà certain que le Reich et les Soviets, fidèles à leur immuable système, tiennent en réserve tout un lot de Seyss-Inquart et de Kuussinen destinés au Sud-Est européen. Plusieurs de ces États s'en verraient même attribuer un

de chaque sorte, appelé à constituer un gouvernement fantôme dans chacun des tronçons respectifs de territoire que leurs maîtres se seraient adjugé d'avance.

Bien que les efforts des deux complices soient partout secrètement conjugués, la nécessité d'être clair oblige à traiter séparément les menées allemandes et les menées russes, mais sans pour cela distinguer entre la psychologie nazie et la psychologie communiste, non plus qu'entre leurs méthodes et leurs buts, qui sont parfaitement identiques.

C'est pourquoi l'union hitléro-stalinienne, rendue plus solide par la similitude des doctrines et l'égale volonté de domination de leurs chefs, est indissoluble et ne se rompra point, en tout cas, pendant toute la durée de la guerre. Il est aussi impossible au dictateur rouge qu'au dictateur brun de ne pas s'opposer jusqu'au bout aux Alliés qui ont justement pris les armes pour anéantir cet esprit de rapine dont Allemands et Russes sont, au même titre, animés, et qui ne les déposeront qu'après avoir débarrassé l'Europe de tous ses gangsters.

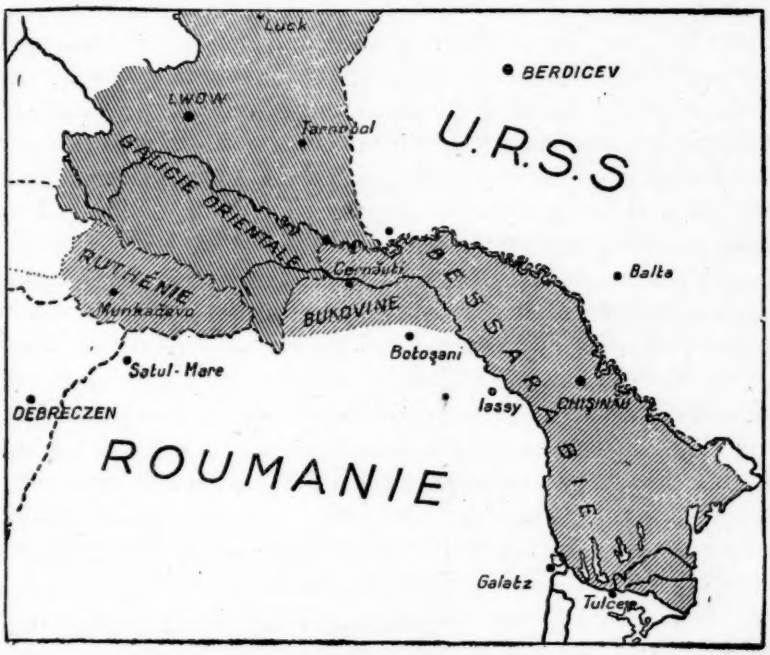
• •

Lorsque, le 23 août 1939, l'Allemagne et l'U.R.S.S. se mirent d'accord à Moscou pour participer à un quatrième partage de la Pologne, il est hors de doute que les interlocuteurs mis face à face ne se livrèrent pas le fond de leurs pensées.

Ribbentrop cacha à son hôte qu'il était foncièrement convaincu, se fiant trop aux racontars de ses agents de Paris et de Londres, que les puissances occidentales ne bougeraient pas. Staline, qui avait acquis la conviction contraire au cours des pourparlers franco-britanniques, se garda bien de l'éclairer sur ce point et de risquer ainsi de découvrir son jeu, puisque c'est précisément cette conviction qui décida de sa conduite. En effet, connaissant la faiblesse militaire de la Pologne et la sienne propre, il ne craignait rien plus que de voir se présenter en ennemie, à ses frontières, une armée allemande victorieuse de sa voisine.

L'habileté du rusé Géorgien fut de se faire payer très cher, sous le nom de concours, le service que lui rendaient ses nouveaux alliés en le délivrant d'un tel cauchemar.

Ribbentrop, de son côté, était en droit de se juger, dans l'instant, aussi malin négociateur que le partenaire. L'indiscutable succès diplomatique qu'il venait de remporter ne pouvait que le confirmer dans son erreur initiale, qui a été de croire jusqu'au bout impossible une intervention franco-britannique en faveur de la Pologne. « L'expédition punitive » en préparation contre ce pays devait, selon lui, aboutir à un nouveau Munich qui, d'une manière cette fois bien nette, laisserait à l'Allemagne les mains entièrement




Territoires visés par l'U. R. S. S.

Territoires polonais annexés par l'U. R. S. S.

libres à l'Est. Que lui importait donc de céder à l'U.R.S.S. tout ce qu'elle voulait des territoires de la République, y compris ces provinces ukrainiennes, objets pourtant la veille encore des plus grandes convoitises du Führer, puisque celui-ci serait tôt ou tard en état de les reprendre? Dans le cabinet

du Kremlin, le diplomate de fortune a sans doute pensé déjà au jour où, après avoir réglé leur compte à la Hongrie et aux États balkaniques, son maître se ruerait à cette conquête de la Russie si clairement annoncée dans *Mein Kampf* [1].

Toutes ces douteuses prévisions s'écroulèrent d'un coup quand l'Angleterre et la France déclarèrent la guerre au Reich qui fut alors contraint de mesurer, mais un peu tard, l'étendue de l'énorme faute qu'il avait commise en laissant de son propre gré les Russes s'installer à Lwow.

Berlin se trouvait désormais condamné à ne plus pouvoir avancer d'un pas dans le Sud-Est européen sans avoir d'abord composé avec les maîtres de Moscou, qui occupaient eux-mêmes cette position. A partir de ce moment, et pour cette raison, leur alliance devenait indestructible et, à la menace allemande sur cette partie du continent, allait se substituer la menace germano-russe. Car ce n'était pas par hasard que Staline avait exigé d'entrer en possession de la Galicie orientale, revendiquée depuis cent soixante-sept ans par tous les souverains russes avec les mêmes arrière-pensées, qu'il rêve aujourd'hui de réaliser à son tour.

Catherine II a déjà projeté de s'emparer de la Ruthénie d'Ougorsk et de la Bukovine lorsque, en avril 1772, elle proteste, au moment du premier partage de la Pologne, contre l'annexion par l'Autriche de la Galicie orientale avec la ville de Lwow. A l'issue du second partage, elle tente d'obtenir de Vienne cette province, en échange de compensations qu'elle lui aurait accordées en Allemagne et revient encore à la charge après le troisième partage. En 1796, elle envisagera de faire occuper la Galicie orientale par Souvarov, à l'effet de la « protéger », cet hypocrite langage ne datant pas d'hier.

Les idées de la Grande Catherine seront reprises par ses successeurs, sans en excepter un seul. Paul Ier dresse le plan d'une conquête de la Galicie et de la Ruthénie hongroise. Alexandre Ier lance, le premier, une campagne de presse en faveur des « frères russes des Carpathes » et de « la libération

1. « Nous mettons terme à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre et nous inaugurons la politique territoriale de l'avenir. Mais si nous parlons aujourd'hui de nouvelles terres en Europe, nous ne saurions penser d'abord qu'à la Russie et aux pays limitrophes qui en dépendent... » (*Mein Kampf*, p. 642-643 de la traduction française intégrale de J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes.)

des Ruthènes de Galicie et de Hongrie. » En 1809, il parvient à s'emparer de Lwow et obtient, aux termes du traité de Schœnbrunn, une partie de la province avec Tarnopol, qu'il doit rendre au Congrès de Vienne pour ne plus se voir octroyer que quelques districts galiciens. En 1831, Nicolas Ier demande à l'Autriche de lui céder la Galicie orientale, en lui offrant, comme dédommagement, des territoires enlevés au Royaume du Congrès et ayant appartenu au Duché de Varsovie. Le projet remanié est ensuite présenté à la Prusse, à qui le tsar propose de reporter la frontière russe sur la ligne Vistule-Narew, en contre-partie d'un appui décisif dans l'affaire galicienne. Bismarck reprendra le dossier en 1864, au lendemain de l'insurrection polonaise de l'année précédente, et l'étudiera à fond mais sans retenir la suggestion. C'est ce vieux plan, œuvre des autocrates blancs, tiré des cartons de l'ancien Pont-aux-Chantres, que l'autocrate rouge fera accepter à Ribbentrop.

Les ambitions russes en direction de l'Europe centrale et orientale se sont maintenues intactes jusqu'à la fin du régime impérial. En 1914, le Gouvernement de Pétersbourg lança le gros de ses forces contre l'Autriche, considérée comme l'ennemie principale, et attaqua tout de suite la Galicie. Même après la chute des tsars, les émigrés ennemis du régime russe actuel n'avaient pu se résigner à renoncer à ces grands rêves. M. Sazonov, ancien ministre des Affaires étrangères de Nicolas II, devait me dire, en 1925, à propos de la Galicie, au cours d'une libre conversation sur les traités de paix : « L'Autriche n'a pas assez payé et un jour viendra où la Pologne paiera à sa place » [1]. Je le vois encore ponctuer d'un léger coup de poing sur la table sa prédiction. Il ne se doutait guère qu'elle s'accomplirait si tôt et je suis sûr qu'il eût applaudi à l'acte de Staline, en tremblant simplement que celui-ci ne poussât pas plus loin les avantages acquis. Il n'eût pas tremblé longtemps.

L'homme du Kremlin, qui a toujours souhaité de récu-

1. Ce propos si révélateur et si actuel, que j'avais pris soin de noter à l'issue de notre entretien, a été rapporté pour la première fois dans une étude intitulée : *La Russie a-t-elle trahi la France avant et pendant la guerre?* publiée dans les numéros des 26 mai et 2 juin 1934 de la *Revue hebdomadaire*, donc à une époque où il était impossible de prévoir les événements qui se sont déroulés aux mois d'août et de septembre 1939.

pérer la Bessarabie, commence de tourner les yeux vers la Bukovine et la « Ruthénie d'Ougorsk », obéissant au vœu de Catherine II.

Les menées russes dans le Sud-Est européen ne devraient donc viser que la Roumanie et la Hongrie, qui détiennent respectivement ces trois provinces. On constatera qu'elles s'étendent néanmoins à tous les autres États voisins, pour des raisons qui se découvriront progressivement.

• •

A l'opposé des Allemands qui ont, en maint pays, des minorités raciales importantes, d'un niveau de vie élevé, solidement endoctrinées par le régime hitlérien et, en bonne partie, sous sa coupe complète, les Russes ne disposent nulle part de formations pareilles ou qui puissent leur être même de loin comparées. Les populations qu'ils complotent de s'annexer ne comptent qu'un nombre relativement restreint de Russes authentiques ou sont formées de Slaves, en masses tantôt compactes ou tantôt éparpillées, toutes, dans l'ensemble, fort primitives, dépourvues d'éducation politique et qu'il est impossible d'organiser selon le système allemand.

De plus, l'action de Moscou se révèle souvent improvisée. Il est évident qu'il y a un an encore, l'U.R.S.S. ne prévoyait pas que des circonstances inattendues lui donneraient l'espoir de pouvoir s'emparer de nouveaux territoires. Aucun travail sérieux n'avait été entrepris dans ce sens en Bessarabie, en Bukovine ou en Ruthénie hongroise. Dans la seule Galicie orientale existait un parti secret antiallemand et antipolonais, le *Selrob*, qui, s'il préconisait bien un rattachement de cette province à la Russie, s'employait surtout à empêcher que la propagande des Ukrainiens de Lwow, partisans d'une Grande Ukraine indépendante, passât la frontière soviétique. Il a donc fallu, faute de mieux, réveiller partout en hâte les chefs endormis des vieilles sections communistes, tombées plus ou moins en décadence. Au cours de ces dernières années, les éléments actifs, révolutionnaires sincères ou aventuriers professionnels, s'en étaient, en effet, détachés pour entrer dans les partis de tendances similaires, issus du nazisme

et subventionnés par Berlin, qu'ils pensaient plus capables de leur offrir l'occasion tant cherchée de courir leur chance.

Les allées et venues entre le communisme et l'hitlérisme ont été à ce point fréquentes, dans ces régions de l'Europe, qu'il n'est pas exagéré d'avancer que des dizaines de milliers de jeunes gens ont participé aux deux mouvements. Ces individus, que n'a pas dû étonner beaucoup la collusion germano-soviétique, sont encore prêts à servir de nouveau l'une ou l'autre cause au gré des circonstances, sans idées préconçues et même sans idée du tout. Si l'intérêt n'est pas exclu des mobiles qui les dirigent, le principal demeure pourtant une sorte de démangeaison d'agir pour agir, qui est bien la forme la plus basse de l'action. Les réflexions qu'inspire cet effroyable état d'esprit, qui est hélas ! assez répandu parmi la jeunesse de l'Est de l'Europe, déborderaient trop le sujet pour être seulement effleurées.

C'est dans cette foule hétéroclite, avide de remuer, de commander, de dominer, où l'intellectuel affamé et aigri coudoie l'illettré sauvage et mystique, que l'U.R.S.S. recrute ses cadres. Mais ce concours purement communiste ne saurait lui suffire pour réaliser ses desseins. On la voit donc, selon les endroits, tenter de réchauffer à son profit le patriotisme russe ou s'appuyer sur les grands courants panslaves que sa rentrée en Europe a ressuscités. Cette propagande complexe sollicite, et non sans succès, jusqu'aux popes orthodoxes de Ruthénie.

Les moyens employés varient d'après les États et même, à l'intérieur de certains, d'une province à l'autre. Cela tient d'abord à ce qu'aucun des pays que les Russes revendiquent, depuis Catherine II, n'est, à proprement parler, russe.

• •

La Bessarabie, pour commencer par elle, puisque c'est la seule dont Molotov ait osé déjà prononcer le nom, est une terre historiquement moldave qui, après être demeurée plusieurs siècles sous la domination turque, n'a été annexée par les tsars qu'en 1812. Les vaincus de Sébastopol devaient être forcés au Congrès de Paris, en 1856, de rétrocéder à la Moldavie les trois districts du Sud, qui leur furent rendus vingt et un ans

plus tard au Congrès de Berlin. La mainmise russe sur la Bessarabie, qui s'unit à la Roumanie par un vote de son Assemblée nationale, le 9 avril 1918, a duré ainsi cent six ans.

Au début du XIXe siècle, la population était uniquement roumaine et turque. Ce n'est qu'après le départ de la grande majorité des Ottomans, qui furent refoulés en Tauride ou émigrèrent dans leur patrie d'origine, que commença de se faufiler, dans le pays une nuée de vagabonds ukrainiens et les adeptes pourchassés de petites sectes orthodoxes russes, qui s'y maintinrent à la faveur du chaos entretenu par une administration corrompue que l'on pouvait se concilier facilement. A l'issue des guerres napoléoniennes, Alexandre Ier s'occupa sérieusement de repeupler la Bessarabie, en s'appliquant à y attirer des colons étrangers, à ses yeux plus expérimentés, plus entreprenants et plus endurants que le gros de ses propres sujets. Des Bulgares, des Allemands des provinces rhénanes, des Polonais de Russie et même des Suisses du canton de Vaud répondirent nombreux à son appel. Tous y ont fait souche.

La population actuelle, qui comporte encore des Arméniens, des Juifs et des Tziganes, offre donc un aspect assez bigarré. L'élément roumain y est en majorité (1 600 000 sur 2 860 000 habitants), tandis que les Russes de toutes sortes ne représentent qu'à peine un douzième du chiffre global.

Cette minorité, déjà numériquement faible, est, en outre, la plus divisée et la plus amorphe qu'on puisse rencontrer dans le Sud-Est européen. Il lui a fallu douze ans pour commencer de s'organiser, puisque c'est seulement en 1930 que fut fondée l'*Union nationale russe* de Roumanie qui, au bout de six ou sept nouvelles années, n'était toujours pas parvenue à convoquer une première Assemblée générale constitutive. Alors que les communautés allemande et hongroise se dépêchaient, dès le lendemain de la Grande Guerre, de créer des écoles nationales, subventionnées par le pouvoir central, conformément aux stipulations des traités, les Russes de Bessarabie n'en ont encore aujourd'hui ouvert aucune. C'est grâce à l'initiative du seul Gouvernement roumain qu'une chaire de théologie russe fonctionne à la Faculté de théologie de Chissinau, que des cours en langue russe sont faits dans un lycée

d'État de cette même ville et que deux heures de russe par semaine figurent depuis peu au programme des écoles primaires des localités où la population russe est prépondérante.

L'extraordinaire inertie dont ont témoigné ces minoritaires pour défendre des droits reconnus n'était évidemment pas de nature à inciter les Soviets à faire grand fond sur de tels hommes qui, s'ils se déclarent ouvertement Russes et souhaitent dans leur cœur le redevenir, sans avoir néanmoins à accomplir pour cela le moindre effort, comptent aussi dans leurs rangs un bon contingent d'ennemis décidés du régime bolchevique. Décidés, autant que leur caractère le leur permet !

Moscou s'est trouvé ainsi amené, pour faire triompher des revendications prétendues nationales dans la seule des provinces convoitées possédant une minorité russe, à ne pouvoir s'appuyer que sur une partie de la minorité juive, qui, ne se considérant pas plus russe que roumaine, n'est en fait attachée à aucune « patrie ».

Ces Juifs de Bessarabie, qui ont la plus mauvaise réputation jusque chez leurs coreligionnaires du reste du royaume, habitent presque exclusivement dans les villes et spécialement à Chisinau, où près de 70 000 d'entre eux vivent dans un état de semi-fainéantise et dans une misère épouvantablement sordide. Sans l'aide pécuniaire qu'ils reçoivent des commerçants aisés de leur race, ils mourraient littéralement de faim. On les voit au marché acheter le sucre au morceau et, après d'interminables marchandages, en emporter parfois deux morceaux enveloppés dans un papier. La haine couve dans le cœur de ces communistes-nés, convaincus que n'importe quel changement dans l'ordre social améliorerait leur sort et leur permettrait, en tout cas, d'assouvir au début des rancunes ancestrales.

A peine le Dniester est-il gelé que les plus ardents se mettent en route vers le si proche paradis soviétique d'où s'échappent, par le même chemin, en hiver, bien des citoyens de la République moldave d'U.R.S.S., sur qui tirent dans la nuit les sentinelles rouges. Beaucoup de ces Juifs bessarabiens s'habituent à faire le voyage aller et retour, ayant enfin trouvé là-bas un gagne-pain peu fatigant, qui nourrit le corps et enivre l'âme. Ils transmettent aux amis du ghetto les mots d'ordre

magiques reçus de l'autre côté de la frontière et rapportent à leurs employeurs une multitude de renseignements dont les moins précieux alimentent les émissions de propagande de la radio de Taraspol, très bien informée des menus faits locaux. Le renvoi, de telle fabrique, d'un ouvrier dont on donne le nom, la hausse du prix d'une denrée, le plus minime incident sont habilement exploités par le speaker, qui se sert de ces prétextes pour pousser à la rébellion un peuple torturé de si cruelle manière, à qui l'on promet, en guise de conclusion, de le délivrer prochainement.

Ces agents bolchevico-juifs seraient sûrement chargés, en cas de guerre, de former le classique front intérieur. Mais la police est bien faite dans tous les États balkaniques. C'est pourquoi l'on frémit d'avance en pensant à ce que seraient des émeutes déclenchées par ces hordes de maudits, aux regards obliques si prompts à s'enflammer, et à l'effroyable répression qui les étoufferait vite dans l'œuf.

La tournure nettement communiste des menées russes en Bessarabie, et le fait surtout qu'elles sont tramées avec le concours d'éléments non-russes, finirait de retirer, s'il en était besoin, tout caractère sérieux à une revendication présentée par Moscou, à l'usage de l'étranger, comme d'ordre strictement national.

C'est encore avec moins d'apparence de raison que l'U.R.S.S. chercherait à faire valoir des droits sur la Bukovine, la seconde des provinces roumaines qu'elle convoite sans l'avouer.

La Bukovine, qui est peut-être la plus moldave des terres moldaves, n'a jamais appartenu, même un jour, à la Russie et il n'entre pas un seul Russe dans la composition de sa population, qui ne comporte que deux minorités, l'une allemande et l'autre ukrainienne, laquelle est de beaucoup la plus forte (environ 250 000 âmes). Ces minorités se sont implantées dans le pays au lendemain de sa conquête par Marie-Thérèse, à la fin du XVIII^e siècle.

Les Ukrainiens, qui sont venus de la Galicie orientale dès cette époque ou, postérieurement, de l'Ukraine russe, exercent de petits métiers dans les faubourgs de Cernauti ou forment des masses paysannes compactes au Nord de la Bukovine, à proximité de la frontière polonaise. Ces anciens sujets

autrichiens, bien que, dans l'ensemble, peu évolués, avaient déjà, sous la double monarchie, acquis le clair sentiment de leur propre personnalité nationale. Ils estiment n'avoir rien de russe. Cette conviction, soigneusement entretenue en eux, ne les a pas quittés et se serait plutôt renforcée avec le temps.

Les chefs de leur communauté, tous de parfait honnêtes gens et quelques-uns des esprits fort cultivés, n'ont pas cessé de protester, depuis leur incorporation à la Roumanie, de leur loyalisme envers leur nouvelle patrie. Il est sûr pourtant que ce loyalisme n'aurait pas fait long feu si, dans l'immédiat voisinage de la province, s'était créée une Ukraine indépendante, comme l'espéraient encore à la fin de 1938, leurrés par les Allemands dont ils ont encore été depuis les dupes, les chefs ukrainiens de Lwow, avec qui les chefs de Bukovine entretenaient un commerce au moins intellectuel. Leur rêve commun était de détacher l'Ukraine russe de l'U.R.S.S. et de la délivrer du bolchevisme.

Il est impossible, ayant su le sort réservé à leurs amis de l'autre côté de la frontière, qui ont été exécutés ou emprisonnés par l'envahisseur, qu'ils pactisent jamais avec les Soviets. Pour cette raison, les populations, qui sont très soumises à ces chefs, ne risquent guère d'être rapidement gangrenées par la propagande de Moscou, qui prend ici un tour sentimental.

La radio de Kiev, mêle à des émissions de musique ou de danses populaires ukrainiennes, subtilement destinées à créer une atmosphère favorable, des appels attendrissants aux chers compatriotes privés du bonheur que connaissent déjà leurs frères de Galicie orientale. Les tracts distribués clandestinement développent les mêmes thèmes. Enfin sont colportées oralement, de village en village, par des agents déguisés, des nouvelles qui, prises isolément, semblent anodines mais qui revêtent un tout autre caractère quand elles sont mises bout à bout. De telles propagandes produiront-elles à la longue leurs effets? En tout cas, ce n'est pas sur ces Ukrainiens toujours rétifs que compte l'U.R.S.S. pour créer, s'il est nécessaire, un front intérieur dans ces parages. Les minoritaires allemands, installés non loin de là, exécuteront beaucoup mieux ce travail quand Berlin leur en donnera l'ordre.

Les Russes se plaisent à proclamer qu'ils savent tout ce qui se passe en Bukovine tandis que les Roumains ignorent tout de ce qui se passe chez eux. Il s'agit là d'une double vantardise, qui relève de l'arsenal de la guerre des nerfs. Il est cependant exact que les Russes sont renseignés sur bien des choses. Ils ont des espions sur place et doivent plus que vraisemblablement utiliser les services d'une nouvelle sorte d'aventuriers nés de la guerre, qui ont établi leur quartier général à Cernauti. Le premier quidam venu peut entrer en rapport avec ces hommes, qui se donnent pour d'anciens contrebandiers et se chargent, moyennant redevance, de faire parvenir des fonds à n'importe quelle personne habitant en Pologne soviétique, qu'un parent, un ami, une connaissance souhaite secourir. Ils ne demandent aucun argent au départ. On leur remet simplement une lettre d'introduction pour l'intéressé, en indiquant le montant de la somme à verser et de quelles devises on dispose. Ils en font eux-mêmes l'avance, qui leur est remboursée au retour, avec leurs frais, en échange du reçu délivré par le destinataire.

Ces banquiers ambulants effectuent un voyage environ par semaine et sont toujours rentrés à la date qu'ils ont fixée. Leur connaissance approfondie de la frontière leur permettrait, prétendent-ils, de déjouer la surveillance des sentinelles soviétiques. Une fois en Pologne, le réseau de complices dont ils disposent, et qui assurent les relais, réduirait leur propre déplacement au minimum. Il n'est pas défendu de supposer que, pour se couvrir des dangers de leur curieuse profession, ils en exercent encore plus discrètement une seconde.

• •

La Ruthénie hongroise est la troisième des provinces du Sud-Est européen que veut s'annexer l'U.R.S.S.

Au cours des deux dernières années, elle a appartenu d'abord à la Tchécoslovaquie puis, changeant son nom de Ruthénie subcarpathique en celui d'Ukraine subcarpathique, a formé une sorte d'État autonome sous contrôle allemand, avant de faire retour à la Hongrie, à laquelle elle avait été

incorporée en 1867, quand l'empire des Habsbourg se transforma en une monarchie dualiste.

Le pays est habité par un peuple primitif, d'une extrême pauvreté et d'un particularisme étriqué. Les gens protestent avec indignation quand on leur demande s'ils sont Hongrois. Ils ne sont pas non plus à leur avis des Russes ni même des Ukrainiens, bien que leur idiome se rapproche beaucoup de la langue de leurs voisins. Ils estiment n'être que des Ruthènes ou, comme ils disent encore plus simplement, « du pays ».

Tous sont d'accord sur ce point, qu'ils soient uniates ou orthodoxes, les premiers étant en grande majorité (360 000 contre 112 000). Il serait imprudent, pourtant, en dépit de cette unanimité, de ne pas accorder à la différence de religion l'importance qu'elle mérite, puisque ce fut toujours parmi les prêtres des deux confessions que les propagandes opposées, qui travaillent depuis longtemps cette population arriérée, ont recruté leurs meilleurs auxiliaires.

Avant 1914, les Russes se conciliaient facilement les popes orthodoxes, tandis que les Ukrainiens autrichiens jouissaient de l'appui des popes uniates. Le paysan, lui, se laissait tantôt emporter par le courant russophile, plus messianique au reste que politique, tantôt par le courant ukrainophile, qui commença de prendre quelque consistance à la fin du XIXe siècle. Il ne voyait, dans l'un comme dans l'autre courant, qu'une occasion de se distinguer des Magyars, qu'il hait presque autant que les Polonais.

L'idée de mettre la main sur la Ruthénie n'a jamais été abandonnée par les tsars, de Catherine II à Nicolas II.

Le 14 septembre 1914, Sazonov faisait parvenir au ministre des Affaires étrangères de France, par l'intermédiaire de notre ambassadeur à Pétersbourg, un mémorandum dénombrant les territoires que la Russie entendait s'annexer après la guerre.

La Galicie orientale figure dans la liste, qui ne comprend pas la Ruthénie. Mais lorsqu'on lit avec soin le mémoire qui lui est joint et qui énumère les provinces qui seront laissées à l'Autriche-Hongrie, on remarque que la Ruthénie n'y est pas non plus nommée. C'est le même jeu hypocrite que joue aujourd'hui Molotov, quand il parle seulement de la Bessara-

bie sans mentionner les autres terres qu'il voudrait aussi conquérir.

L'histoire répète l'histoire et jusque dans ses moindres détails. Les Hongrois de la double monarchie, légitimement inquiets de l'extension qu'avaient pris — depuis le début du xx^e siècle — les menées tsaristes en Ruthénie, se décidèrent à sévir. Des arrestations en masse furent opérées. Cette répression aboutit au fameux procès de Marmaros-Sziget, terminé en mars 1914, et qui mit en lumière les relations entretenues par les conspirateurs avec Pétersbourg. Aussi, dès la déclaration de la guerre, le Gouvernement de Budapest fit-il arrêter une centaine de popes. Il a dû, au cours des derniers mois de 1939, en faire incarcérer presque autant.

Il peut sembler extravagant de voir des prêtres collaborer avec les Soviets. La nouvelle ne surprendra que ceux qui ne connaissent pas l'ignorance crasse, la bassesse d'âme et la vénalité de la plupart de ces hommes, avant tout soucieux de ne pas déplaire au fidèle qui les nourrit et qu'une dernière pudeur retient d'appeler leur client. Cela signifierait-il que les Ruthènes, qui vous démontrent qu'ils ne sont Russes, désirent maintenant le devenir? Il s'en faut. Lorsque les paysans s'en vont processionnellement jusqu'à la frontière pour saluer, le genou ployé comme devant l'icone de la Mère de Dieu, la terre où ont pris pied les Russes, ce n'est certes pas pour les inviter à pénétrer chez eux. Ils rendent un pieux hommage au grand frère que respectent presque tous les Slaves et qui les a délivrés, grâce à l'aide du Dieu tout-puissant, de la présence à leurs portes des Polonais. Ils n'en savent pas davantage ni ce que c'est au juste que le communisme, Staline, Molotov, Vorochilov et consorts. Quant aux prêtres uniates, ils se gardent bien d'ouvrir trop la bouche, se rappelant, à propos, que leurs confrères de Galicie ont péri, pour les trois quarts, assassinés par les Rouges. Que pourraient-ils faire, d'ailleurs, si le mouvement, encore sporadique et que mate la police magyare, prenait de l'ampleur, se changeait, moins par amour du Russe que par haine du Hongrois, en un soulèvement mystique? L'envahisseur sitôt dans la place, l'opinion varierait vite. Les Ruthènes ne seraient pas le premier peuple qui s'apercevrait trop tard qu'il a

commis une sottise. La situation est loin d'être telle. Cependant, il est certain que, si les Soviétiques attaquaient le Sud-Est européen, c'est de ce côté qu'ils rencontreraient, de la part des populations civiles, la moindre résistance morale.

• •

Un fait capital doit être mis en lumière. Alors qu'en Roumanie les Russes ne travaillent sérieusement que les régions convoitées, laissant aux Allemands le soin de s'employer à miner le reste du pays, en Hongrie, leur propagande s'étend bien au delà de la Ruthénie. Elle change simplement de visage au sortir de cette province, en se transformant, pour l'usage intérieur, de panslaviste en communiste.

Serait-ce parce que l'U.R.S.S. rêve encore de venger l'échec de Bela Kunt ou ne serait-ce pas plutôt parce que le sort du paysan, qui attend toujours la réforme agraire, ne s'est guère modifié depuis l'époque de cette révolution manquée?

Les émissions hongroises de la radio soviétique rappellent perpétuellement à l'homme des campagnes que, dès leur arrivée en Galicie orientale, les Russes ont partagé les grands domaines seigneuriaux, mais on se garde d'ajouter ce qu'il est maintenant advenu du lopin de terre donné naguère au moujik. Dans les faubourgs de la capitale des tracts recommencent à circuler. La légation d'U.R.S.S. à Budapest comprend plus de quarante personnes munies de passeports diplomatiques. Le chiffre apparaît encore plus exorbitant quand on se rappelle qu'à la suite de l'adhésion de la Hongrie au pacte antikomintern, le Gouvernement de Moscou supprima sa représentation dans ce pays, en déclarant cavalièrement qu'elle était tout à fait superflue. Mais voilà ce qui eût hier semblé le plus inouï : le matériel de propagande soviétique destiné à la Hongrie et à la Yougoslavie est imprimé en Slovaquie, État pseudo-indépendant sous la tutelle du Reich.

Même si l'on est depuis longtemps convaincu que l'hitlérisme et le communisme sont deux doctrines identiques, le

détail vous fait sursauter pour des raisons qui n'ont rien d'idéologique.

Il est facile de comprendre les causes profondes qui poussent la Russie à convoiter, après la Galicie orientale, la Bukovine et la Ruthénie. La possession de ces trois territoires l'installerait au cœur du continent et la mettrait ainsi à même de jouer un rôle primordial en Europe. Qu'elle se serve de sa propagande pour aboutir à ses fins au moindre prix, en usant du dedans les forces de l'adversaire, voilà qui est conforme aux méthodes crapuleuses des deux dictateurs et se passe de commentaires. Mais ce qui ne peut s'expliquer, (ou plutôt, ce qui ne pourrait l'être si l'Allemagne était gouvernée par des gens un tant soit peu sensés) c'est qu'un État dont l'objectif essentiel est l'hégémonie mondiale, introduise dans des régions où, d'après l'arrogant Ribbentrop, il lui était impossible de supporter l'ingérence d'aucune autre grande puissance, un allié aussi vorace que l'U.R.S.S. et qu'il laisse les Soviets faire leur propagande dans un pays dont le Troisième Reich a le contrôle.

Mais, au fait, ce qui semble d'abord illogique est, au contraire, tout à fait logique. La seule Europe que conçoivent un Hitler et un Staline est un continent sans âme, sans liberté, sans morale, sans honneur et sans foi. Avant de se le partager, il leur faut d'abord le créer, en détruisant tout ce qui, sur ce coin de terre, a une valeur humaine. Les canons et les avions ne suffisent pas à cette abominable besogne. C'est pourquoi, résolus à mettre en commun toutes leurs ressources, ils combinent ensemble leur propagande, pour rendre plus efficaces les effets de ces dynamites qui, s'ils en avaient eu le temps, auraient fait sauter le monde sans guerre.

La révolution universelle, rêvée autant par Hitler que par Staline, n'a jamais été, comme le croient certains, le but final des dictateurs, mais simplement un moyen mis au service de leur soif insatiable de conquête.

Les peuples du Sud-Est européen, pour ne citer qu'eux, soupçonnent à peine ce qui se trame. Partout on marche, au figuré s'entend, sur des mèches de bombe. Les gens sourient, parfois, quand on le leur dit.

Certains beaux esprits d'Athènes se moquaient aussi, de préférence à voix basse, en entendant M. Metaxas parler du communisme. « Qu'est-ce que l'U.R.S.S., Seigneur ! soupiraient-ils, aurait à faire chez nous ? » Ce que, de connivence avec l'Allemagne, elle fait ailleurs. Ils sont maintenant fixés. Au mois de décembre 1939, on attirait l'attention de la Sûreté hellénique sur une villa isolée, située à Ecali, non loin de Marathon. Une descente y fut effectuée. C'était le centre secret de la IIIe Internationale en Grèce. On découvrit dans la maison un poste clandestin de radio émetteur et récepteur, dirigé par un ingénieur bulgare, et qui servait à communiquer chaque nuit avec Moscou au moyen d'un code secret, sur lequel on mit la main en même temps que sur les archives.

La correspondance saisie avait surtout trait à l'espionnage de l'armée grecque et à la préparation d'actes d'indiscipline et de révolte en cas de mobilisation. Le tarif des rétributions à accorder, fixées par un barème spécial, variait selon l'importance du coup perpétré. Le dossier est complet et la police grecque n'est pas la seule dans les Balkans qui en possède de cette taille.

• •

Communistes en Bessarabie, dans la majeure partie de la Hongrie et en Grèce, panslavistes en Ruthénie et tâchant de le devenir en Bukovine, les menées russes reprennent forcément ce second aspect, mais nuancé de bolchevisme, dans les deux États slaves de la péninsule : la Yougoslavie et la Bulgarie, dont les populations, — et spécialement le peuple bulgare — ont été de tout temps russophiles.

Ces liens traditionnels ont été renforcés à Sofia par la signature récente du traité de commerce et de navigation russo-bulgare, qui répond, paraît-il, à des besoins réels du pays, sans omettre, comme par hasard, d'avantager grandement l'Allemagne. Le Reich pourra désormais recevoir le pétrole russe par le port de Varna et le faire transiter, ainsi que d'autres produits, à travers le pays, ce dont, au reste, il ne se privait pas déjà avant l'établissement de la convention. Une ligne

aérienne a été enfin créée entre Moscou et Sofia. L'utilité ne s'en faisait pas sentir mais elle présente l'avantage de permettre aux propagandistes soviétiques de réduire au minimum la durée de leurs voyages.

La russophilie du Bulgare est totale et aveugle. C'est une espèce de dogme dont il ne serait pas plus séant de discuter avec lui que de Dieu avec un croyant. J'ai tenté dernièrement de la définir [1]. Le lecteur constatera que je n'ai rien dit que ne confirme — et avec quelle chaleur ! — ce passage d'un article de M. Vetchev, publié dans le *Mir*, à l'occasion de la conclusion du traité de commerce, et qui mérite d'être reproduit :

« Pour la Bulgarie, la Russie est l'État qui, le premier, accorda son appui pour sa renaissance spirituelle, par l'instruction donnée à ses fils et par des dons importants à son Église ; enfin, c'est l'État qui la libéra après une guerre sanglante.

» A tous ces liens, la Russie ajoute la situation très enviable de puissance libératrice : elle sera toujours considérée comme telle par tous les Bulgares, dans tous les temps et sous tous les régimes. »

Le mercredi 20 mars 1939, je suis allé visiter, à Sofia, la nouvelle et magnifique librairie soviétique, située à quelques pas du Palais Royal, toute décorée de portraits de Lénine, de Staline, de Molotov et des habituels chromos de propagande et où se vendent librement les *Istzvestia*. En regardant les nombreux étudiants, coiffés de la casquette nationale qui ressemble tellement à la casquette russe, et qui feuilletaient de luxueuses revues ou fouillaient dans un lot de vieux bouquins aux reliures fanées, œuvres des grands romanciers, conteurs et philosophes russes d'autrefois, habilement mêlés au reste, je ne pouvais m'empêcher de penser que quelques-uns de ces jeunes gens n'avaient pas manqué d'assister à la messe de *Requiem* célébrée, juste huit jours auparavant, en l'église Alexandre Nevski, « pour le repos de l'âme de feu le tsar libérateur Alexandre II », en présence des représentants de Sa Majesté, du président du Conseil, du président de la Chambre, des membres du Gouvernement et de toutes les hautes autorités civiles et militaires de la capitale. Beaucoup de ces personnes avaient, de leur côté, congratulé et fêté, peu de semaines plus

1. *Climat de l'Europe centrale et orientale* (*Revue de Paris*, 1er décembre 1939).

tôt, les négociateurs du traité de commerce arrivés de Moscou. Il n'y a pas un Bulgare, du plus inculte au plus cultivé, qui verrait en tout cela la moindre trace de contradiction.

Il est permis de se demander quel besoin a l'U.R.S.S. d'intensifier sa propagande dans un État à un tel degré russophile? Comploterait-elle de renverser, au nom des saints principes du Kremlin, le pouvoir établi? Les principes lui sont aussi indifférents que l'était à Hitler le sort personnel des peuples qu'il a successivement « délivrés ». Moscou, comme Berlin, tolère provisoirement chez les autres n'importe quel régime, y compris la royauté, à la condition qu'au moment voulu on lui obéisse. Or, la Bulgarie a le sens de l'indépendance et, à maintes reprises, son Gouvernement a proclamé sa volonté de garder sa neutralité jusqu'à la fin du conflit. Son chef, M. Filov, me le déclarait encore l'autre jour, avec un accent de fermeté dont je ne suspecte pas la sincérité. Qu'un jour la Russie estime que cette neutralité contrecarre ses desseins, soit qu'elle exige de disposer de bases navales et aériennes en Bulgarie pour renforcer son dispositif d'attaque contre la Roumanie, soit qu'elle ait besoin, dans la même éventualité, afin d'alléger sa tâche, du concours de l'armée bulgare, il n'est point douteux qu'alors les cellules communistes aussitôt alertées tentent, afin de forcer la main au Gouvernement, de soulever le peuple, de déclencher des émeutes et peut-être pire. Le coup ne réussirait que dans le cas où se montrerait soudain distraite une police présentement vigilante, car s'il est désormais à la portée de tout le monde d'acheter les *Istzvestia*, il serait, je crois, imprudent de les lire et de les commenter publiquement au café.

Cela n'empêche pas quelques sots, incapables de comprendre qu'une victoire de l'Allemagne et de la Russie les rendrait à tout jamais esclaves de l'une ou l'autre de ces puissances ou des deux — et qui puisent leurs idées dans les feuilles communistes — de vous entretenir d'une certaine guerre des États capitalistes et des États prolétariens qui n'existe que dans l'imagination des speakers de Berlin et de Moscou.

• •

La recrudescence en Yougoslavie de la propagande panslavo-communiste — c'est exactement le nom qu'il convient de lui donner ici — a commencé le 1er septembre 1939, n'affectant que certains milieux modestes et principalement les étudiants, sans être encore parvenue aujourd'hui à atteindre cette large couche de paysans sains dont la russophilie est moins outrée que celle des Bulgares, et parmi lesquels nous avons tant de vieux, fidèles et solides amis.

L'U.R.S.S. n'a pas renoncé pourtant à les séduire par tous les moyens. Des hebdomadaires populaires comme le *Seljatchko Misao* (La Pensée paysanne) et *Naché Novine* (Nos Journaux), qui avaient disparu faute d'une clientèle suffisante, ont reparu et sont pleins de louanges aux Soviets. La propagande orale a essayé de lancer dans les masses un nouveau grand cri mystique : « Staline arrive ! La Russie arrive ! » mais sans grand succès.

La jeunesse universitaire a montré tout de suite moins de clairvoyance et plus d'ardeur. Il n'a pas fallu longtemps aux personnes d'esprit équilibré, qui ne manquent pas en ce pays, pour être étonnées, intriguées puis alarmées par son excessive turbulence, qui avait le tort de succéder trop brusquement à une agitation aussi vive, de caractère opposé. Il y avait, en effet, de quoi n'y rien comprendre. Après s'être époumonnée à crier : « Vive la France démocratique ! » et même : « Vive l'Angleterre ! », on entendait ces jeunes gens, à huit jours d'intervalle, dénoncer « la politique impérialiste » des Gouvernements de Paris et de Londres. Après avoir prêché avec véhémence la guerre sainte contre les dictateurs, ils se déclaraient tout à coup partisans de la paix immédiate.

Un pareil retournement montre que les étudiants ne sont pas très attachés à leurs convictions. Ils continuent pourtant à nous reprocher d'avoir abandonné leurs camarades rouges d'Espagne, mais ils oublient de s'indigner de ce que les Russes et les Allemands, qui luttaient alors face à face,

soient aujourd'hui dans le même camp. Ils vous présentent un dossier accablant sur les tortures imaginaires que subiraient en France les volontaires yougoslaves des ex-brigades internationales, étant sans doute les seuls à ignorer que le mémoire a été fabriqué par la légation du Reich à Belgrade. Pour vous prouver que d'autres partagent leur opinion, ils vous entretiennent d'une « Union du Peuple Travailleur », qui a lancé en Slovénie un manifeste réclamant l'application intégrale du programme marxiste. Il est superflu de s'effrayer : le groupement comprend juste quatre-vingts personnes.

A la fin d'une de ces interminables conversations politiques à la mode du pays, l'un de ces inconscients garçons m'a dit, en ouvrant les bras : « Réconciliez-vous avec la Russie ! Je vous affirme qu'elle vous aime toujours. Le reste, c'est des bêtises. »

Quelques-unes de ces « bêtises » s'appellent l'envahissement de la Pologne, l'attaque de la Finlande. A les entendre, on jurerait qu'ils ignorent à peu près de quoi il s'agit ou qu'ils n'y attachent nulle importance.

Des cerveaux aussi soumis aux injonctions de la propagande soviétique obéissent à tous les mots d'ordre qu'ils reçoivent, sans savoir toujours bien discerner qui les leur donne.

Les premières manifestations tumultueuses d'octobre et de novembre, qui amenèrent, pendant plusieurs jours, la suspension des cours de l'Université de Belgrade, furent suivies, le 14 décembre 1939, jour où l'organisme de Genève prononça l'exclusion de l'U.R.S.S. de la Société des Nations, d'autres plus violentes et qui tournèrent presque à l'émeute. Des groupes d'étudiants, entraînant quelques ouvriers, lancèrent des pierres et tirèrent des coups de revolver sur la police. Il y eut des blessés et des arrestations. A la même heure, une agitation du même ordre se produisait en Croatie, à Zagreb et à Souchak, d'où partirent une poignée d'individus qui allèrent crier, en levant le poing : « Vive Staline ! » à proximité de la frontière italienne.

L'impartialité oblige à reconnaître que Moscou n'est pas responsable de ce dernier incident.

Le Gouvernement a vigoureusement réprimé ces troubles menés par des gens peu nombreux, mais à divers titres

décidés. Deux camps de concentration ont été créés, où sont enfermés deux cents personnes environ. L'effervescence a momentanément cessé. Il était temps.

Les menées russes, inséparables, dans cette partie du continent, des menées allemandes que nous examinerons bientôt, préparent uniquement, il ne faut point se lasser de le répéter, la conquête des territoires.

La menace qui pèse sur le Sud-Est européen se sent mieux du dedans que du dehors. Des mouvements de troupes aux frontières peuvent être parfois des indices trompeurs, mais quant on voit déjà installés dans la place les états-majors et les éléments de choc du front intérieur de la trahison, on ne conserve plus guère de doutes.

GEORGES OUDARD

# LE CAFÉ AU LAIT DE FRANÇOIS-JOSEPH

CATHERINE SCHRATT, l'aimable chanteuse que l'Empereur François-Joseph daigna aimer pendant un demi-siècle au moins, avait exprimé le désir de me voir, lorsqu'un bouton espiègle poussa subitement sur son nez ; la vieille coquette attristée ne voulut point montrer enlaidi un visage que l'Empereur avait trouvé si fort à son goût. On décida que je déjeunerais sans elle avec sa belle-fille, dans sa jolie maison adossée au parc de Schœnbrunn et dissimulée par la verdure. C'est là, loin des regards curieux, que s'abrita cette liaison célèbre. Les oiseaux n'étaient pas éveillés encore que François-Joseph franchissait d'un pas d'écolier octogénaire une petite grille qui ne s'ouvrait que pour lui seul. Corsetée, pomponnée, la favorite attendait le bien-aimé aux côtelettes d'argent. Sur le feu, leur café chantonnait. Dernières voluptés, premières gourmandises !

Comme les servantes viennoises préféraient l'édredon rempli de rêves à cet amoureux horaire, madame Schratt épuisait vite tous les bureaux de placement. Un jour, l'Empereur, plus fringant que de coutume, sonna chez sa belle : il était trois heures et demie du matin. Sa Majesté faillit attendre, lorsqu'une fillette engourdie, la mine renfrognée, se présenta : « En voilà des façons ! Est-ce qu'on carillonne ainsi ? Qui êtes-vous, vieux fou ? » — « L'Empereur, ma petite. Laissez-moi passer, ne

savez-vous pas que je devance le chant du coq ? ». La jolie servante, plus rougissante que l'aurore, se jeta à genoux, entonnant d'une voix tremblante l'hymne autrichien. Le vacarme attira madame Schratt. Elle parut et entraîna Sa Majesté dans la chambre ornée de petits miroirs : au fond de l'alcôve, des images pieuses, çà et là des photographies de François-Joseph à tous les âges, sous l'uniforme de hussard et en chasseur tyrolien, chambre un peu bourgeoise où l'amour s'ébattait à l'étroit sur une bergère égoïste, mais l'Empereur était si personnel qu'à travers ses aventures amoureuses il ne songeait qu'à soi.

Ces pièces avaient gardé un parfum de roses fanées, de vieux gants et de tilleul que je humais avec délices. Près de la fenêtre du petit salon trônait un fauteuil de satin blanc, orné de ramages, où l'Empereur s'asseyait devant cette femme, tout en lui ouvrant son cœur à un battant. Ce fauteuil avait si bien épousé les formes impériales qu'on y devinait encore sa raideur élégante et ses jambes ankylosées. Absent, il était présent. On évoquait sur le guéridon les deux tasses, la crème fouettée qui caressait délicatement le gosier, les petits pains jumeaux et dorés qui croustillaient, tandis que les deux vieillards faisaient trempette avec leur jeunesse lointaine. L'un avait le monde pour théâtre, l'autre le royaume des planches. A Vienne, tout commence par des chansons ; l'Empereur, tandis qu'elle gazouillait, l'avait choisie avec l'approbation muette de sa femme, l'Impératrice Élisabeth, qui préférait la chanteuse docile à ces intrigantes de Cour, dont les familles étaient encombrantes. Madame Schratt était une bonne bourgeoise indifférente à la politique ; dans sa sagesse souriante, elle apaisait les conflits matrimoniaux, tout en se gardant de contrarier les caprices de l'Impératrice.

Élisabeth dressait fougueusement des étalons avec une écuyère, se cabrait devant son destin, parcourait les routes, chevelure au vent. Je l'aperçus, un jour, à San Remo, ombre noire et fuyante, d'une distinction mélancolique ; elle aurait pu être la femme d'Hamlet : tout froissait son âme blessée. Comment s'affranchir de cette vie nostalgique ? A Genève, un matin ensoleillé, par charité — qui sait ? le couteau de l'assassin la délivra. Ainsi elle se débarrassa de son cœur près du lac transparent. Les princes de Bavière se penchent volontiers sur l'eau que troublent leurs visages hagards. Elisabeth n'avait-elle pas brodé pour son

cousin Louis II, avant qu'il se noyât, un cygne blanc qui lui fit signe ?

L'Empereur, lui, n'a rien d'un vagabond, sa vie monotone s'écoule confortable entre Schœnbrunn, Vienne, Ischl, entrecoupée par quelques guerres et des chasses au chamois sur les glaciers bleus. Pendant sa dernière maladie, le voyant défaillir, son valet de chambre appelle le médecin qui couchait dans la chambre voisine. Selon l'étiquette, jamais il ne devait se présenter devant son souverain sans être en habit de gala ; cette fois, craignant d'arriver trop tard, le docteur enfile rapidement un pantalon et se précipite au chevet du moribond. A sa vue, François-Joseph se soulève sur son oreiller, fronce ses sourcils blancs, le toise d'un œil sévère, dit : « Frac ! », et meurt protocolairement.

L'étiquette, quelle barrière ! Les rois la dressent pour s'isoler des autres hommes. Qu'ils se méfient ! Le peuple la renverse. François-Joseph se croyait d'une humanité différente de ses sujets ; pour lui, seul le sang royal importait. « Entre le plus grand seigneur de mon empire et mon jardinier, je ne vois aucune différence », disait-il avec candeur à l'Impératrice Eugénie qui me répéta ce propos. Elle ajoutait, souriante : « Il me disait cela à moi parce que, née sous un grenadier en fleurs pendant un tremblement de terre, loin d'un palais, j'étais la négresse, je ne comptais pas. »

Mais la mort, complice de l'Eglise, reprend ses droits, comme il convient, et dépouille les cadavres de leurs titres. Le 25 novembre 1916, lorsque le cortège empanaché conduit par des jockeys funèbres, que précédaient cent cavaliers autrichiens sur des chevaux noirs et cent cavaliers blancs de Hongrie, s'arrêta devant le couvent des Capucins, le prince de Montenuovo, petit-fils de Marie-Louise et de Neipperg, maréchal de la Cour, toucha de sa canne d'or la porte verrouillée :

— Qui est là ? demande une voix souterraine.

— Sa Majesté l'Empereur.

La porte reste close. Le maréchal frappe encore.

— Qui est là ?

— C'est François-Joseph Ier, Empereur d'Autriche, Roi de Bohême, de Hongrie, de Jérusalem, Grand-Duc de Toscane, Duc de Lorraine, Grand-Duc de Transylvanie, Duc de Modène, de

Parme et de Plaisance, Seigneur de Trieste, Grand Voyvode de Serbie, Majesté Impériale et Royale Apostolique.

Quelle kyrielle de titres ! Les gamins sont ébaubis mais les moines demeurent impassibles. Le maréchal secoue la poignée de fer.

— Qui va là ? interroge le Père Abbé.

— Un chrétien, répond Montenuovo.

Alors la porte s'ouvre et le vieux souverain rejoint son frère fusillé, son fils suicidé, sa femme poignardée qui l'attendent dans la crypte où gisent les Habsbourg, vêtus de leurs manteaux de bronze. Est-ce la dernière page de la Maison d'Autriche ?

Au pays du rythme et des opérettes légères, les biches dansent dans les bois, les paysannes font des révérences ; sous les tonnelles, les cochers trinquent en mesure ; au Prater, le chœur des oiseaux siffle les symphonies des grands musiciens. Et voici que les tragédies, cyclones mouvants, se sont abattues autour du souverain : Mayerling, Genève, Sarajevo.

Comme certaines femmes sont plus désirables habillées de rose ou parées de teintes grises, il y a des saisons qui enjolivent les paysages, des lieux désolés, que, par préférence, il faut visiter en automne. Sous un ciel sombre, dont les nuages mouillaient les sapins sourcilleux, je m'approchai de Mayerling, attirée par le mystère des funestes amours de Rodolphe et de Marie Vetsera. Au croisement des routes, dans l'enclos paisible, les pommiers sont rangés parmi l'herbe tendre, le pavillon aux volets verts a gardé son apparence rustique, des chèvrefeuilles y grimpent. Que signifient ces fenêtres grillées, ces cloches intimidantes qui sonnent sans cesse vêpres et matines ? Quels sont les pensionnaires du logis ? Dans la première salle, un bénitier a remplacé les trophées de chasse.

Une sœur tourière me laisse entendre que pour expier les péchés de son fils, racheter les roucoulements, les gémissements et les râles que ces murs surprirent, l'Impératrice Élisabeth consacra le pavillon ensanglanté à Notre-Dame des Sept Douleurs. Nuit et jour, des carmélites prostrées veillent dans la chambre ardente, transformée en chapelle ; le lit même, qui craqua sous un poids si doux, où les amoureux expirèrent, fut, par une pieuse pensée, converti en prie-Dieu. Loin d'effacer le souvenir de cette étreinte, l'intercession perpétuelle de ces vierges, leurs exor-

cismes spirituels l'entretiennent voluptueusement. Entre deux *oremus*, elles évoquent le drame qu'on me raconta tout bas.

Les rabatteurs attendaient ; l'archiduc, toujours si exact lorsqu'il s'agissait de ses plaisirs, n'était pas encore descendu. Il tardait. Fallait-il l'éveiller, secouer respectueusement sa torpeur ? Ses familiers, angoissés, s'interrogèrent. Dans la maison assoupie, la vie fragile était suspendue. Le comte Hoyos monta lentement les quelques marches qui le séparaient du premier étage, d'un geste il fit enfoncer la porte : sur le seuil, épouvanté, il s'arrêta. La tempe fracassée, Rodolphe, héritier d'Autriche, était mort, son sang vermeil poissait les draps ; il était tiède encore. A ses côtés, mademoiselle Vetsera, blanche et noire, nue et froide, était couronnée de guirlandes hivernales que l'archiduc avait mêlées à sa chevelure. Sa beauté s'étalait sans pudeur.

Est-ce cette Ophélie sylvestre qui l'avait entraîné au dernier rendez-vous ? S'abandonna-t-elle avec effroi ou avec bonheur, cette jeune fille de dix-huit ans ? Quelle saveur eurent ses baisers ? Furent-ils tendres, sauvages ?

Rodolphe et Marie pleurent ensemble leurs désirs inassouvis, leurs jours sans lendemain. Ils sont épiés, traqués par la Cour et leur famille. Hélas ! on les séparera bientôt. L'Empereur l'exige : à la Hofburg il l'a signifié hier à son fils dans une scène si violente que des serviteurs en surprirent les éclats. Désespérée, Marie écoute cette confidence. L'angoisse les étreint, elle leur conseille la fuite voluptueuse qui s'achève dans l'anéantissement. L'amour, qui supprime si miraculeusement le temps, n'est-il pas le simulacre de la mort ? Ah ! la rejoindre, à cette minute, paraît si facile : le vertige des sens entraîne les amants vers l'abîme. Quelle main tremblante pressa la gâchette du revolver ? Sur la table du souper, orgie inconsciente ou dénouement prémédité, plusieurs carafons étaient vides. Il est probable que Rodolphe chercha dans l'ivresse le courage de suivre sa complice. Hésita-t-il ? Leurs lèvres scellées gardent le secret.

L'archiduc était un coureur volage, sensible aux cotillons ; la police viennoise en savait quelque chose, ses amourettes ne se comptaient plus ; si l'on écartait la démence, cette fin romanesque était inexplicable.

Par une longue dépêche, conservée à la Chancellerie du Vatican, le malheureux Empereur informa minutieusement Léon XIII

de la catastrophe. Il fallait masquer le scandale, l'étouffer sous les tentures de deuil, les larmes d'argent, les blasons et les aigles.

Comme Rodolphe appartenait à sa femme, à l'Autriche, à l'histoire, le Pape politique autorisa l'enterrement religieux ; mais, pour ne pas éveiller le soupçon populaire, les oncles de la malheureuse jeune fille, les Baltazzi, Grecs d'origine, mandés en hâte à Mayerling, durent de leurs doigts inhabiles rhabiller, coiffer, chapeauter le cadavre de leur nièce. Pendant cette toilette macabre, plusieurs fois, sa tête oscilla sur leurs épaules. Au contact de ses joues glacées, ils frissonnèrent. Lorsqu'elle fut prête, ils glissèrent ses mains insensibles dans son petit manchon, enfoncèrent sa toque de velours sur ses yeux, la maintenant sous les bras comme une marionnette cassée dont le destin a coupé le fil et, vite, vite, l'emportèrent au couvent d'Heiligen Kreuz. La neige lentement la couvrait. Pauvre petite ! c'était son voile de mariée et son linceul que le ciel tissait pour elle. « Il y a des baisers qui tuent », disait Oscar Wilde.

En quittant Mayerling, j'étais bouleversée par ce récit tragique. Les nonnes, emprisonnées dans la chambre expiatoire, chantaient le *miserere*. Leurs voix fluettes m'accompagnaient en sourdine pendant que j'allais au cimetière interroger le vieux fossoyeur, toujours assis sur la tombe de marbre rouge. Il me tendit la photographie de Marie Vetsera. Je reconnus une fille de la Grèce, le sang qui coulait dans ses veines avait peut-être recherché le drame comme ses aïeules aux sandales ailées s'élançaient dans la plaine mycénienne, prêtes à s'offrir en holocauste. Je regardais ses lourds cheveux, les prunelles sombres, le petit nez droit, cette bouche savante et ingénue qui ne vieillirait jamais dans la mémoire des hommes, puisque son existence trop brève s'était achevée en caresse.

Pour enterrer Rodolphe, le glas de Saint-Etienne sonna, l'armée, les archiducs défilèrent ; pour sa victime il n'y eut qu'un moine, éclairé par une lanterne sourde, quelques pelletées de terre, des prières marmottées dans la nuit, peut-être le cri d'une chouette. Si on a voulu effacer le souvenir de Marie, on s'est trompé : des fleurs fraîches égaient encore sa tombe que visitent les amants craintifs.

MARIE DE CHAMBRUN

# LE RETOUR

Lorsqu'elle eut atteint le sommet de cette côte, Thérèse laissa sa voiture redescendre doucement l'autre versant de la route. Elle eut même un instant la pensée de s'arrêter tout à fait, quand elle serait arrivée en bas, mais elle n'osait pas, parce qu'on l'attendait et qu'elle se savait déjà très en retard.

Il venait de pleuvoir très fort, de sorte que, sur la surface lisse de la chaussée, le ciel et les arbres se reflétaient aussi nettement que dans un miroir. A gauche et à droite, de hauts peupliers peu à peu retrouvaient leur calme entre deux averses. Comme toujours, le printemps sembla à Thérèse renaître ici meilleur et plus beau que n'importe où ailleurs. Dans ces lieux, elle le redécouvrait tel que son imagination l'évoquait sans cesse, depuis qu'elle les avait quittés. Par-dessus le mur du parc, les branches des noisetiers, chargées de pluie, retombaient jusqu'à la haie taillée, et les oiseaux invisibles chantaient dans la verdure. La futaie était si épaisse qu'elle assombrissait la route, tout le long de la propriété. Parfois, un buisson d'aubépine rose ou une touffe de pluie d'or ressortaient, lumineux, sur la masse compacte des feuilles remplies d'eau. Rien n'avait changé, sauf que jadis deux rangées d'arbres se trouvaient de chaque côté de la grand'route, aujourd'hui goudronnée, et que maintenant il n'y en avait plus qu'une ; là où les autres avaient été coupés, l'herbe repoussait plus dense et plus haute autour des racines. Mais le même vieux mur isolait encore ce beau domaine du reste de la campagne, déjà si déserte en cette contrée.

Bientôt Thérèse atteignit les grilles, qui étaient grandes ouvertes, comme elle les avait toujours vues, et elle s'engagea sur l'allée qui menait au château en faisant une courbe autour de la pelouse. En passant, elle reconnaissait et saluait à mesure tout ce qui lui était cher à jamais dans ce parc tant admiré dans son enfance. Alors, elle y était venue souvent en cachette, pour y cueillir, à l'abri des massifs, les premières violettes, et aussi le muguet sous les chênes, quand c'était la saison. Déjà ces grands arbres solennels la fascinaient ; le rythme égal et lent de leur balancement, la mousse autour de leur tronc, la vie souterraine de leurs racines, l'odeur humide et toujours mêlée du lierre et de la terre dans le sous-bois, avaient rempli son âme d'enfant d'un sentiment mystique. Ainsi était né son amour pour cet endroit du monde, et rien depuis n'avait pu en avoir raison. Les plus vastes campagnes, les grands fleuves, la mer elle-même n'avaient point su vaincre tout à fait cette préférence originelle. Souvent, vers le soir, tandis qu'elle suivait les allées impeccables des parcs, à l'étranger, il arrivait à Thérèse de s'arrêter devant des parterres de fleurs magnifiques ; aussitôt son esprit se mettait à rêver de l'étroite plate-bande qui jadis, devant ce château, lui avait révélé le prestige des couleurs. Depuis ce temps-là, sitôt qu'il faisait grand chaud, des images de foin mûrissant, d'herbe rasée et fraîchement arrosée en bordure d'une terrasse, de fleurs rouges flambant sous le soleil possédaient son imagination. Que de transparence, de clarté il y avait dans ces fugitifs et tenaces souvenirs ! Non, réellement, aucune autre pelouse, dans l'univers tout entier, n'aurait eu autant de pouvoir sur l'esprit de la jeune femme ; c'était infaillible, aujourd'hui encore le charme opérait. Voici la mousse toujours humide le long de l'allée, voici les massifs de lilas, voici l'herbe nouvelle, voici les foins futurs. Ces choses la pénétraient, grandissaient en elle, comme le flot monte de la mer et perpétuellement y retourne.

Non loin de là, les forêts recommençaient à s'agiter sous l'assaut d'une nouvelle averse. Thérèse reconnut le bruit merveilleux du vent dans les branches, tandis qu'elle rangeait sa voiture sur la terrasse, parmi beaucoup d'autres qui s'y trouvaient déjà.

Tandis qu'elle gravissait les marches du perron, elle se dit que la vie réalise parfois ceux de nos rêves qui nous paraissent d'abord les plus impossibles. Lorsque, petite fille, elle habitait la

ferme à côté et qu'on lui interdisait sévèrement d'approcher du château, ce perron, elle le regardait de loin et, en ce temps-là, rien ne lui eût paru plus beau que de pouvoir l'escalader librement. Thérèse sourit tendrement à ce souvenir enfantin, et elle repensa aussi à l'homme sombre qu'avait été son père. Elle le revoyait suivant ces allées, le rateau sur l'épaule, et passant à longue distance des terrasses, autant par déférence pour les maîtres que par besoin d'être seul. « Silence, mes enfants ! » faisait-il toujours, dès que l'on s'agitait autour de lui ; et aussitôt les jeux cessaient.

— Chère enfant, comme je suis contente de vous avoir ! disait la maîtresse de maison, en poussant la nouvelle venue dans un grand salon déjà rempli de monde.

Bien qu'elle ne les eût pas revus depuis de longues années, Thérèse reconnut aussitôt tous ceux qui étaient là et ce fut pour elle un étrange sentiment de se trouver tout à coup parmi les témoins, pourtant indifférents, de son enfance fantastique. Ainsi, ces hommes et ces femmes étaient les mêmes qu'autrefois, et c'étaient eux qui, jusqu'à ce jour, avaient peuplé son souvenir d'un monde de poésie. A force d'avoir nourri sa pensée, ils étaient devenus pour elle plus que des êtres vivants ; et Thérèse, en les regardant, s'émouvait, comme si toutes ses anciennes nostalgies, ses regrets, s'apprêtaient à prendre enfin la forme d'un chant libérateur. Ni les gestes ni les paroles de ceux qui entouraient la jeune femme n'avaient rien de particulier, et cependant leur présence gardait à ses yeux plus de réalité et de poids qu'une présence ordinaire. Pour être aimables, pour lui faire plaisir, ils lui disaient ce que tant d'autres lui avaient dit déjà, mais cette fois Thérèse ne chercha pas de réponse. A peine les écoutait-elle, car elle savait que ce qui comptait, entre elle et eux, était ailleurs. Ils n'y pensaient certainement pas, et de toute façon cela leur était indifférent, mais elle, pour le moment, n'eût pas été capable de s'intéresser à autre chose. Elle se tut donc et, peu à peu, le trouble qu'avait causé son arrivée se dissipa, les gens se remirent à parler entre eux, et ils retrouvèrent ainsi leur sécurité.

Les très hautes fenêtres du salon étaient sans rideaux, de sorte que le paysage que l'on avait devant soi se voyait très nettement ; personne n'y faisait attention, tant ils le connaissaient bien tous.

Mais Thérèse, elle, le regardait, car elle le voyait de ces fenêtres pour la première fois. La pelouse qu'elle découvrait maintenant n'était pas celle, large et rase, de la façade ; ici, le foin poussait librement dans les coulées, jusqu'aux forêts derrière le château. La jeune femme contempla longuement ce décor autrefois si familier, et son attention finit par se fixer sur un vieux chêne, seul au milieu de la prairie. Il était énorme et, ainsi isolé, il prenait quelque chose d'extraordinaire. Thérèse n'y avait d'abord attaché que machinalement son regard, mais bientôt la vue de cet arbre la remplit d'une sensation inconnue. Elle dut attendre un bon moment avant de comprendre pourquoi, mais soudain, comme si une porte invisible se fût ouverte sur ce même paysage, il changea imperceptiblement, et elle le revit tel qu'elle l'avait surpris, une après-midi d'été, vingt ans plus tôt.

C'était en plein mois de juin, et il faisait une très grande chaleur ; à l'heure de mener les bêtes aux champs, son frère Georges ne s'était point trouvé là, prêt à partir, comme de coutume, de sorte qu'à l'instant l'inquiétude avait gagné la maison entière. Leur père était sorti de l'écurie où il faisait la sieste. Durant un moment, on le vit avancer, incertain, dans la cour que l'excès de lumière faisait paraître plus vaste et plus vide. Puis il s'immobilisa et dit :

— Mais voyons, il ne peut pas être allé bien loin, cet enfant.

Ces mots si simples créèrent pourtant l'ambiance du danger. Thérèse revoyait son père, les manches de sa chemise pendant le long de ses bras maigres, disparaître du côté de la mare, autour de laquelle personne n'osa l'aider dans ses recherches. Elle seule aurait pu le suivre, car il y avait beaucoup de tendresse entre le maître et ses deux enfants ; mais elle n'osa pas, tant le regard terrible du vieil homme, tout à l'heure dans la cour, avait mis de distance entre lui et les autres. Debout en plein soleil, avec sa figure toute plissée et ses membres tordus de fatigue, il incarnait l'inquiétude à ce point douloureuse qu'elle devient presque de la colère.

Ainsi, Thérèse s'en était allée de son côté à la recherche de son frère et, comme si elle y avait été amenée malgré elle, elle avait

franchi l'enceinte de ce parc, où il était pourtant défendu d'entrer. On eût dit que la mousse moelleuse des allées, qui jamais ne retenait l'empreinte d'un pas, gardait pourtant celles de Georges. Le foin mûr était si haut partout, l'allée si exceptionnellement tranquille, qu'aucune présence humaine ne semblait possible en cet endroit. Ce fut, à un certain moment, une trace légère dans l'herbe qui trahit le passage discret de l'enfant. Thérèse l'avait trouvé sous ce chêne : il était étendu de tout son long, et dormait profondément dans la fraîcheur souterraine.

Pourquoi cet événement avait-il pris tout de suite tant d'importance dans l'esprit de Thérèse ? L'air était sans un souffle et la chaleur tombait pesamment sur la campagne ; les insectes alourdis bourdonnaient dans le parfum qui montait opaque au-dessus de la prairie, et l'on entendait les abeilles partir en flèche dans l'espace blanc. Ce fut ce jour-là que Thérèse découvrit vraiment pour la première fois combien le monde était beau. Ce qu'elle voyait autour d'elle et qu'elle connaissait depuis si longtemps se transformait, se révélait autre et infiniment parfait. La lumière devenait plus que de la lumière, elle était à la fois de l'or, de la couleur, du fluide, et tout en elle se fondait et s'exaltait : le chêne énorme, l'obscurité entre ses branches, le bruissement presque silencieux de son noir feuillage, la lisière proche des forêts et enfin, plus encore que le reste, le corps inerte de l'enfant endormi au pied de l'arbre. Jamais Thérèse n'avait contemplé d'aussi près le mystère du sommeil ; il semblait avoir gagné tout le paysage maintenant immobilisé sous le charme. Le château lui-même, malgré ses fenêtres grandes ouvertes, perdait son aspect naturel. Sa blancheur éclatait, et il paraissait immatériel, comme si la main d'un génie venait de le faire surgir d'un monde idéal.

Vingt ans ! Il y avait vingt ans de cela, songeait Thérèse, tandis que, malgré elle, ses yeux se remplissaient de larmes. Elle n'aurait su dire exactement ce qui lui faisait de la peine dans ce passé, mais en cette minute elle sentit de quel poids pesait encore dans son âme la masse informe de ses anciens élans, de ses échecs, de ses souffrances. Ces vingt années écoulées, c'était l'avenir qu'elle avait eu devant elle, le jour où elle avait découvert son petit frère endormi dans ce parc. Et l'avenir, à ce moment-là, c'était le monde incommensurable, un miracle sans

cesse renouvelé, l'accomplissement dans le merveilleux des aspirations qui s'élevaient en elle. Déjà, sans l'avoir jamais entendu nommer par personne, elle connaissait la nature particulière de ce qui l'émouvait en secret. Le cœur battant, elle s'élançait vers l'inconnu, d'une poussée si naturelle, si invincible, qu'elle en était bouleversée comme d'une étreinte vivante. La destinée était là, toute proche, devant Thérèse, et c'était un grand personnage presque divin avec lequel elle était à la veille d'accomplir une union extraordinaire.

Comme elle avait vu juste en ce temps-là ! Tout était vrai, sauf qu'un peu de souffrance en était le prix, et qu'il fallait beaucoup de force pour surmonter l'amertume dont le cœur pour un rien se remplit. Il fallait accepter que beaucoup de choses restassent en arrière, comme par exemple ce petit frère, qui était mort depuis. C'eût été bon, pourtant, de le retrouver ici, car lui seul partageait avec elle le secret de leurs enfances étroitement liées l'une à l'autre. Georges aussi avait su le prix de cette époque lumineuse. La mort de son frère laissait Thérèse seule à connaître ce passé, à pouvoir l'évoquer, et cette idée rendait sa solitude plus douloureuse.

Thérèse eut une fois de plus, comme cela lui arrivait aussitôt que son esprit retournait aux choses profondes, la nostalgie de la mort. Soudain, elle la souhaitait, elle se tendait vers elle, comme jadis elle s'était tendue vers l'avenir ; c'était la même chose, le même désir qui renaissait. Il en allait ainsi toujours davantage, à mesure qu'elle avançait dans la vie, comme si l'écoulement du temps avait fait reculer le but jusque par-delà les limites de l'existence : une fois cette dernière étape franchie, l'ancien rêve reprenait toute sa splendeur. La foi de Thérèse était née de cette façon, et en cette foi se résumaient maintenant les aspirations les meilleures de la jeune femme. Elle avait fini par comprendre ainsi la mort de son frère : ce n'était point une grande peine ni un grand éloignement ni une vraie rupture, mais simplement une épreuve de plus. Il fallait cela, sans doute, pour bien sentir tout ce qui existe, et Thérèse se demandait quelle mesure parfaite aurait enfin l'amour dans l'autre monde. D'abord, elle n'avait ressenti que de l'angoisse mais, par cette nouvelle voie soudain ouverte devant elle, son âme s'était acheminée vers Dieu.

Maintenant, debout près de cette fenêtre où on l'oubliait, la jeune femme continuait à regarder le chêne au milieu de la pelouse. Sa force, son immobilité semblaient prodigieuses, et son feuillage à peine déployé mettait de la lumière dorée entre ses longues branches. De tout temps, en toute saison, cette partie-ci du parc avait baigné dans un calme particulier. Parce que Georges était mort, l'idée qu'un moment exceptionnel de sa vie s'était écoulé sous cet arbre bouleversait Thérèse. Personne ne s'en souvenait plus, sauf elle, et ce souvenir avait tant de poids qu'il lui remplissait entièrement le cœur et l'esprit. Elle ressentait cette espèce d'émotion qui naît de la souffrance et qui, mieux que tout le reste, vous ouvre le monde. Thérèse se mit à penser aux choses qu'elle aimait le plus, aux œuvres qui avaient su grandir son âme par moments et qui ressemblaient tant à ce qu'elle éprouvait maintenant, en évoquant la mort de son frère. Les plus beaux poèmes, les plus beaux chants surgissaient de sa mémoire pour élever ce souvenir. Elle s'émerveillait qu'un peu d'une petite vie, rien qu'un peu d'une humble vie, parmi la multitude des vies humbles, pût renfermer en elle-même cette part impérissable. Quel miracle de retrouver vivant, et même plus que vivant, ce qui n'était plus ! Personne, parmi ceux qui l'avaient connu, n'eût rien pu rappeler de frappant sur Georges, tandis qu'elle, elle le pouvait, parce qu'il avait été son frère, et qu'elle avait de son existence, aussi bien que de sa mort, un sentiment intime et profond. Cela, c'était sans doute la part de Dieu entre les êtres.

Devant les yeux de Thérèse, le passé devenait plus grand que nature et prenait malgré elle des proportions extraordinaires. Les paroles et les gestes de Georges se détachaient dans une sorte de solitude, comme si à eux seuls ils avaient contenu le monde. Elle revoyait son frère s'en revenant d'une assemblée de village, un dimanche au crépuscule et, à la façon dont il lui disait bonsoir, elle se rappelait combien il avait été fin et délicat de cœur. Quelquefois la joie gagnait tout son être et il en devenait resplendissant. « Oh qu'on est bien quand même, ce soir, Thérèse ! » faisait-il, lorsque la nuit était douce sur la campagne et qu'accroupis tous les deux au bord du chemin, ils regardaient l'ombre

s'étendre sur la terre chaude. Ils tenaient leurs yeux pleins d'enfance tournés vers la forêt dont ils voyaient la ligne inégale se dessiner sur le ciel plus clair. Cela faisait un vallonnement immobile, et les deux enfants étaient impressionnés du mystère insondable de la nature. Ils la sentaient se mouvoir, se déployer, vivre d'une vie immense et pourtant en accord avec la leur.

Thérèse pensait souvent à ces nuits anciennes, dont le flot lui semblait aujourd'hui s'être écoulé dans une prodigieuse continuité. En glissant sur les champs moissonnés, l'ombre en chassait les troupeaux puis la poussière jaune retombait sur les petits chemins, entre les haies flétries ; d'un reste de fraîcheur, au bord des fossés à sec, l'odeur de menthe s'élevait ; la laine des moutons, accrochée aux ronces, brillait faiblement, les chiens fatigués venaient vous ouvrir le creux de la main pour y enfouir leur museau froid, tandis qu'à ras de terre, çà et là, des vers luisants s'allumaient. C'était la nuit. Le dos appuyé à un ormeau, au bord de la mare, Thérèse et son frère se sentaient comme assis à l'orée du destin. Ils étaient, l'un et l'autre, purs d'inquiétude ; seuls des pressentiments heureux les agitaient et soulevaient leur âme. Quelquefois, une joie très forte les projetait hors d'eux-mêmes ; alors ils se mettaient à courir entre les arbres et, le cœur battant, ils organisaient autour de la maison, où les autres achevaient leur repas du soir, une merveilleuse poursuite. Ils couraient le long de la mare endormie ; de derrière les troncs noueux, qu'ils entouraient de leurs bras, ils faisaient leur voix méconnaissable pour s'appeler. Au-dessus d'eux, brusquement, la lune apparaissait et, à mesure qu'elle montait, la voûte sombre du ciel s'éclairait et s'éloignait.

En ce temps-là, rien ne leur était compté ni mesuré ; tout, au contraire, leur était offert, et ils sentaient en eux le bonheur prêt à s'accroître infiniment. Comment étaient-ils sortis de tant d'innocence ? Comment tout s'était-il éteint, un beau jour, sans qu'ils en éprouvassent ni regrets ni remords ? Georges le premier s'était trouvé absent, et bientôt Thérèse à son tour n'eut plus autour d'elle qu'un va-et-vient régulier. La vie reprit une lenteur incompréhensible, s'affaiblit et perdit son relief. Georges rejoignit la foule anonyme des autres jeunes garçons ; et elle-même ne fut plus qu'une grande fille, que pour s'amuser on commençait à traiter en demoiselle.

Pourtant il vint un jour où se fit un autre changement, mais cette fois chacun entendit l'appel et le suivit de son côté. Sans doute l'âge de la séparation était-il arrivé, cet âge de l'amour qui rend les frères étrangers entre eux. Avant que Georges ne disparût tout à fait, Thérèse avait encore eu le temps d'apercevoir chez lui cette transformation. En devenant un homme, il semblait surpris, déconcerté que la vie fût encore autre chose que ce qu'il en connaissait. Il s'émerveillait qu'elle le prît particulièrement à partie et le séparât du reste pour le lier plus étroitement à elle. Il sentait naître quelque chose qui n'était fait que pour lui, que lui seul pouvait connaître, pouvait réaliser, et il se découvrait dans une solitude si exceptionnelle, si totale, que rien de défavorable à son destin ne pouvait l'atteindre. Il était à la fois effrayé et ravi que l'amour fût une si grande chose, et d'avance, avec fierté, il étreignait éperdument contre son cœur agrandi une richesse, une douceur encore inconnues au reste du monde.

Ainsi s'étaient-ils éloignés l'un de l'autre sans y faire attention, sans souffrir, sans soupçonner le danger, sans méfiance envers l'inconnu.

— Adieu, petite sœur, je pars pour un grand voyage au pays du soleil, écrivait Georges ; c'était une carte postale où l'on voyait, sur la mer bleue, un grand bateau prendre le large.

Là s'arrêtait pour Thérèse l'histoire de Georges ; jamais il ne lui avait écrit, et elle ne l'avait pas fait non plus de son côté, car ni l'un ni l'autre ne pensaient qu'ils ne se reverraient jamais. Comment eussent-ils imaginé que ce qui avait commencé pour eux dans l'espoir glorieux pût leur être retranché brusquement ? La vie ne se renie point ainsi elle-même ; elle se maintient et se renforce, au contraire, à mesure que dans notre cœur son essor grandit. Pourtant, la brisure inconcevable s'était faite, et Georges était mort.

Il n'y avait pas très longemps de cela, mais maintenant qu'elle y pensait, Thérèse mesurait combien cette étape avait été difficile à franchir pour elle. A peine avait-elle fait quelques pas vers la réalité entrevue que déjà celle-ci s'obscurcissait. Ces années meurtrières, qui avaient estropié son propre élan, qui l'avaient arrêté, sans doute avaient-elles été douloureuses et décevantes pour Georges aussi. Heureusement, il n'avait pas eu le temps de

souffrir autant qu'elle ; c'était consolant de se le dire. Au moins, elle, elle savait qu'à la fin la meilleure part de nous-mêmes se retrouve et redonne à l'âme sa vraie place. Georges était mort bien avant cette victoire, et tout ce qu'elle savait de lui, c'est qu'il reposait en terre bénie, dans une tombe chrétienne.

— Seigneur, recevez avec son âme l'hommage de sa jeunesse, et aussi celui de sa souffrance. Pardonnez-nous, à tous les deux, d'avoir dès le commencement ignoré que chaque heure de la vie est une heure en plus, que Vous auriez pu ne pas accorder à l'amour de ceux qui s'aiment. Faites aussi, Seigneur, que cette séparation maintenant accomplie, nous en sentions tout le poids, et que ce sacrifice nous soit enfin une espérance, une délivrance. Faites, Dieu tout-puissant, que les pensées vaines et tristes, que les doutes et les fatigues nous laissent encore libres de Vous rejoindre. Faites que ma prière s'élève jusqu'à Vous, et que la joie suprême de Vous sentir proche ne me quitte point.

Comme si cette prière eût mis une fin naturelle à sa longue méditation, Thérèse sentit s'éloigner d'elle ce monde du souvenir. Peu à peu son intensité diminua, sembla se consumer elle-même, et tout s'aplanit à nouveau. Dehors, la lumière capricieuse du printemps s'assombrit une fois de plus; il se remit à pleuvoir à verse, jusqu'à ce que très vite, dans le ciel redevenu pur, le soleil resplendît. Le paysage se fit extraordinairement calme, et l'on entendit plus distinctement chanter les oiseaux dans l'air léger. Leur chant se détachait si net dans le soir qu'on avait l'impression de le voir monter tout droit, comme irrésistiblement aspiré par les puretés liquides des lointaines hauteurs. Tout devint musical, presque surnaturel ; la journée, qui avait été si changeante, si agitée, s'achevait dans la paix. A travers le rideau encore léger des forêts renouvelées, le soleil prêt à rentrer dans la terre illuminait d'or très doux le sous-bois. A l'horizon, des nuées roses, impalpables, s'étendirent au-dessus du paysage, et toute pesanteur en un instant s'évanouit.

— Vous ne dites plus rien, Thérèse, fit tout à coup la maîtresse de maison.

La jeune femme sursauta et, se retournant, elle vit que tout

le monde la regardait en silence. Ils restaient suspendus à ce qu'elle allait dire, comme s'ils avaient attendu d'elle la révélation d'un secret salutaire. Ils semblaient lui faire confiance, être sûrs d'avance qu'elle saurait leur parler avec des mots familiers, des mots qui pourraient être aussi les leurs, ceux dont ils se servaient dans le silence de leur âme, quand la vie les serrait un peu fort sur son cœur. Tous, ils pensaient à ce vieux conte merveilleux de notre existence, dont nous sommes les héros déconcertés.

— Ecrivez-nous encore de belles choses, disaient-ils, mais cela signifiait : trouvez et suivez le plus loin possible le fil magique du cœur, redites-nous notre belle histoire.

Soudain, Thérèse comprit que ce souhait mettait entre eux beaucoup de fraternité, qu'il les unissait étroitement les uns aux autres, et qu'elle-même, grâce à Dieu, faisait partie de cette communauté. Elle était dans ce salon doré, comme eux tous, un être voué originellement à la beauté et à l'amour. Elle ne se demanda même pas s'ils y pensaient beaucoup ni si cela comptait pour eux. Simplement, elle savait que personne ne peut rien changer au sens profond de la vie : qu'on l'accepte ou non, tout le monde s'achemine vers le même but. Thérèse eut conscience que, tous, ils savaient ces choses aussi bien qu'elle-même, et elle en éprouva un grand soulagement, une sorte de bonheur, de sécurité.

Comme ils la regardaient toujours, elle dit :

— Il fait une soirée magnifique dehors ; demain sera sans doute une très belle journée.

Alors, tout à coup, ils s'animèrent, ils se réjouirent, ils furent reconnaissants à la vie d'être ce qu'elle est, de redonner inlassablement des êtres jeunes, de garder notre confiance, notre amour pour elle intarissable. Chacun, en s'en allant, vit la lumière du soir illuminer les meubles, brouiller d'une poudre aveuglante les glaces, glisser doucement en taches d'or d'un objet à l'autre.

Thérèse partit la dernière et, une fois sur la route, en regardant derrière elle, elle fut heureuse de sentir la paix s'agrandir encore sur le parc dont elle venait de passer la grille.

RAYMONDE VINCENT

# LA NORVÈGE

L'HISTOIRE de la Norvège se présente à nous comme un vaste drame en trois actes, avec d'étonnantes péripéties.

Après une période de grandeur et d'expansion vigoureuse au moyen âge, la Norvège, affaiblie et appauvrie, tombe, à la fin du XIVe siècle, sous la domination des souverains danois ; en 1536, le roi Christian III et la noblesse de Danemark décident que la Norvège, à l'avenir, sera soumise au Danemark comme région danoise et considérée à tout jamais comme une partie du royaume de Danemark. Mais en 1814 le pays se réveille soudain, refuse de reconnaître le traité de Kiel qui le cède à la Suède, se donne une constitution et entre à égalité de droits dans l'union suédo-norvégienne. Le XIXe siècle est une nouvelle période d'effort et de progrès ; la Norvège consolide le régime démocratique qu'elle s'est donné, maintient vigoureusement son indépendance qui devient complète en 1905, assure sa prospérité matérielle et s'impose à l'admiration du monde par les chefs-d'œuvre de ses écrivains et les hauts faits de ses explorateurs.

Jusqu'au VIIIe siècle, nous ne savons rien de l'histoire de Norvège, en tout cas rien de précis. Quelques indications laissent entrevoir une existence guerrière, des luttes violentes de tribus. Le sens général de cette agitation nous apparaît

cependant avec assez de netteté : un travail d'unification s'effectue peu à peu, qui aboutira à l'établissement d'un pouvoir royal avec les organes nécessaires au gouvernement. Quand l'époque historique commence, avec les expéditions des Vikings, ce travail n'est pas encore terminé et ne le sera que vers la fin du IXe siècle.

Mais un siècle plus tôt, les Vikings norvégiens abordent déjà aux îles Shetland et aux îles Féroé ; ils ravagent les cités du Northumberland, les Orcades, les Hébrides, le Nord de l'Écosse, l'île de Man, l'Irlande.

Bientôt, ils ne se bornent plus à ravager les côtes ; dans les régions qu'ils atteignent, ils fondent des établissements durables : le royaume de Dublin reste jusqu'en 1170 sous la domination norvégienne ; ils s'établissent, côte à côte avec les Danois, dans certaines régions de l'Angleterre et aujourd'hui encore on retrouve la marque de leur colonisation dans le Nord de l'Écosse et dans les îles voisines.

C'est dans la seconde moitié du IXe siècle qu'un chef ambitieux, Harald à la belle chevelure, entreprit d'établir sa domination sur toute la Norvège : il y réussit après de dures luttes ; dans le Sud-Ouest particulièrement, le pays par excellence des Vikings, il rencontra une forte résistance. Il triompha finalement à la bataille navale d'Hafrfjord, non loin de Stavanger (872, mais cette date a été contestée).

Mais sa domination ne fut pas acceptée — loin de là — par tous les chefs norvégiens. Plutôt que d'aliéner une part de leur liberté, un grand nombre d'entre eux prirent la mer et allèrent s'établir dans les îles norvégiennes de l'Ouest et jusqu'en Islande, où ils constituèrent un État indépendant, qui eut son Parlement à partir de 930 et demeura malgré tout en liaison constante avec l'ancienne patrie. On sait les exploits qu'accomplirent ces colons norvégiens. C'est un Norvégien installé en Islande, Erik le Rouge, qui — prédécesseur des Amundsen et des Nansen — découvrit et explora la côte Ouest du Groënland, y amena d'autres Islandais et y fonda une colonie qui, après avoir prospéré d'abord, périt sans doute misérablement, lorsque la Norvège affaiblie n'y envoya plus de vaisseaux. Et ce sont des colons du Groënland et de l'Islande, Leif l'Heureux et Thorfinn Karlsefni, qui, au début du

XIe siècle, abordèrent sur les côtes de l'Amérique du Nord et tentèrent, cette fois vainement, de s'y établir de façon durable.

C'est par la force des armes que Harald avait établi sa domination. Après sa mort et pendant longtemps, l'unité de la Norvège et l'autorité royale seront remises en question à chaque changement de souverain. Les premiers rois de Norvège furent presque tous obligés de conquérir d'abord leur royaume, que leur disputaient d'autres descendants de Harald ou des *jarls* puissants, qui n'hésitaient pas à appeler des souverains étrangers à la rescousse.

Mais ces rois, qui devaient tout à leur habileté et à leur vaillance, étaient par nécessité des hommes remarquables; les premiers défendirent avec succès leur territoire, les autres consolidèrent définitivement le pouvoir souverain. L'histoire de la Norvège du moyen âge se présente ainsi comme une galerie de figures toutes rayonnantes d'héroïsme. Il faut mentionner quelques-uns de ces grands ancêtres, puisque c'est d'eux que la Norvège moderne se réclame; c'est à eux que pense Björnson lorsque, dans l'hymne national, il parle de la *saga* « qui répand des rêves sur notre terre ».

Un des fils de Harald à la belle chevelure, Haakon, avait été élevé à la cour du roi d'Angleterre, Adalstein, où il avait embrassé le christianisme. Il revint en Norvège en 935 et chassa du pays son frère, Erik à la hache sanglante, qui avait succédé à leur père Harald. Il fut, au moins dans la seconde moitié de son règne, un souverain juste et bienveillant : on l'appela Haakon le Bon. C'est lui qui le premier essaya de convertir la Norvège au christianisme, mais sans y parvenir. Il eut à repousser les attaques des fils d'Erik, qui avaient demandé et obtenu le secours du Danemark. Il fut victorieux dans toutes les rencontres et, pour la première fois, organisa solidement la défense du pays. Blessé dans une dernière bataille, il mourut en 961.

Deux noms illustres se rattachent à l'introduction du christianisme en Norvège, celui d'Olaf Tryggvason (995-1000) et

celui de saint Olaf (1016-1030). Olaf Tryggvason est une figure particulièrement séduisante : grand, beau, éloquent et brave, il avait toutes les qualités physiques et sportives indispensables alors à un grand chef. Son père ayant été tué par les fils d'Erik, il avait passé sa jeunesse en exil. Il conquit son royaume sur le jarl du pays de Trondheim, Haakon, qui exerçait le pouvoir avec l'appui du Danemark. Olaf obligea par la force ses sujets à embrasser la foi chrétienne, là où la persuasion n'était pas suffisante. Au retour d'un voyage dans la mer Baltique, il succomba dans une bataille navale, sous l'attaque concertée des rois de Suède et de Danemark et du jarl, fils d'Haakon. Quand tous ses vaisseaux eurent été détruits, sauf le sien, il se précipita dans la mer. Mort héroïque et qui alimenta longtemps la légende. On prétendit qu'il s'était sauvé à la nage et avait vécu de longues années dans une contrée lointaine.

Saint Olaf, patron de la Norvège, avait passé, lui aussi, sa jeunesse en exil ; il avait pris part à des expéditions de Vikings et avait séjourné en Normandie ; c'est à Ruda (Rouen) qu'il avait reçu le baptême. Il dut conquérir son royaume qui, après la mort d'Olaf Tryggvason, avait été partagé entre les vainqueurs. C'est lui qui mena à bonne fin l'œuvre de conversion de la Norvège, moins par la contrainte — puisqu'il fut vaincu et tué en 1030 — que par le renom de sainteté qui, après sa mort, s'attacha à son souvenir. Il était guetté par des ennemis puissants. En 1028, le roi de Danemark, Knud le Puissant, et le jarl du pays de Trondheim débarquèrent en Norvège et surent gagner un grand nombre de partisans. Olaf dut s'enfuir et lorsqu'il revint, en 1030, pour affronter ses ennemis, il fut tué à la bataille de Stiklestad, près de Trondheim. Il y a dix ans, la Norvège a célébré par des fêtes magnifiques le millénaire de la mort du saint roi.

On pourrait mentionner bien d'autres rois célèbres, par exemple Sigurd Jorsalfar, qui visita Jérusalem et Constantinople pendant que son frère Œystein gouvernait sagement le pays. Nous nous bornerons à citer le roi Sverre (1184-1202) et le roi Haakon IV Haakonson (1240-1263).

Sverre avait passé son enfance aux îles Féroé et s'était destiné d'abord à la prêtrise. C'était un homme cultivé, un politique avisé et retors. Lorsqu'il débarqua en 1177 en Norvège,

le pays connaissait depuis une cinquantaine d'années une période de troubles et de guerres civiles. Il s'agissait de ramener dans le devoir les chefs de parti et d'arrêter le développement menaçant de la puissance ecclésiastique. Sverre s'acquitta de cette double tâche. Il modifia la composition de l'aristocratie en y faisant entrer un certain nombre de ses partisans d'origine modeste qu'il sut s'attacher en leur conférant des avantages. Il mena une lutte opiniâtre contre les prétentions des évêques et fut excommunié par Innocent III. Mais il estimait que le pouvoir royal était de caractère sacré et que l'excommunication ne pouvait prévaloir contre lui. Ce fut lui qui finalement triompha.

Mais après lui les luttes reprirent et le pays ne fut vraiment pacifié que sous son petit-fils, Haakon IV.

Celui-ci régna d'abord sous la tutelle du jarl Skule qui, plus tard, lui disputa le trône mais qui fut défait et tué en 1240. Sous le règne d'Haakon, la Norvège connut ce que ses historiens appellent « l'époque de grandeur ». La paix est assurée avec tous les voisins, Suédois, Danois, Russes ; l'Islande et le Groënland passent sous la domination norvégienne. Les relations avec l'Angleterre, les Pays-Bas, les villes allemandes de la mer du Nord et de la Baltique enrichissent les commerçants norvégiens. Le roi de Norvège est traité avec honneur par tous les souverains d'Europe : saint Louis, partant pour la croisade, veut lui donner le commandement de la flotte française et le pape lui offre la couronne impériale ; il marie une de ses filles à un prince d'Espagne.

Son fils, Magnus Lagaboeter, et son petit-fils, Haakon V, sont aussi de grands rois, dont l'autorité n'est pas discutée. Mais avec Haakon V s'éteint la descendance masculine du roi Harald et, à la suite de mariages avec des princes étrangers, la Norvège se trouvera entraînée d'abord dans une union avec la Suède et ensuite avec le Danemark.

Le moyen âge norvégien a connu une floraison littéraire qui n'a son équivalent dans aucun autre pays scandinave. A vrai dire, elle n'est pas l'œuvre des Norvégiens de Norvège

mais bien des Norvégiens d'Islande. Il convient cependant d'en faire état ici, non seulement parce que les Islandais étaient originaires de Norvège et étaient demeurés en relations étroites avec leur ancienne patrie mais aussi parce que la Norvège a fourni pour une large part la matière de cette littérature. Ce sont les poèmes de *l'Edda* : poèmes épiques brefs, limités à une seule aventure, très différents du Beowulf anglo-saxon et de la chanson allemande des Nibelungen, et où nous trouvons le stade premier de toute matière épique ; poèmes mythologiques, dont le plus beau est la *Prédiction de la Sibylle*, avec la description saisissante de la fin du monde et de la venue d'un nouvel âge d'or. Ce sont les poèmes des *scaldes* qui célèbrent en une forme verbale difficile mais magnifique les exploits des rois, la plupart norvégiens, à la cour desquels ils résidaient. Ce sont les *sagas* de famille, qui nous renseignent sur la psychologie du chef norvégien d'alors, épris de liberté, jaloux de son honneur, prêt à défier le destin. Ce sont surtout les *sagas* royales, qui retracent toute l'histoire du moyen âge norvégien. Les plus importantes sont celles de Snorre et qui vont des origines jusqu'au règne de Sverre. On ne saurait estimer assez haut l'influence exercée au XIXe siècle en Norvège par l'œuvre de Snorre. C'est dans Snorre que la Norvège s'est retrouvée, et qu'elle a pris conscience d'être une vieille et glorieuse nation. C'est dans Snorre que Björnson a puisé le sujet de ses drames historiques : *Sigurd Slembe*, *le Roi Sverre*, *Sigurd Jorsalfar*. C'est en pensant à Snorre qu'il a décrit dans ses nouvelles les paysans norvégiens. Avant de créer une littérature moderne, et justement pour la créer, disait-il, il faut rendre à la Norvège la conscience de sa valeur, faire revivre par le moyen de l'art les grandes figures du passé, constater la ressemblance qui existe entre les ancêtres et le peuple qui a retrouvé son indépendance en 1814.

A la fin du XIVe siècle, la reine Marguerite de Danemark réussit à assurer l'élection en Suède et au Danemark et la proclamation en Norvège de celui qu'elle avait choisi comme

héritier, Erik de Poméranie, fils d'une de ses nièces. En 1397, à Calmar, elle fit approuver, par une assemblée de dignitaires laïques et ecclésiastiques, les bases d'une union perpétuelle entre les trois pays. La Suède, par une série de dures révoltes, réussit à se dégager de l'union ; en Norvège, il n'y eut que des velléités.

C'étaient les grands chefs du moyen âge qui avaient fait la puissance de la Norvège, mais cette aristocratie s'était usée dans des luttes incessantes ; le pays avait été ravagé par la peste au XIVe siècle et il s'était appauvri en raison de la concurrence que les marchands hanséatiques, établis en Norvège même, faisaient à son commerce. Ainsi le peuple norvégien, devenu un peuple de paysans, incapable de lutter contre l'aristocratie danoise, se replia sur lui-même. Ses paysans, il est vrai, gardèrent leur fierté d'hommes libres ; quand ils s'étaient acquittés envers le souverain de ce qu'ils lui devaient selon la loi, ils se considéraient comme souverains sur leurs terres. La Norvège ne connut pas le servage, qui existait dans tous les pays d'Europe. Mais enfin, toute activité politique avait disparu.

Et, ce qui est plus grave, les Norvégiens, à partir du XVIe siècle, abandonnèrent leur langue nationale et adoptèrent le danois. Cet abandon coïncide avec l'introduction de la Réforme. La religion nouvelle fut imposée en Norvège par le décret qui la rendait obligatoire au Danemark. Les Norvégiens n'y étaient nullement préparés et ce furent les autorités danoises qui prirent en main l'organisation du culte nouveau. C'est du Danemark que vinrent les livres nécessaires à l'enseignement religieux et les premiers prêtres. Le danois fut la langue de l'Église. Les fonctionnaires danois également ne se servaient que de leur langue ; on traduisit en danois diverses parties des vieilles lois norvégiennes. Alors que dans les autres pays les traductions de la Bible contribuaient à enrichir et à fixer la langue nationale, il n'y eut pas de traduction de la Bible en norvégien. Le danois devint ainsi la langue employée couramment dans les villes et la langue officielle du pays, sans que pour cela le norvégien disparût entièrement. Il continua d'être parlé dans les campagnes, bientôt sous forme de dialectes.

Cette différence de langue souligne le fait que deux sociétés sont en train de se constituer en Norvège : les paysans d'une part, représentant l'élément autochtone, les fonctionnaires d'autre part, la bourgeoisie, animés d'un esprit tout aussi national mais rattachés, par leurs origines souvent, et en tout cas par leur culture et par leur langue, à une nation étrangère.

Pour les patriotes norvégiens du XIXe siècle, cette période, qui va du XVe siècle à 1814, est la période vide, la page blanche qu'ils voudraient arracher de leur histoire, afin de rattacher directement la Norvège moderne à celle du moyen âge. Assurément, la Norvège durant cette période n'a qu'une existence provinciale : elle n'a ni université ni banque ni Cour suprême. Cependant, elle garde son patriotisme local ; les Norvégiens se considèrent comme un peuple distinct et fort différent des Danois. Et, au cours du XVIIe siècle, on peut constater la formation d'une nouvelle classe dirigeante, qui fait entendre sa voix lors des réunions d'États (dont le pays était doté depuis 1548), et qui soutient, en face du gouverneur et du pouvoir central, des intérêts purement norvégiens.

Au XVIIIe siècle, cette classe dirigeante s'est enrichie et cultivée. C'est elle qui fournit à la littérature commune dano-norvégienne un écrivain de l'envergure de Holberg, un marin comme Tordenskjold qui, lors de la guerre contre Charles XII, remporta sur la flotte suédoise de glorieux succès. Ce sont les paysans norvégiens qui, au cours des guerres entre le Danemark et la Suède, défendirent bravement leurs frontières et souvent arrêtèrent l'invasion.

Ainsi les Norvégiens reprenaient de plus en plus confiance en eux-mêmes. Le peuple norvégien, avons-nous dit, était devenu un peuple de paysans. Or, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, quel thème merveilleux pour les écrivains que celui du paysan norvégien, vigoureux et libre, au milieu d'une nature sauvage bien faite pour le protéger des méfaits de la civilisation !

Au cours des guerres napoléoniennes, le Danemark s'était rangé aux côtés de la France. Bloquée à partir de 1807, la Nor-

vège connut des années de misère mais déjà cette épreuve lui enseignait à ne compter que sur elle-même.

Sur ces entrefaites, le maréchal Bernadotte, prince héritier de Suède, s'allia avec la Russie, l'Angleterre et la Prusse, qui promirent la Norvège à la Suède pour la dédommager de la perte de la Finlande. Après Leipzig, Bernadotte envahit le Danemark et força le roi Frédéric VI à signer la paix de Kiel (14 janvier 1814), par laquelle il renonçait, en faveur du roi de Suède, à tous ses droits sur la Norvège.

C'était pour les Norvégiens l'heure décisive. S'ils consentaient, sans qu'on les consultât, à faire l'objet d'un troc, c'en était fait de leur existence en tant que nation. Ils refusèrent.

Depuis 1807, une Commission gouvernementale avait pris en main les intérêts du pays. Après le traité de Kiel, les notables norvégiens décidèrent de placer à la tête de la résistance le prince héritier de Danemark, Christian-Frédérik, qui se trouvait en Norvège en qualité de gouverneur. Il déclara que le peuple norvégien n'était pas engagé par le traité de Kiel et que, dégagé de ses obligations de fidélité envers le roi de Danemark, il entendait disposer de lui-même. Une Assemblée constituante fut convoquée et se réunit à Eidsvold, ville toute chargée de souvenirs car elle avait été fondée à l'endroit où siégeait au moyen âge un *ting* de chefs norvégiens. L'Assemblée vota, le 17 mai 1814, une Constitution d'esprit libéral et démocratique, très inspirée de notre Constitution de 1791. Le pouvoir législatif était confié à un Storting, élu par un suffrage à deux degrés ; étaient électeurs tous les fonctionnaires, les commerçants payant patente, les citadins propriétaires d'une maison de la valeur de 600 couronnes, les propriétaires terriens et les fermiers. Le pouvoir exécutif était confié à un roi héréditaire, pourvu seulement d'un veto suspensif : un projet voté trois fois de suite dans les mêmes termes par le Storting avait force de loi. Avant de se séparer, l'Assemblée élut Christian-Frédérik roi de Norvège.

Mais la Suède prétendit s'en tenir au traité de Kiel et, pour le faire exécuter, le prince héritier envahit le territoire norvégien. Les Norvégiens résistèrent mais les opérations furent conduites avec mollesse par Charles-Frédérik. Bernadotte, de son côté, après la chute de Napoléon, était inquiet

pour lui-même et pressé d'aboutir. Le 14 août 1814, à Moss, un accord fut conclu aux termes duquel Christian-Frédérik remettait ses pouvoirs à un Storting élu pour fixer, avec le Gouvernement suédois, les conditions d'une union des deux pays sous un même souverain ; la Norvège devait garder la Constitution qu'elle s'était donnée, sans autres modifications que celles qui découlaient du fait de l'union.

Au cours des négociations, les représentants norvégiens opposèrent une fermeté déférente à toutes les demandes suédoises tendant à diminuer le pouvoir du Storting au profit de l'autorité royale et réussirent à sauvegarder l'œuvre d'Eidsvold. Le 4 novembre, le roi Charles XIII de Suède fut élu roi de Norvège.

La Norvège reprenait dans des conditions difficiles son existence de nation indépendante. Le pays était ruiné, sa constitution démocratique le rendait suspect aux puissances réactionnaires qui allaient bientôt former la Sainte-Alliance, enfin son union avec la Suède reposait sur un malentendu ; la Norvège entendait entrer dans l'union sur un pied de parfaite égalité ; les Suédois, au contraire, estimaient qu'ils l'avaient sinon conquise, du moins gagnée en récompense des services qu'ils estimaient avoir rendus aux grandes puissances et que, par conséquent, elle ne pouvait occuper que le second rang.

Les Norvégiens se mirent au travail avec un courage tenace et leur effort patriotique ne s'est jamais ralenti, on peut le dire, depuis 1814. Ils ont mené cet effort selon trois lignes principales : consolidation de leur démocratie et création d'une forme de gouvernement vraiment parlementaire ; maintien de leur indépendance contre toutes les tentatives d'empiètement de la part de la Suède ; affirmation de leur originalité nationale et de leur « raison d'être » en tant que peuple indépendant. Ces trois lignes d'ailleurs se croisent à chaque instant car, dans le développement démocratique, c'est à l'opposition suédoise que les Norvégiens se

sont heurtés, et la recherche de leur « raison d'être » nationale soulevait nécessairement la question de leur indépendance totale.

La forme démocratique était la seule qui pût convenir à la Norvège. Nous avons vu comment, à la fin du moyen âge, elle avait perdu son aristocratie ; elle avait acquis en revanche une paysannerie vigoureuse et saine, très jalouse de sa liberté. C'était là l'assise solide de la nation, et ce qui avait fait sa faiblesse aux temps où l'aristocratie était toute puissante devenait maintenant sa force au moment où allait commencer l'ère des démocraties.

Pendant la première partie de son règne Charles-Jean (Bernadotte) fut en conflit avec le Storting. On put craindre à certains moments quelque tentative de coup d'État mais il se contenta de présenter opiniâtrement à chaque Storting des projets de loi tendant à modifier la Constitution dans un sens monarchique, projets que le Storting repoussa toujours avec une ténacité égale à la sienne.

Mais c'est plus tard que le problème du régime démocratique allait se poser dans toute son ampleur. Au Storting de 1833, les paysans obtinrent pour la première fois une très forte majorité. Ils trouvèrent parmi eux des chefs remarquables, notamment Ueland, qui les dirigea de 1833 jusqu'à 1870, et Jaabaek, dont l'activité politique va de 1845 à 1891. Sous leur influence, l'opposition paysanne s'unit aux éléments de la classe bourgeoise pour former le parti de gauche, dont le chef, Johan Sverdrup, créa le parlementarisme norvégien. En 1869, ce parti fit voter la loi d'après laquelle le Storting, qui ne se réunissait jusqu'ici que tous les trois ans, aurait des séances annuelles. Toutefois, c'est la question de la participation des ministres aux débats du Storting qui provoqua une lutte longue et acerbe entre la droite, soutenue par le roi, et le parti de Sverdrup. Jusqu'alors, les ministres, nommés par le roi, dirigeaient leurs départements sans prendre part au travail législatif. Mais la gauche estimait qu'ils ne devaient

pas se soustraire ainsi à l'influence des débats du Storting ; leur présence était nécessaire ; n'impliquerait-elle pas qu'ils ne pouvaient gouverner contre la volonté de la majorité ? En 1872, le Storting vota la loi qui ouvrait aux ministres l'accès du Parlement mais le roi refusa de la sanctionner. Chaque année le Storting renouvela son vote sans résultat. L'acte d'Eidsvold ne disait pas, en termes clairs, si le veto du souverain n'était que suspensif dans le cas d'une loi qui modifiait la Constitution. Le Storting alors n'hésita pas à citer devant une Haute Cour les ministres qui refusaient de passer outre au veto royal. En 1884, ceux-ci furent condamnés à des peines sévères. Le roi chargea alors Sverdrup de former le gouvernement ; la loi fut enfin sanctionnée et, depuis lors, le roi a toujours choisi des ministres jouissant de la confiance du Storting.

La lutte pour l'indépendance dura, avec des accalmies, aussi longtemps que l'union. On négligera les conflits relatifs au pavillon norvégien et à la charge de gouverneur en Norvège, qui pouvait être occupée par un Suédois, ce que les Norvégiens ne voulaient pas tolérer. Deux épisodes essentiels méritent d'être exposés, parce qu'ils posaient l'un une question de doctrine, l'autre une question de droit strict.

En 1863, le Storting avait consenti à envisager une révision de l'acte d'union qui liait les deux royaumes et un comité avait été désigné pour élaborer un projet qui fut prêt en 1867. Aux termes de ce projet, la Suède et la Norvège n'étaient plus seulement unies sous un même roi, elles formaient un seul état avec un Parlement commun, où chaque pays était représenté selon sa population.

L'auteur principal et le défenseur du projet, le professeur Aschehoug, venait justement de publier un ouvrage sur le *Statut politique de la Norvège jusqu'en 1814*. Il y soutenait que la Norvège moderne n'avait pas à tenir compte de la période du moyen âge où elle avait été indépendante ; cette époque glorieuse n'était qu'un mirage trompeur ; il y avait rupture

complète entre ce passé et les conditions présentes ; c'est durant la période d'union avec le Danemark que s'était constituée, obscurément et lentement, la Norvège moderne ; il fallait constater les bienfaits de cette union et en refaire maintenant l'expérience avec la Suède.

Cette argumentation souleva une vague d'indignation dans tout le pays ; le projet tomba du reste lamentablement au Storting de 1871 mais il donna lieu dans le public à une discussion serrée, à laquelle prirent part les deux meilleurs esprits de la Norvège d'alors, le poète B. Björnson et l'historien E. Sars. Ils réfutèrent vigoureusement la thèse d'Aschehoug et exposèrent le point de vue national. Nous avons déjà vu que, pour Björnson, la Norvège ne pouvait créer une littérature nationale moderne sans prendre auparavant conscience de son passé ; il estimait que le souvenir de ce passé devait guider aussi la politique de son pays et que la marque essentielle de celui-ci était l'indépendance.

Sars connaissait à fond la période danoise, à laquelle il avait consacré de minutieux travaux. Il soutenait que l'ancienne Norvège n'était pas morte durant cette période ; elle avait survécu dans sa classe paysanne, dans ses traditions, dans son art populaire ; c'est elle qui avait fourni les éléments du redressement qui, peu à peu, s'était produit et avait abouti en 1814 ; c'est d'elle qu'il fallait donc s'inspirer dans les incertitudes présentes. Or, la gloire et la force de cette Norvège ancienne résidaient précisément dans son indépendance.

Björnson, enthousiaste et généreux, n'aurait pas demandé mieux que de maintenir l'union si elle avait été compatible avec l'indépendance nationale. Sars, esprit critique et froid, avait tout de suite prévu qu'une rupture était inévitable et il travailla de toutes ses forces à la réaliser.

Elle devint inévitable — et c'est là notre second épisode — lorsqu'en 1891 les Norvégiens voulurent avoir leurs propres consuls à l'étranger. Cette exigence fournit prétexte à d'interminables discussions jusqu'en 1905, sans qu'on pût jamais trouver de solution satisfaisante. On se heurta finalement à la prétention suédoise de placer les consuls norvégiens sous l'autorité du ministre suédois des Affaires étrangères. Le Storting décida alors de prendre lui-même l'affaire en main et le

23 mai était votée la loi établissant des consulats particuliers pour la Norvège. Le roi ayant refusé sa sanction les ministres remirent leurs pouvoirs au Storting qui, à l'unanimité, leur donna mission d'assurer le Gouvernement de la Norvège, « avec les changements résultant du fait que l'union avec la Suède était rompue, le souverain ayant cessé d'exercer ses fonctions de roi de Norvège ».

La rupture était consommée. La Norvège acquiesça sans peine au désir de la Suède de voir le peuple norvégien se prononcer par un plébiscite : 362 208 voix contre 184 approuvèrent la séparation, qui devint un fait accompli dans le courant d'octobre 1905, après que les négociations menées à Karlstad entre les commissaires suédois et norvégiens eurent été approuvées par les Parlements des deux pays. Le roi de Suède ayant refusé l'offre norvégienne de placer un prince de sa maison sur le trône de Norvège, le Gouvernement proposa de choisir le prince Charles de Danemark. Un plébiscite donna 259 563 voix pour la proposition gouvernementale, 69 264 pour la République. Le prince Charles monta sur le trône sous le nom d'Haakon VII.

Dans l'effort mené depuis 1814 pour reconstituer un esprit national, pur d'alliage étranger, ce sont les écrivains qui ont joué le plus grand rôle. On sait quels chefs-d'œuvre la littérature norvégienne a produits au XIXe siècle, mais il y a lieu de noter qu'en Norvège les écrivains les plus populaires, ceux qui eurent le plus d'influence sont ceux qui prirent part aux luttes engagées pour la grandeur du pays, les hommes d'enthousiasme et de combat tels qu'Henrik Wergeland et Björnsterne Björnson.

La littérature nationale norvégienne du XIXe siècle débute par un ardent débat, spécifiquement norvégien, entre deux auteurs, Wergeland et Welhaven ; le premier est un patriote ardent, fier de son pays, fier de sa gloire ancienne, enthousiaste des libertés inscrites dans sa constitution récente. Ce pays est assez riche de souvenirs et de traditions pour se suf-

fire à lui-même. « La Norvège ancienne et la Norvège moderne, disait-il en une phrase célèbre, sont comme les deux parties d'un anneau d'or brisé ; la période danoise est la soudure de vil métal qui les relie. » Welhaven, au contraire, voulait que la Norvège nouvelle s'appuyât sur la tradition danoise ; dans un cycle de sonnets, intitulé l'*Aurore de la Norvège*, il dévoila âprement ce qu'il appelait les insuffisances présentes, la pauvreté intellectuelle, l'inexpérience politique, le manque de ressources de son pays.

Le peuple norvégien prit violemment parti pour Wergeland, et l'*Aurore de la Norvège* fut considéré comme un crime de lèse-patrie.

C'est Wergeland, évidemment, qui avait raison, c'est lui qui avait pressenti et fixé le sens de l'évolution norvégienne.

Après lui, les romantiques norvégiens, qui sont sutout des chercheurs et des collectionneurs, conçurent aussi leur tâche comme une contribution à l'œuvre de renaissance nationale. Ils recueillirent les ballades et les contes transmis de bouche en bouche par la tradition orale et certains d'entre eux, comme Asbjörnson et Moe, eurent assez de talent pour faire ressortir, dans la forme verbale qu'ils donnèrent à leurs recueils, le caractère purement norvégien de ces créations du génie populaire.

En même temps, un pas décisif était accompli dans le domaine de la langue elle-même. Ivar Aasen étudiait avec un zèle infatigable les parlers norvégiens, montrait qu'ils descendaient directement de l'ancienne langue abandonnée au XVI^e siècle, qu'ils étaient donc étroitement apparentés et pouvaient servir de base à une langue nationale. Il créait le *landsmaal* ou néo-norvégien, qui, à partir de cette époque, va occuper une place de plus en plus importante à côté du *riksmaal* ou dano-norvégien.

On a exposé déjà dans quel esprit Björnson avait composé ses nouvelles villageoises et ses drames historiques. Mais son activité s'est étendue bien au delà de la littérature ; il a pétri de ses mains toute une période d'histoire norvégienne ; il a été l'agitateur bienfaisant qui, à un moment décisif de l'histoire nationale, a empêché les énergies de s'émousser et les volontés de se résigner.

L'étranger qui revient en Norvège, à quelques années de dis-

tance, s'étonne peut-être d'entendre appeler Oslo une ville qui s'appelait Christiania, de traverser la province d'Œstfold alors qu'il la connaissait sous le nom de Smaalenene. Il s'étonnera d'entendre parler deux langues, toutes les deux d'ailleurs en évolution rapide. Rien de plus naturel. Il est chez un peuple dont les traditions historiques ont été bouleversées et qui peu à peu reconstitue et fait revivre son passé.

Après 1905, la Norvège, maîtresse de ses destinées, a poursuivi son évolution dans le sens démocratique, s'intéressant surtout aux problèmes sociaux, à l'amélioration du sort des classes laborieuses. Son commerce et son industrie prospéraient, l'aménagement de ses campagnes et de ses villes faisait des progrès rapides, sa flotte marchande, surtout, était parmi les premières du monde. Cette flotte joua un rôle considérable dans la guerre de 1914-1918 et fut durement éprouvée. Après la guerre, la Norvège adhéra à la Société des Nations, à vrai dire malgré l'opposition du parti socialiste. Elle négligea, comme beaucoup d'autres pays, sa défense militaire, jugeant que sa volonté de neutralité serait une protection suffisante. Il faut bien dire que le parti socialiste, actuellement au pouvoir, n'a pas su interpréter les signes des temps. Alors qu'il critiquait âprement la faillite de la Société des Nations, il refusait de voter les crédits militaires indispensables.

La guerre a surpris ce pays désarmé et hors d'état de maintenir une neutralité impartiale. Le ministre des Affaires étrangères, M. Koht, a eu en France son heure d'impopularité ; on lui a reproché d'être germanophile. C'est sûrement inexact : M. Koht n'est ni germanophile ni anglophile ; c'est un patriote norvégien, et il aurait été un bon européen, s'il y avait eu une Europe.

En réalité, les raisons de son attitude viennent de la désillusion que lui a causée l'impossibilité de faire une Europe unie. Il a rejeté la responsabilité de cette faillite sur les grandes puissances ; il leur a reproché leur égoïsme à l'égard

des petites nations, et le sort de la Tchécoslovaquie l'a indigné. Les petites nations, qui n'ont rien à se reprocher, n'avaient pas, selon lui, à prendre parti dans les mauvaises querelles des grandes. Il a établi entre grandes puissances et petites nations une séparation si nette et si tranchée qu'on peut se demander s'il a su faire une autre discrimination, également nécessaire, entre les puissances pacifiques et les peuples de proie. A-t-il cru qu'en louvoyant avec habileté, il atteindrait la fin du conflit? En ce cas, il aurait été bien imprudent puisqu'il a, en fin de compte, laissé libre jeu à la surprise et à la trahison.

Mais à l'heure du danger, il s'est ressaisi. La décision prise par le roi Haakon et son Gouvernement fera éternellement honneur à la Norvège. Et, naturellement, cette décision est due d'abord au courage personnel du roi et de ses conseillers mais on peut penser qu'au moment suprême, c'est tout le passé glorieux de la nation qui a pesé dans la balance et entraîné la détermination héroïque. Spectacle émouvant que de voir un peuple se constituer un idéal avec ce qu'il y a de meilleur dans son histoire, afin d'y conformer sa conduite! C'est exactement ce qu'exprime la vieille formule : « Noblesse oblige. » A cette obligation, la Norvège n'a pas failli.

ALFRED JOLIVET

# LES CHEVALIERS SANS ÉPERONS[1]

L'EAU ! A ce point de vue, l'arrivée du détachement Croisville n'avait fait qu'aggraver la situation. Persuadé que son apparition et le combat qu'il livrerait au rezzou suffiraient pour le faire battre en retraite, Croisville était accouru en une marche forcée de vingt-six heures avec le strict minimum d'eau, de quoi faire boire les hommes pendant une journée à peine.

Or, au cours de la dure bataille livrée pour forcer les lignes ennemies, cinq bidons avaient été crevés par des balles. Lorsqu'on les avait déchargés, la terrible vérité était apparue : la réserve totale en eau des deux détachements désormais réunis représentait tout juste un quart par homme. Et, vers huit heures, ce quart avait été distribué...

Là-bas, vers le Sud, la voix d'un marabout répétait une fois de plus son menaçant appel :

« ... Nous passerons comme une bata en crue, tuant, massacrant, razziant les troupeaux, incendiant les campements, pillant les biens... Et avec l'aide de Dieu, nous le tuerons, lui, « Sheïtan »... »

Emergeant soudain de sa songerie, Croisville, le visage durci, se tourna vers ses lieutenants.

— Allez rejoindre vos hommes !

Et comme Jacques se levait, il jeta, brutal :

— En rampant, N... de D... Il y a déjà assez de morts et de blessés comme ça pour que vous n'en allongiez pas la liste inutilement ! ! !

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai.

■

La liste, en effet, s'allongeait, lentement mais avec une terrible régularité.

Posté à l'abri de ses dunes, l'ennemi, durant tout l'après-midi, ne cessa de tirer, d'un tir précis, soigneusement ajusté.

Quatre tirailleurs, deux goumiers furent tués. Neuf autres hommes blessés plus ou moins gravement vinrent se faire panser à l'abri du « réduit ».

Derrière le rempart des caisses, dans l'ambulance de fortune installée par Jacques, sept corps maintenant gisaient d'où montaient des gémissements et des râles.

Et le soir vint. A l'occident, derrière une crête rose, le soleil avait disparu. Sa lueur traînait encore dans le ciel où s'allumaient déjà les premières étoiles. L'ombre des dunes rampait à travers la plaine et la houle des sables, précisant à nouveau son relief, reprenait son aspect d'océan figé. Sur le sol gris, les touffes de sboth devenaient imprécises. Noyé d'ombre nocturne, le décor s'estompait. Une vague tiédeur flottait dans l'air. Tel un grand lac obscur, la plaine s'étala, envahie par les ténèbres. Puis, d'un coup, tout fut noir, d'un noir opaque qui peu à peu s'allégea tandis que se multipliait le scintillement des étoiles et que bleuissait le ciel.

Quelques coups de fusil claquèrent, saluant la nuit. Et presque aussitôt, passant de bouche en bouche, la nouvelle courut. Ce fut un tirailleur qui, de la ligne, la cria à Croisville.

— Adjudant Cairandrini y a gagné la balle dans bras droite !

Croisville aussitôt debout s'en fut vers le poste occupé par l'adjudant. Il avançait, longeant la ligne des hommes. Une sourde rumeur en montait. A la faveur des ténèbres protectrices, il semblait que la vie, suspendue tout au long du jour, venait de renaître. Les tirailleurs étiraient leurs corps ankylosés ; se tournant et se retournant au fond de leurs trous, ils s'interpellaient à voix basse, échangeant des questions et des appels. De loin en loin, tout en avançant rapidement, Croisville leur jetait une phrase :

— Alors, Samba, ça va?

— Ça va, mon cap'taine. Y a soif, c'est tout!

— Tu as eu chaud, hein, mon vieux Combo?

— Hé! Moi y a même chose rôti dans n'four, mon cap'taine!

— Qu'est-ce que tu manges, Téguiné?

— Moi pas manger, mon cap'taine, moi y a faire sucer cartouche parce que moi soif trop!

Avec des piaulements, des balles, de temps à autre, traversaient la nuit.

La soif! Déjà, elle tenaillait les hommes. Le long de la ligne, son spectre rôdait, visitant chaque trou individuel, y pointant ses futures victimes, les marquant une à une de son doigt brûlant. Une fois déjà, Croisville l'avait affrontée, au cours d'une reconnaissance, lorsque, perdu dans le massif de la Makteir, là-bas au Nord, il avait trouvé comblé le puits auquel il comptait se ravitailler. Il gardait le souvenir précis des heures atroces, de la lente agonie qu'il avait vécue, se traînant de dune en dune. Il avait failli y rester. Il se voyait, délirant et râlant, recueilli et sauvé par deux nomadis[1] que le destin avait miraculeusement jetés sur sa route! Il se revoyait...

Un brusque frisson le secoua. Sa gorge desséchée se serra. D'un effort de volonté, il se ressaisit. Il atteignait à présent l'extrême-gauche de sa position.

Il y trouva Cairandrini assis au milieu de ses tirailleurs. Autour de lui, ses hommes accroupis se taisaient. Piqués dans le sable, des chargeurs de fusils-mitrailleurs entouraient l'arme automatique dont le canon bronzé pointait au-dessus du trou où on l'avait abritée; en apercevant son chef, l'adjudant se leva. Il avait le torse et la tête nus. De son cheiche, il s'était fait une écharpe dans laquelle reposait son bras droit, enveloppé, près du coude, d'un pansement. De la main gauche, il esquissa un salut tout en se raidissant en un garde-à-vous impeccable.

— Alors, Cair, vous avez écopé, mon vieux? Pourquoi n'êtes-vous pas venu vous faire panser?

Un gros rire paisible monta dans l'ombre.

— Oh! Une balle dans le coude, mon capitaine, c'est pas mortel! Ça ne valait pas la peine de vous déranger.

1. Chasseurs nomades.

La voix était lourde et lente, une voix solide de bon paysan de France.

— L'os est atteint? demanda Croisville.

— Je pense que oui, mon capitaine, mais vous en faites pas pour moi. Ça ne saigne plus et avec mon écharpe comme ça, ça ne me gêne pas trop...

Il leva la main gauche et d'un geste écarta définitivement le sujet.

— Est-ce que vous avez vu Rhane-Allah, mon capitaine? Il voulait vous parler.

— Non, où est-il?

— En bas, dans le creux où nous avons installé les bêtes. Voulez-vous que je le fasse appeler ?

— Inutile, dit Croisville, je dois aller jusque là pour achever mon tour, je le verrai en passant. Alors, vous restez ici?

Cairandrini remua doucement la tête.

— Bien sûr, mon capitaine. Ça n'est pas pour une simple balle dans le bras que je vais abandonner mes gars.

Croisville eut un sourire heureux et dans sa voix une caresse inattendue passa.

— Mon vieux Cair! On en aura vu de drôles ensemble, depuis bientôt trois ans...

Le gros rire paisible de l'adjudant monta encore une fois dans la nuit.

— Ça, mon capitaine, c'est pas pour dire, mais avec vous, on est sûr d'être toujours dans les bons coins!

A son tour, Croisville rit, d'un rire plein de gaieté.

— Vous appelez ça les bons coins, vous! Vous n'êtes pas difficile!

— Oh! Je voulais dire, enfin, vous savez...

Posant avec douceur sa main sur la lourde épaule de l'adjudant, Croisville l'interrompit; d'un ton affectueux et grave, il dit :

— Oui, je sais, mon vieux Cair, je sais que je vous aime solidement! Allez, au revoir! On s'en sortira une fois de plus!

Et il s'éloigna tandis que, dans son dos, confiante, calme et péremptoire, la voix de Cairandrini répondait :

— Bien sûr qu'on s'en tirera! Bonsoir, mon capitaine.

Le cœur soudain raffermi, Croisville descendit le flanc de la dune. Au-dessous de lui, grouillement confus sous la clarté des étoiles, la masse des chameaux du G.N. formait un gros tas obscur parmi la pâleur des sables.

Des bêtes grognaient sourdement avec leur gargouillis caractéristique. De loin en loin, un méhari blatérait. De ce creux de dune s'élevait toute une rumeur de vie animale.

Une vingtaine de goumiers et cinq ou six tirailleurs venus en renfort gardaient cette face de la position. Ils s'étaient réfugiés comme là-haut dans des trous creusés à même le sable. Derrière eux, formant autour des méhara une sorte d'enclos, des caisses, des rallas, des caissons de munitions, des cantines avaient été entassés.

Ce fut Rhane-Allah qui reçut Croisville. A ses côtés se tenait Epart, le sergent-chef du goum.

Gérard de Croisville, leur serrant la main, s'enquit :

— Pas trop de casse, ici ?

Ce fut Epart qui lui répondit.

— Rien chez les hommes, mon capitaine, sauf Ould-Malek qui a une éraflure au front. Mais parmi les bêtes y a eu du grabuge. Ces salauds-là ont installé des tireurs qui nous prennent en enfilade le long du couloir et dès qu'une bête se lève, le temps qu'on la refasse baraquer, elle a sa balle dans la peau... On en a une vingtaine de tuées !

Rhane-Allah intervint.

— Les hommes y a soif, beaucoup.

La soif une fois de plus, toujours !

Deux coups de feu claquèrent. Un méhari meugla, se débattit. Un brusque remous secoua le troupeau des bêtes. Rhane-Allah jeta une phrase. Quelques goumiers intervinrent pour rétablir l'ordre.

Epart annonça :

— Encore un au tableau !

Le visage crispé, Croisville dit sourdement :

— Là-haut aussi, ils ont soif !

Brutale, la voix de Rhane-Allah jeta :

— Y a moyen boire dans panse chameaux morts.

Un silence passa, se prolongea.

Oui !... Vingt chameaux morts et dans leur panse, des litres

de liquide ! Trois cents litres environ ! De quoi tromper l'horrible soif qui déjà desséchait les corps, serrait les gorges, gonflait les langues... De quoi tenir, de quoi, peut-être, sauver ces deux cent-cinquante vies humaines de l'atroce agonie qui déjà commençait...

Et, brusquement, Croisville ordonna :

— Qu'on prépare les panses. Vous, Epart, grimpez là-haut et dites au lieutenant Le Horran et au lieutenant Debat d'organiser un roulement. Les hommes descendront jusqu'ici par groupes de vingt-cinq avec un garde européen à leur tête. Qu'on commence par les blessés et, surtout, en silence, hein ? Allez !

■

Légèrement à l'écart du troupeau, les panses arrachées aux cadavres des bêtes tuées avaient été rangées.

Visqueuses, balottantes, elles alignaient leurs masses blanchâtres plaquées de matières glaireuses, souillées de sang, striées de veinules bleuâtres.

Les poches flasques et fumantes s'étaient ouvertes sous le couteau des goumiers pour s'aplatir en grands cercles pareils à des pneus d'auto. Le torse nu, une dizaine de goumiers les avaient préparées. Avec de la paille, plongeant leurs bras dans la bouillie verdâtre du bol digestif qui croupissait au creux de la panse, ils avaient repoussé, tassé sur le côté, l'herbe encore mal digérée. Peu à peu, comprimée, cette bouillie avait suinté son humidité mêlée de sucs gastriques, chargée de matière végétale mâchée et remâchée.

Et lentement, se décantant, l'eau était apparue.

L'eau !...

Une innommable boue stomacale verdâtre, épaisse, répugnante. Sorte de purée d'herbes macérées dans les acides gastriques, elle luisait sous le clair de lune, exhalant sa double pestilence de pourriture végétale et de décomposition animale.

Les relents de la panse gluante, l'écœurant fumet du sang s'y mêlaient. Une odeur de cadavre, une puanteur de vase en montaient, envahissant le creux de dunes, y stagnant.

Et devant ce breuvage, les hommes, un à un, avaient défilé, leur quart à la main. Et comme la plus précieuse, la plus limpide des boissons, on l'avait distribué, mesurant à chacun sa part.

Maintenant, les derniers hommes arrivaient, conduits par Jacques. Comme les autres, ils plongèrent avec précaution leur quart dans le liquide, burent et s'éloignèrent. Jacques, le dernier, se pencha, son gobelet d'émail à la main.

Et aussitôt, le cœur chaviré, il se redressa et dit :

— Rien qu'à voir ça, mon cœur se soulève !

Debout à côté de lui, Croisville le regarda et un brusque sentiment de pitié l'envahit.

La face creuse salie de barbe râpeuse, les yeux profondément enfoncés dans les orbites, les lèvres serrées, minces et décolorées, les mains secouées d'un tremblement nerveux, Jacques semblait à bout de force et de courage.

Dans les prunelles luisantes de fièvre et de fatigue que l'autre levait vers lui, Croisville lut l'épuisement, un épuisement moral et physique à la fois.

— Essaye, dit-il, il faut, tu entends, *il faut boire !*

Avec une expression d'hébétude sur sa face ravagée, Jacques recula de deux pas.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Morne, les bras ballants, les nerfs cassés, toute son énergie en déroute, il répéta une fois de plus, la voix rauque et sans expression :

— Je ne peux pas !

Gérard de Croisville s'était rapproché. Il tendit la main vers son ami et dit :

— Passe-moi ton quart...

Machinalement, Jacques lui tendit son gobelet d'émail bleu. Croisville se courbant le plongea avec précaution dans le liquide, puis se relevant il but, d'un trait. Après quoi, rendant à Jacques son gobelet, il ordonna doucement :

— A toi, maintenant.

Alors, Jacques à son tour, d'un effort de toute sa volonté tendue, puisa dans l'outre infecte.

Fermant les yeux, il but, C'était tout ensemble salé, âcre et fétide. Et pourtant, chose étrange, l'horrible soif qui le

torturait s'apaisa. Il ressentit pendant quelques secondes une sorte de brusque soulagement. Mais, comme il ouvrait les yeux, son regard tomba de nouveau sur la panse. Elle lui apparut glaireuse, luisante, blafarde, sanguinolente, pareille à un monstrueux abcès crevé au fond duquel stagnait un pus verdâtre. Et de ce pus et de sa fétidité cadavérique, il eut soudain plein la bouche, plein la gorge, plein l'estomac... Ce pus, il en avait plein le corps, plein le sang...

Il lui semblait que sa chair toute entière en était imbibée et que, de son corps vivant, montait et monterait à jamais l'immonde odeur de cadavre !

Se cassant brusquement en deux, il vomit, à grands spasmes convulsifs.

■

Lorsqu'il regagna son poste à l'extrême-droite de la ligne, il titubait. L'effort qu'il lui avait fallu faire pour se hisser le long de la pente croulante lui avait paru énorme. La tête lui tournait, un voile passait devant ses yeux ; trois fois, il s'était écroulé. Trois fois, il s'était relevé. Et maintenant, affalé dans le sable, au fond de son trou, il demeurait inerte et pantelant. Sa tête lui paraissait énorme, comme si, brusquement enflée, elle eût triplé de dimension. Les yeux grands ouverts, il regardait vaguement autour de lui. Il n'avait plus envie de vomir mais il se sentait étrangement faible, incapable du moindre mouvement, tout comme si ses muscles se fussent dissous, faisant de son corps une masse de chair flasque. Du fond de sa gorge, une brûlure descendait, gagnait son estomac, le tordait de brusques contractions. Sa langue gonflée lui emplissait la bouche. Autour de lui, des hommes vomissaient avec de lourds hoquets. Et de ces vomissures montait, à nouveau, l'horrible puanteur du liquide stagnant au fond des panses !

Il ferma les yeux. Une pensée l'obsédait et dans son cerveau vide, creux, les mêmes lambeaux de phrases tournoyaient.

— Voilà... Une troupe fichue ! La journée encore sous

l'énorme soleil... dans l'effroyable chaleur... et nous serons tous crevés ! Alors les « salopards » viendront couper nos têtes sur nos cadavres... pour les promener à travers les campements. Fichus... nous sommes fichus... fichus... !

Une rafale de coups de fusil le fit sortir de son coma, brutalement.

Il avait dû dormir... Combien de temps ? Des minutes ? Des heures ? Il n'eut pas le loisir d'y songer. Il faisait encore nuit. L'ombre pourtant était moins opaque, tissée de clarté lunaire. Des ordres hurlés dans les ténèbres passaient sur la dune.

La voix de Le Horran criait :

— Ils attaquent...

Calme, au loin, Cairandrini, ordonnait :

— Ménagez les munitions et tirez bas.

Un brusque tumulte se déchaînait, fait de détonations, de hurlements. La fusillade crépita, violente. Avec ses habituelles clameurs, l'ennemi se ruait une fois de plus à l'assaut.

Soudain la voix de Croisville retentit toute proche :

— Feu à volonté ! Jacques rassemble-moi vingt-cinq hommes, distribue-leur des grenades, mets-toi à leur tête et attends. Compris ?

D'un saut, Jacques fut debout.

— Compris !

Toute sa lucidité, toute son énergie lui étaient revenues d'un seul coup. Déjà, tout en jetant ses ordres, il puisait à pleines mains dans la caisse de grenades, les distribuait aux tirailleurs qui se pressaient autour de lui.

L'un d'eux, au moment où il tendait les mains, leva les bras, chancela et tomba d'une masse sur la caisse où il demeura écrasé, le torse sur les grenades, les bras ballants.

D'un effort, Jacques souleva le grand corps noir, l'écarta.

— Tout le monde en a ? demanda-t-il ?

Et sans attendre la réponse, il puisa à son tour dans la caisse, parmi les projectiles gluants du sang de l'homme qui venait d'être tué.

Dressé, il fit quelques pas en avant, dépassa ses hommes puis, s'aplatissant sur le sol, il ordonna :

— Tout le monde couché comme moi !

Au-dessous de lui, dans la plaine et de tous côtés, les mêmes cris continuaient, confus et précipités. Les détonations se multipliaient. Elles se mêlaient à celles qui claquaient sur la dune et que dominaient, en brusques rafales, les tirs des armes automatiques. Devant lui, montant de la plaine, les hurlements, le crépitement des carabines se faisaient à chaque instant plus denses, plus distincts. Déjà on percevait, parmi les cris de guerre coutumiers, les injures et les insultes que lançait l'ennemi. L'attaque principale se portait évidemment sur cette face de la position. Jacques devina que Croisville l'avait compris.

Dans quelques instants, l'ennemi atteindrait le pied de la dune, en commencerait l'escalade. Quelques instants, une minute ou deux peut-être. Parmi les touffes de sboth plus nombreuses et plus serrées de ce côté-là, on distinguait nettement un remuement d'ombres grisâtres, rampant, courant, s'aplatissant, repartant. De petites flammes brèves en jaillissaient fréquemment. Avec des sifflements, les balles se vrillaient dans l'air. Un nuage glissant dans le ciel entama la lune, l'absorba.

La nuit s'épaissit tout à coup et les ténèbres effacèrent la plaine.

Alors, de nouveau, la voix de Croisville s'éleva toute proche. Jacques tourna la tête et devina la longue silhouette de son ami debout derrière lui.

— Attention, on va lancer deux fusées éclairantes. Dès qu'elles s'allumeront, dégringole avec tes gars et tape dans le tas à coups de grenades. Ils se replieront. Et alors, tout le G.N. foncera, baïonnette au canon. J'essaye le grand coup et je crois qu'il nous dégagera !

Le grand corps mince et athlétique se pencha. Jacques sentit une main tâtonnante descendre le long de sa tête, s'arrêter sur son épaule, la presser d'une forte étreinte.

— Bonne chance, mon petit !

Il ouvrit la bouche pour répondre mais déjà, avec un double sifflement, les deux fusées éclataient et la voix de Croisville ordonnait :

— Allez... vas-y !

D'un saut, il fut debout. Il cria :

— Suivez-moi !

Le long de la pente croulante où il enfonçait jusqu'aux genoux, il dévala vers l'ennemi, suivi par ses vingt-cinq gars. La nappe de clarté brutale tombée des fusées épanouies éclairait leur ruée furieuse. Les premières grenades éclatèrent !

## VII

Il avait couru avec l'idée de n'être point dépassé par ses hommes. Devant lui, soudain, des grappes de formes grises s'étaient dressées épaulant des carabines, tirant, vociférant.

Au milieu de cet amas d'êtres hurlants auxquels la lueur brutale des fusées donnait des aspects fantômatiques, il avait lancé ses grenades. Puis, tout s'était enchevêtré en une cohue confuse.

Ses hommes, autour de lui, avec des cris et de grands élans brutaux et féroces jetaient leurs projectiles.

La horde tourbillonnante des ennemis s'était éparpillée en centaines de corps, courant çà et là. Aux clameurs de colère et de défi, au crépitement de la fusillade et aux détonations brutales des grenades s'étaient mêlés des gémissements, de longs appels douloureux et désespérés. Et tout cela formait un énorme tumulte au milieu duquel, soulevé d'une étrange fureur, emporté par une subite folie de meurtre, Jacques avait continué ses gestes de semeur de mort. Il avait lancé ses grenades. Un de ses hommes était tombé auprès de lui, tué raide. Il s'était penché, lui avait pris ses projectiles. Et, de nouveau, se ruant çà et là, il avait lancé des grenades.

La dernière jetée, il avait continué de courir droit devant lui, une lueur sanglante devant les yeux, le corps tout entier vibrant d'une âcre ivresse de tuerie.

Il avait enjambé des cadavres, sauté par-dessus des corps déchiquetés, glissé sur des membres gluants, au milieu d'une odeur de poudre et de sang... Il avait couru jusqu'au moment où, ressentant un choc violent au bras gauche, il avait buté contre une touffe de sboth et était tombé comme une masse, la

tête en avant. Et il était demeuré là, étourdi, hébété, le cerveau creux, le corps vidé. Incapable d'une idée ou d'un mouvement, il gisait la face contre le sol. Son cœur lui martelait la poitrine à grands coups sourds. Son envie de vomir lui était revenue. Le long de son front et de sa joue quelque chose de chaud glissait, coulait jusqu'à sa bouche, l'emplissant d'une écœurante fadeur. Et son bras gauche, écrasé sous l'os de sa hanche, lui faisait horriblement mal ; autour de lui, lancés à une course effrénée, des hommes passaient en vociférant. Des pieds le frôlaient. L'un d'eux le heurta violemment. Sous le choc, il roula de côté et de son bras jaillit une douleur atroce qui le traversa avec la brutalité d'un fer rouge. Il perdit connaissance. Lorsqu'il reprit conscience, l'obscurité régnait. Il eut l'impression d'un monde vide et mort. Un grand silence planait. Puis une sorte de plainte tremblante monta du sol à quelques pas de lui. Et cette plainte, soudain, lui fit reprendre contact avec la réalité.

L'atroce soif le tenailla de nouveau. En une cohue hétéroclite, ses souvenirs jaillirent, se bousculèrent : Françoise, Croisville, le G.N. ... Là-haut, sur la dune, le siège... les « salopards »... Le dégagement à la grenade... sa chute... la charge du G.N. baïonnette au canon, les « salopards » courant çà et là... Où étaient les autres? Avaient-ils réussi à mettre l'ennemi en fuite, ou bien, leur ruée manquée, étaient-ils remontés là-haut, sur la dune?

A côté de lui, le même gémissement continuait, par saccades, à traverser les ténèbres. Un homme de chez eux ou un « salopard » ? Il voulut se lever, mais de nouveau une brusque douleur lui déchira le bras et l'immobilisa. Il se souleva avec précaution et de sa main valide explora son bras. Voilà : il était cassé net à la hauteur du coude. Lentement, soutenant de sa main droite le membre brisé et flasque, il se dressa doucement, sur les genoux d'abord, puis tout droit.

La tête vide, il fit quelques pas en traînant les pieds, buta contre quelque chose et s'arrêta : les mêmes gémissements montaient, plus rauques.

Se penchant, il demanda :

— Qui est là?

Une voix pleine de gargouillis haleta :

— Combo... deuxième sec... section tirailleurs !

Combo ! L'ordonnance de Le Horran ! Avec lenteur, Jacques s'agenouilla et dit :

— C'est moi, lieutenant Debat. Je ne peux pas beaucoup t'aider, j'ai le bras cassé, mais je vais rester avec toi et...

Il s'interrompit pour écouter. Il lui avait semblé, en effet, entendre dans le lointain un bruit de voix.

Avec une étrange angoisse, il tendit l'oreille. Les « salopards » qui revenaient ou... ou bien... Les voix approchaient. Très vite, elles furent distinctes et Jacques perçut une phrase.

— Moi y a voir lui tomber côté ici...

Il reconnut la voix de Samba, le caporal bambara qui avait chargé avec lui. En un grand élan de délivrance, il appela :

— Par ici, venez me donner un coup de main.

Ce fut Cairandrini qui lui répondit.

— C'est vous, mon lieutenant ! On arrive !

Un bruit de pas qui se hâtaient, puis l'adjudant, accompagné de quatre tirailleurs et de deux goumiers, surgit devant lui.

— On vous cherchait, mon lieutenant, on vous croyait tué !...

— Tué ? dit Jacques, non ! simplement un bras cassé... et soif... soif... Mais, il y a Combo à côté de moi... Il a l'air plutôt mal en point...

Comme il se levait, le faisceau lumineux d'une lampe électrique jaillit, se promena sur lui, s'arrêta sur son bras et s'éteignit aussitôt.

— Le même coup que moi, dit Cairandrini. On va vous faire une écharpe avec le cheiche d'un homme. En attendant, buvez un coup.

Il tendait un bidon que Jacques, le cerveau étourdi de joie, porta avidement à ses lèvres. De l'eau ! de l'eau !...

Cairandrini l'arrêta, lui arrachant le bidon.

— Doucement, mon lieutenant, doucement... Tout à l'heure, on vous en donnera une grande dose. Quant à Combo, deux gars vont le porter là-haut et on verra ce qu'il a.

Jacques qui avait perdu la notion des choses, retomba dans la réalité.

— Là-haut? demanda-t-il, où ça là-haut?

— Eh bien, sur la dune, quoi! dans l'ambulance que vous avez fait installer, mon lieutenant.

— Ah! dit Jacques la gorge serrée, on est donc revenu là-haut?

Cairandrini grogna puis resta un long moment sans répondre, s'activant avec l'aide d'un homme à mettre le bras de Jacques dans une écharpe improvisée.

Autour d'eux, la nuit pâlissait. L'ombre devenait transparente. A l'horizon une clarté soulignait le ciel couleur d'aigue-marine. Au bleu céleste se mêlait une lueur laiteuse et soufrée.

— Bon, dit Cairandrini, voilà le jour qui vient.

Il acheva de nouer le cheiche au cou de Jacques.

Celui-ci répéta sa question.

— Alors, nous sommes revenus sur la dune?...

— Dame! on ne pouvait pas partir comme ça, en pleine nuit, avec la pagaïe qu'il y avait, dit Cairandrini. Fallait tout de même remettre un peu d'ordre.

Jacques l'interrompit.

— Partir? Et les « salopards »?

Deux tirailleurs avaient soulevé Combo. L'aube se précisait de plus en plus. Cairandrini donna le signal du départ.

— Allez! en route!

Et comme ils se mettaient en marche, il raconta, tout en avançant aux côtés de Jacques.

— Les « salopards », on n'en parle plus. Faut croire que c'était leur dernière tentative. Ils ont foutu le camp, on les a poursuivis pendant trois kilomètres. On en a descendu tant que ça pouvait à coups de baïonnette et à coups de carabines. La plaine et les dunes là-bas dans le Nord sont pavées de cadavres. Je voudrais que vous voyiez ça, mon lieutenant. Il y en a au moins trois cents et ils ont abandonné toutes leurs prises et toutes leurs bêtes haut le pied. Les fuyards ne doivent même plus avoir leur compte de chameaux. Je vous jure que ça fait un beau troupeau, dans les sept cents bêtes! Et ce n'est pas fini. Le lieutenant Le Horran avec un gros détachement est sur leurs traces. Et il y a les deux autres G.N. qui les attendent quelque part, sans compter la colonne Tarlant

qui arrive à toute pompe ! On a su tout ça il y a une demi-heure, par la T.S.F.

Un immense apaisement envahissait Jacques.

— Alors, demanda-t-il, on les a eus ?

— Jusqu'à la moelle ! dit Cairandrini. Et on va pouvoir boire tout son saoûl. Ces andouilles-là ont abandonné des dizaines de guerbas pleines. Maintenant, ils sont sans eau et nous, on en a ! On a déjà fait boire tous les gars. C'est le premier ordre que le capitaine a donné en revenant à lui !

Jacques s'arrêta court.

— En revenant à lui ? Gérard a été touché ?

La voix de Cairandrini devint sourde et lente.

— Oui, dit-il. Juste au moment où vous descendiez avec vos grenadiers ! Il était debout. Quand la lumière des fusées a éclairé la dune, ils ont tiré sur lui. Il est tombé d'un seul coup. On a couru pour lui porter secours mais on l'a vu se redresser, s'asseoir. Il a crié : « Que personne ne bouge ! » Puis quelques minutes plus tard, il a encore crié : « Allez-y. Balayez-moi ça et vivement ! » On est parti. Quand on est revenu, il était à la même place, allongé sur le dos, évanoui ! On l'a transporté dans le « réduit ». Le lieutenant Le Horran l'a examiné. Il avait deux balles dans le corps, une dans l'épaule, tout près du cou, une autre dans la hanche droite. Le lieutenant l'a pansé et c'est comme il finissait que le capitaine a repris connaissance. Il a dit un seul mot : « Alors ? » Le lieutenant lui a rendu compte et on a tous été épatés en voyant le capitaine rire. Je vous jure qu'il a ri ! Mon lieutenant...

Et il a dit : « Bon travail ! Mes enfants ! Je savais bien qu'on s'en tirerait ! ». Après ça, il a ordonné au lieutenant Le Horran de prendre cent vingt-cinq hommes et de continuer la poursuite et pour finir il a ordonné : « Qu'on m'envoie Debat. »

On vous a cherché et c'est comme ça qu'on s'est aperçu que vous étiez resté en panne quelque part dans la plaine. Alors je suis parti à votre secours. Voilà, mon lieutenant.

Jacques s'était remis en route. Il allait maintenant à longues enjambées pressées. Il ne sentait plus son épuisement ni sa blessure. Une seule pensée le hantait. Gérard était blessé. Gérard l'avait demandé...

Ils atteignaient le pied de la dune. Le soleil levant ourlait

sa crête d'une frange d'or tremblante. Et dans l'aube couleur de safran, découpant leurs silhouettes sur le ciel limpide, les hommes allaient et venaient.

S'agrippant à l'épaule d'un tirailleur, Jacques ordonna :

— Aide-moi à monter.

Et tournant la tête vers Cairandrini, il interrogea :

— C'est grave, ses blessures?

Le ton de l'adjudant devint incertain. Sa voix traîna, lourde et triste. Il avoua :

— On ne sait pas... mais on a peur... salement peur !...

■

La dune avait changé d'aspect.

Les trous individuels étaient toujours là, semblables à des tombes rangées en une longue ligne sinistre. Mais ils étaient vides et derrière eux, de loin en loin, les fusils avaient été groupés en faisceaux. Les hommes, sous la conduite des gradés, s'activaient. Ils refaisaient les paquetages, transportaient les munitions.

Dans la plaine, face au creux où avaient été abritées les bêtes du G.N., un énorme troupeau s'agglomérait, gardé par une quarantaine de goumiers. Des gargouillements, des meuglements en montaient et se mêlaient au bruit des voix. Toute une rumeur de vie intense peuplait ce lambeau de désert, morne et silencieux quelques heures plus tôt. Une corvée commençait à démolir le « réduit » et autour des chameaux du G.N. des hommes s'affairaient, sellant et bâtant les bêtes.

Assis sur le sable, le dos appuyé à une caisse, son buste nu entouré de bandages et de pansements à l'épaule et à la hanche, Croisville gisait, pâle. Dans son visage creux, envahi de barbe sale, les os du front et des pommettes saillaient. Le torse droit et raidi, il demeurait figé dans une immobilité de statue, et seuls les yeux bougeaient, suivant les hommes qui travaillaient çà et là.

Jacques s'était agenouillé devant lui. Croisville leva ses prunelles agrandies et fiévreuses.

— Ah ! te voilà.

Un sourire lent et presque gouailleur avait tiré de côté ses lèvres décolorées.

— Mon pauvre vieux ! On s'est battu, ensemble, côte à côte — et on a écopé...

Le sourire s'effaça, ses yeux se posèrent sur le bras en écharpe de son ami.

— Cassé ?

Jacques Debat secoua la tête.

— Oui, dit-il, une balle dans le coude. Et toi ? Comment te...

Le même sourire à la fois ironique et triste reparut sur les lèvres de Croisville. Soulevant avec peine son bras valide, il laissa tomber sa main sur l'épaule de Jacques pour une pauvre étreinte sans force.

— Ce sacré « Sheïtan » ne les embêtera plus longtemps ! dit-il doucement.

Et comme Jacques s'apprêtait à protester, il l'arrêta, net.

— Non ! On n'est pas là pour s'apitoyer !

Il avait soulevé sa main : elle retomba dans le sable contre sa cuisse. Une sorte de raidissement fit courir un frisson le long de son torse. Sa voix se fit plus brève.

— Voici les ordres : lever le camp, reformer la colonne, le convoi et les prises au centre, formation en marche de combat.

Un hoquet le secoua, un filet de salive suinta au coin de sa bouche, glissa le long de son menton. D'une main incertaine et molle, il l'essuya.

— Nous allons regagner Atar par petites étapes et c'est toi qui, désormais, prends le commandement. Il nous reste quatre-vingt-dix-sept hommes. Débrouille-toi avec ça. Dès que tout sera prêt, on se mettra en route mais, avant, tu expédieras un message par T.S.F. à Atar pour l'aviser de notre départ.

Jacques le regarda. Sur le visage de plus en plus ravagé, la teinte cireuse s'accentuait.

— Et toi ?...

Une grimace tordit le masque de Croisville.

— Moi ? eh bien, tu m'installeras dans un bassour [1] et je marcherai au milieu du convoi.

— Dans un bassour ? demanda Jacques machinalement.

1. Bassour : sorte de palanquin fixé sur le dos d'un chameau et réservé aux femmes.

Et en lui-même il songeait : « Pourquoi sur un bassour? Sa blessure est-elle donc... »

La réponse de Croisville lui parvint, nette, froide.

— Parce que mes jambes sont paralysées... déjà ! Allez, va !

Un brusque frisson traversa Jacques. Il détourna les yeux pour que Croisville n'y lût pas l'épouvante qu'il éprouvait soudain. La phrase de Cairandrini sonnait à ses oreilles. « On a peur... salement peur... » Oui... et lui aussi maintenant avait peur, peur d'une terreur qu'augmentait le sentiment de son impuissance.

La voix de Croisville répèta, brève :

— Va !

Jacques se leva. Et brusquement, se penchant vers son ami, il dit :

— Gérard, j'ai... j'ai eu un moment de folie, là-bas, à... Je voudrais...

Oui, cette pensée surgissait en lui et le torturait. De toute son âme, il souhaitait effacer l'horrible souvenir de cet instant où il avait tiré sur son ami, sur son ami qui, dans quelques heures peut-être, ne serait plus ! Un immense besoin de pardon montait en lui.

Mais sans le laisser poursuivre, Croisville dit une fois de plus :

— Va !

Et il partit.

■

Jacques achevait de lire tout haut les dernières phrases du rapport :

— ... *A trois heures trente l'ennemi mis en déroute par notre contre-attaque à la grenade et à la baïonnette abandonnait le siège et prenait définitivement la fuite. Le lieutenant Le Horran avec cent vingt-cinq hommes le suit, chargé de le harceler. L'ennemi a abandonné sur le terrain cent cinquante-sept morts et deux cent vingt-cinq blessés graves. Il est sans eau et presque sans munitions. Il remonte vers le Nord. Pertes de notre côté : vingt-cinq tués, quarante blessés dont sept très graves. Parmi les tués : sergent Bertier ; parmi les blessés : lieutenant Debat, adjudant Cairandrini, capitaine de Croisville. A huit heures,*

*le reste du G. N. lève le camp et se met en marche vers Atar. Le commandement a été passé au lieutenant Debat. La tenue des hommes au combat a été remarquable et celle des gradés européens, lieutenant Debat et adjudant Cairandrini en particulier, digne des traditions de notre corps.*

Croisville qui écoutait les paupières closes, ouvrit les yeux.

D'un lourd hochement de la tête, il approuva.

— Donne que je signe, dit-il.

Jacques lui tendit la feuille, en appuya le bas sur son carnet de route. Croisville y posa maladroitement ses doigts où Jacques venait de glisser son stylographe. Sa main, gourde, retomba sur ses genoux.

— Aide-moi, dit Croisville.

Et, guidé par son ami, il signa.

Autour d'eux, les sables enflaient leur éternelle houle. Le morne désert étalait son aridité. Dans la nuit qui venait, les hommes allumaient des feux pour le repas du soir. Le ciel était couleur de rose-thé. Une flambée rouge y traînait, soulignant l'horizon où le soleil achevait de sombrer.

A la crête d'une dune, une mitrailleuse sur son trépied découpait son profil menaçant. Et une sentinelle, debout à côté d'elle, dressait sa silhouette obscure.

De dune en dune, on s'était traîné tout au long du jour.

Selon les instructions de Croisville, la colonne à peine reformée, Jacques avait donné le signal du départ.

De l'aube jusqu'à onze heures, on avait avancé, d'une marche pesante que ralentissait la fatigue des hommes et des bêtes, et que retardaient encore l'épuisement des blessés ainsi que l'énorme troupeau des bêtes prises à l'ennemi. Au centre du convoi, un homme tirait le méhari du capitaine par l'harzem et deux autres tirailleurs marchaient de chaque côté de son bassour. Croisville, balancé au pas lent de son chameau avait ainsi accompli l'étape dans une sorte de somnolence épaisse. A l'arrêt, on avait descendu le bassour rembourré de coussins et de couvertures parmi lesquels gisait, inerte et d'heure en heure plus roidi par la paralysie, le grand corps de « Sheïtan ».

Avec des couvertures sur des fusils entrecroisés, on avait dressé un abri de fortune sous lequel on avait posé le bassour. Et cette halte, Jacques l'avait passée assis devant son ami,

le veillant pendant son sommeil massif, pareil à un coma. Un instant Croisville s'était réveillé pour demander : « Tout va bien? » et pour écouter Jacques lui rendre compte. On en avait profité pour l'alimenter un peu et refaire ses pansements. Après quoi, il était retombé dans sa léthargie.

A deux heures, la marche avait repris, monotone ; d'une terrible lenteur, elle s'était poursuivie jusqu'à cinq heures sous l'implacable flamboiement.

Puis, de nouveau, on avait installé le camp pour la nuit. De nouveau, sous l'abri hâtivement dressé, on avait, avec d'infinies précautions, déposé le bassour où reposait Gérard de Croisville toujours prostré.

Ses ordres donnés, l'installation à l'étape une fois terminée, Jacques avait repris sa garde auprès de son ami.

Et brusquement, comme la nuit allait tomber, comme un semblant de fraîcheur apaisait la fournaise du désert, Gérard de Croisville était sorti de sa léthargie. Ses yeux s'étaient ouverts sur le monde, sur la vie. Il avait promené son regard, — un regard tranquille et net — sur le camp, devant lui, pour l'arrêter ensuite sur Jacques.

Et tandis qu'un sourire inattendu distendait ses lèvres étroitement serrées, il avait demandé :

— Comment va ton bras?

Jacques, la gorge trop serrée pour parler était demeuré muet. Alors le sourire de Croisville s'était précisé. Il y entrait je ne sais quoi de railleur, d'affectueux et de doux tout ensemble. Et il avait ordonné :

—Prends le carnet, je vais te dicter mon rapport pour Tarlant.

Il parlait avec lenteur, toute son énergie violemment tendue. Et, bien que sa voix fût étrangement faible, pareille à celle d'un enfant, ses mots restaient nets et précis.

Devant l'hésitation de Jacques, il avait répété :

— Prends mon rapport.

Et Jacques avait obéi.

Vingt minutes durant, il avait dicté un récit bref et précis de l'engagement et de ses suites.

Et maintenant, comme le règlement l'exigeait, il signait son rapport, dont Jacques venait de lui relire la fin.

Guidés par la main de Jacques, les longs doigts nerveux,

brûlés de hâle, tannés et recuits de soleil, apposèrent le paraphe final.

Ils s'ouvrirent, abandonnant le stylographe qui tomba sur sa cuisse, marquant l'étoffe du sarroual d'une tâche d'encre.

— Voilà ! Si... si je... ne revois pas Tarlant, tu lui remettras ça ! Et... nos morts là-bas, tu ne les as pas abandonnés ?

— Pour qui me prend-tu ? dit Jacques, j'ai fait le nécessaire. Quant à Tarlant, tu lui remettras toi-même ton rapport. Le toubib qu'il amène va te soigner et te remettre sur pied...

Croisville qui avait fermé les yeux les rouvrit.

— Oui, dit-il.

Mais sur son masque livide, il y avait une sorte d'indifférence affreuse.

Il répéta :

— Oui, bien sûr.

Puis son visage s'anima, prit une expression volontaire, presque dure.

— Mais, si je ne le vois pas, il y a deux choses que tu exigeras de lui, deux choses auxquelles je tiens. D'abord, que ceux qui sont tombés là-bas ne soient pas oubliés. Il faudra que Tarlant leur fasse élever un monument, modeste si on veut, mais quelque chose de durable, avec une plaque et leurs noms à tous ; ensuite, que ceux qui en sont revenus soient récompensés. Tu feras les propositions et tu parleras, ferme et dur...

Une fugitive expression d'orgueil illumina son visage, tandis qu'un sourire heureux glissait sur ses lèvres.

— Ils se sont bien battus, mes grands gars noirs !

Il répéta deux fois encore :

— Ils se sont bien battus... bien battus...

Fermant les yeux, il se tut. Et devant son masque cireux, à la mâchoire tombante, Jacques comprit qu'il venait de retomber dans sa léthargie.

Arrangeant les coussins contre le châssis du bassour, il y accota doucement le buste inerte et demeura là, le cœur étreint d'une insurmontable angoisse, les yeux fixés sur le paysage mauritanien que la nuit effaçait peu à peu.

Par-delà ces dunes roses, par-delà ce ciel couleur d'améthyste, il revoyait d'autres cieux, d'autres paysages, le Kaoura,

l'Oubangui-Chari, *Croisville*, là-bas, aux bords de la Loire, Dakar, Saint-Louis... Il revoyait son passé, sept longues années de son passé dans leurs cadres familiers, sept années vécues avec Gérard, avec Françoise... Et à son tour, écrasé de lassitude, envahi d'un immense désespoir, il ferma les yeux.

■

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant !

Jacques rouvrit les yeux ; il regarda autour de lui, reconnut la tente, le bassour et, au-delà, la dune que le jour levant éclairait de sa lueur rose. Il reprit contact avec la réalité. Se soulevant péniblement sur la couche qu'il s'était fait installer à côté du bassour où reposait Gérard, il vit Cairandrini courbé au bord de la tente. Il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le commandant Tarlant arrive, avec le lieutenant Chateaulieu.

Le regard de Jacques se posa sur Croisville. Il vit celui-ci ouvrir les yeux.

— Bon, dit-il, je vais aller au devant d'eux. Vous, Cair, restez ici auprès du capitaine.

Il se levait, lorsque la voix de Croisville le retint.

— Non, reste. Cairandrini, allez recevoir Tarlant, amenez-le ici.

Il parlait par saccades, d'une voix grelottante et forte pourtant. On sentait que chacun de ses mots était le résultat d'un effort désespéré. Cairandrini s'éloigna.

Le regard de Croisville le suivit un instant puis revint vers Jacques. Et comme il le voyait mal, il tenta de tourner la tête dans sa direction sans y parvenir. Alors, il dit :

— Mets-toi en face de moi.... Voilà... bien. Écoute...là-bas, à Yagreff, tu m'en as voulu...

Devant le geste que Jacques esquissait, ses paupières battirent. Dans ses prunelles agrandies passa une expression de dure volonté.

— Non, ne m'interromps pas. Il faut que je parle... Tu m'en as voulu parce que Françoise avait rompu ses engagements. Tu as cru qu'elle ne voulait plus de toi, que j'étais

responsable de cette décision. Bon... laisse-moi parler, vite ! Je suis fichu... la paralysie a déjà gagné mes bras, mon cou. Bientôt tout sera fini, pour moi ! Et il faut que je parle avant, avant que Tarlant... Oui... Françoise ne pouvait plus t'épouser ! Françoise ne pouvait plus épouser personne, personne...

Il se tut une seconde, le regard tourné vers la dune d'où montait toute une rumeur de cris, d'appels de bienvenue. Il comprit que Tarlant déjà escaladait la dune, qu'il allait surgir d'un instant à l'autre. Ses mots se précipitèrent.

— Françoise... est... lépreuse ! Lépreuse !

Un rictus tordit sa bouche tandis qu'il répétait avec désespoir.

— Lépreuse ! Lépreuse... par ma faute...

Une brusque hébétude s'était abattue sur Jacques. Il lui sembla qu'il s'enfonçait soudain dans un gouffre noir. Il entendait vaguement des phrases que continuait à prononcer Gérard.

— ... Je l'ai su la veille de ton arrivée au G.N. Lépreuse ! J'ai cru devenir fou. Lépreuse par ma faute... à moi qui l'ai emmenée, là-bas, en A.E.F.... Lépreuse ! Quelle horreur ! Lépreuse à cause de sa bonté, de son crân, de... de... son dévouement. A cause... de... cette grandeur morale même que... que tu aimais en elle ! Et... il... il fallait t'avouer cette... cette horreur... à toi ! Non... à personne... personne ! Elle... elle m'avait demandé que personne... personne... ne le sache, surtout, surtout pas toi !... J'allais descendre auprès d'elle, la ramener en France. Mon remplaçant devait arriver... Et puis... les « salopards ».

La voix de Tarlant retentit toute proche, appelant :

— Croisville !

Et, tout de suite après, celle de Chateaulieu, cria :

— Debat ! Oh ! Debat !

Jacques reprit conscience. Il vit Croisville au fond de son bassour, le buste raidi, les yeux grands ouverts, qui le regardait. Ces yeux, à cet instant, l'abandonnèrent pour glisser sur le côté de la tente où Tarlant apparaissait.

Jacques vit le regard revenir vers lui, très triste, et la bouche remuer. Il devina plutôt qu'il n'entendit les deux noms qu'elle murmurait.

— Françoise... Jacques...

Tarlant, pénétrant sous la tente, appela encore une fois :

— Croisville ! Croisv...

Puis, comme ses yeux tombaient sur le visage où la mort mettait déjà sa lividité cadavérique, il se tut, tout net.

Sur le visage de l'agonisant, un frisson passa. Une contraction serra les maxillaires, les fit saillir sous la peau.

D'une voix épaisse, à peine distincte, il ordonna :

— Debat... mon rapport... au commandant.

Comme Jacques tardait à remettre le carnet posé sur la cantine à côté de lui, il répéta :

— Rapport...

Machinalement, Tarlant, qui s'était agenouillé, prit le carnet que lui tendait Jacques. Derrière lui, Chateaulieu, qui venait d'entrer à son tour, s'immobilisa d'un coup. Courbé en avant, il regarda la scène une seconde ne comprenant pas encore. Puis brusquement, un tic nerveux lui tira les lèvres de côté et son visage prit une expression désespérée.

Dehors, la rumeur croissait. Une énorme allégresse secouait les hommes des deux groupes qui opéraient leur jonction, elle déferlait vers la dune, elle emplissait le ciel.

Allégresse des lendemains de victoire !...

Une grosse voix de tirailleur brailla :

— Nous y a gagné bataille !

Une autre, une bonne voix tonitruante de noir, vociféra :

— Vive la Coloniale, N... de D... !

Un brusque sourire glissa sur la face creuse de Croisville.

Son regard, négligeant Tarlant, Jacques et Chateaulieu, s'en fut vers ses hommes — ne les abandonna plus.

Ses lèvres se crispèrent, s'ouvrirent, bougèrent, disant à leur tour :

— Vive... la... Coloniale !...

Et dans ses yeux, soudain vitreux, le regard sombra, d'un coup.

Dehors, sous le ciel où s'éteignaient les dernières étoiles, les tirailleurs, fanfarons et puérils, gueulaient leur gloire !

JEAN D'ESME

Mauritanie, 1938. — Paris, 1939.

# SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE

## I. — LES GRANDES DEMEURES FRANÇAISES

PAR un jour de décembre sombre et désolant nous longeons en automobile les murs d'un parc. Au tournant de la route, le chauffeur a ralenti. La grille est grande ouverte. Une voiture régimentaire est arrêtée devant un des deux pavillons qui flanquent l'entrée. Il est transformé en corps de garde. Un factionnaire marche de long en large, le fusil sur l'épaule. Sous un demi-crépuscule, au bout de l'avenue, le ciel gris enveloppe le château comme d'un linceul...

C'est la guerre ! L'État-Major d'une division occupe la riante retraite de nos vacances et l'appareil militaire lui donne un air sévère bien imprévu. Elle est presque méconnaissable !

Pourquoi est-ce au moment où de semblables demeures, élevées pour les plaisirs et les grâces de la paix, ont revêtu cet austère aspect que revivent, avec une force et une mélancolie qui les imposent à ma mémoire, les souvenirs charmants de l'hospitalité que j'y ai reçue ?

Certains de ces châteaux, comme Chaumont, comme Luynes, ont été construits en des époques de violence pour protéger toutes sortes de choses délicates et fines. Le rude abord de leur donjon s'accorde avec la destination que la guerre, aujourd'hui, leur a donnée.

Mais le pompeux Dampierre, né au Grand Siècle, tendresse de Marie Leckzinska, mais Maintenon, Esclimont, qui ont dépouillé

l'appareil guerrier, mais Champlâtreux, image de la perfection, et Gros-Bois, si avenant ? Est-ce que la réquisition, après les années de dévaluation, va leur porter le coup de grâce ?...

J'entends bien qu'il y aura toujours en France assez de piété, de sens historique, d'attachement au passé, d'amour du beau pour que soient conservés, à Dampierre, les toits de Mansart, la fresque d'Ingres, le Louis XIII de Rude... Mais que subsistera-t-il de la vie ornée que menaient là de grands seigneurs fidèles à des traditions séculaires de munificence, d'hospitalité, de courtoisie ? Elles rattachaient notre époque à l'âge de la politesse et du goût quand, après la floraison des plus grandes œuvres, et dans le commerce des meilleurs esprits, comme des plus aimables, la délicatesse était extrême dans toutes les manières de goûter le plaisir de vivre.

On s'est beaucoup moqué de la vie de château. Il y avait en effet bien des choses moquables en elle. Notre théâtre, nos romans sont pleins à son endroit d'anecdotes, de scènes qui ont laissé en nos mémoires une impression de comique ineffaçable. Les mondains eux-mêmes ne se sont jamais fait faute de railler leur propre comportement. Mais ces railleries étaient souvent une prime offerte à la vulgarité du siècle par des snobs jaloux de marcher avec leur temps...

Je me défends de me complaire dans le passé ou de suspendre mes regrets aux images trompeuses d'un âge d'or des châteaux. Mais je sais qu'on y cultivait cette qualité morale et sociale qui rend un homme aimable aux autres, qui embellit et assure le commerce de la vie. Les semences en étaient comme répandues dans l'air qu'on respirait à Dampierre, à Esclimont et dans bien d'autres demeures où je n'ai pas pénétré. Où les retrouver ?...

Les esprits durs, rustiques, sauvages et fanatiques peuvent médire de la vie de château. Ils s'en excluaient eux-mêmes car il fallait y apporter un fonds de joie et d'enjouement qui leur faisait défaut.

On s'assure facilement l'estime des honnêtes gens en vitupérant l'oisiveté, la frivolité, la légèreté de ceux qu'on appelait « les heureux du monde ». Mais peut-être y a-t-il plus de philosophie à considérer, avec Renan, que les existences en apparence inutiles des gens de la haute société avaient plus de

valeur que ne croit le vulgaire. Le train bruyant du monde a sa nécessité.

La vie dans les châteaux n'excluait pas d'ailleurs toutes sortes de labeurs pour le châtelain ; c'en est un notable que de gérer un grand domaine.

Quant aux femmes, elle régnaient avec cette frivolité dédaigneuse et souriante qui rendaient charmants certains jeux de salon ! Plus d'une de ces châtelaines avait l'art de répandre une joie si douce et si vive, un goût de volupté si noble et si élégant dans l'âme de ses hôtes que tous les âges et tous les caractères paraissaient sous sa magique influence aimables et heureux...

Aujourd'hui c'est la guerre ! Et je me souviens de l'héroïque ami qui m'écrivait en 1914, des bords de l'Yser : « De même que les couvents pleurent sur les mondains, les soldats préfèrent leur misère aux mollesses sans grandeur des voluptueux du monde. Leurs jouissances font pitié sur la ligne de feu... »

Aussi ce qu'on peut regretter dans ce que Balzac appelait « le grandiose des châteaux », ce n'est pas le confort, le luxe, la somptuosité de l'ameublement et ces satisfactions matérielles qui font en période héroïque « le deuil de l'âme » mais quelque chose de bien plus subtil, qui descendait de haut et de loin sur leurs habitants.

Ce quelque chose se prête mal à l'analyse mais peut-être le ferai-je percevoir en racontant que, lors de mon premier séjour à Dampierre, le duc de Luynes, voulant me communiquer un document précieux touchant l'aménagement du parc par Le Nôtre, m'emmena dans l'aile du château consacrée aux archives. Dans une des salles tapissée de reliures aux armes de Dunois, il y avait une grande table surchargée de liasses amoncelées. Pour y faire une place où l'on pût étaler un plan, je soulevai une liasse par la sangle qui l'entourait. Quelques papiers s'en échappèrent. Le premier que je ramassai était un reçu signé de Jean Racine pour le quartier de la pension que lui servait le duc de Chevreuse ; le second, un court billet de Lancelot, le grammairien de Port-Royal, et le troisième une lettre du moraliste Nicole. Où retrouver de telles présences ?

Les plus belles efflorescences patriciennes n'appuyaient pas seulement leur existence sur le domaine-sol mais aussi sur le

domaine spirituel qui constitue l'autre base de toute société régulière. Qu'elles viennent toutes les deux à manquer, voilà tout le pathétique des souvenirs et des appréhensions qui se mêle dans mon imagination...

Cette « spiritualité » du domaine n'est pas exclusivement l'œuvre des siècles : en quelques occasions l'art supplée au temps.

Je pense, en écrivant cette phrase, à Voisins, qui représente un si magnifique effort esthétique.

Voisins est la résidence récemment achevée du comte de Fels. Domaine, parc et château m'ont longtemps paru la plus belle réussite du temps que nous appelons « l'Entre-deux guerres ». Depuis 1918, son propriétaire n'a cessé de l'embellir.

Voisins est la création d'un homme doué d'un sens inné de l'ordre, de la grandeur et de la continuité, qui a tenté de recréer en notre époque non seulement le décor mais la dignité, l'ampleur même d'une existence telle que la conçurent et la menèrent durant des siècles les Français qui vivaient noblement. Voisins est un acte de volonté, un acte de foi dans le siècle.

Le comte de Fels a eu du mérite à voir grand, quand nous commencions, en France, à penser petit, à construire nos demeures en matériaux fragiles et maquillés et à nous satisfaire d'y vivre au jour le jour.

Il est vrai que la création de Voisins remonte au temps où, dans le Monde, on croyait encore à la possibilité d'une république athénienne. A cette époque, Boni de Castellane élevait l'hôtel de marbre rose de l'avenue Malakoff.

Le palais n'était pas achevé qu'il y conviait la naissante Action Française. Charles Maurras publiait l'*Enquête sur la Monarchie*, en quoi l'on voyait le plus bel effort de reconstruction politique qu'on ait tenté de nos jours.

Tout cela se tenait. Les vues d'ensemble étaient encore à la mode. Personne n'en était aussi prodigue que le comte de Castellane.

Quel personnage prestigieux ! Je le vois tel qu'il m'apparut ce jour-là, en haut de son escalier de marbre, sanglé dans sa redingote grise fleurie d'un œillet pourpre, tendant les épaules, bombant la poitrine, creusant les reins, la tête en arrière, le nez au vent, des yeux bleus, le teint clair, les cheveux blonds, gai

et souriant, grave néanmoins, sentant la noblesse en toutes ses manières, un rien de glorieux mais avec quelle aisance !

Nous entendîmes une conférence de Maurice Talmeyr sur la Franc-Maçonnerie puis nous passâmes dans les salons, qui ne renfermaient pas encore les splendides objets d'art qu'on y admira plus tard, mais leur décoration en marbres précieux ne ressemblait guère à ce qu'on est habitué à voir dans les hôtels parisiens.

Comme, en prenant congé, nous lui faisions notre compliment, M. de Castellane nous dit : « Ce qu'il y a d'intéressant dans cette maison c'est que son plan matériel dépend du plan abstrait que je vais vous expliquer. » Et il se lança dans un exposé de la théorie selon laquelle un monument est l'expression visible de l'état d'esprit d'une époque, d'un pays, d'une classe sociale ou d'un homme.

— Comme il est instructif ! disait en sortant Barrès moitié sérieux, moitié ironique...

Ce n'est pas inconsidérément que je m'arrête sur cette figure mémorable au début de ces souvenirs sur les châteaux français. Boni de Castellane en est l'homme par excellence.

Le rôle qu'il a tenu dans notre vie moderne est le fait d'une forte hérédité, bien entendu, mais aussi d'une éducation en « *château clos* », à Rochecotte, dans un milieu resté, sous la troisième République, à peu près ce qu'il était au temps de M. de Talleyrand et de la duchese de Dino.

Qu'est-ce qui, au cours d'un siècle bouleversé par tant de révolutions, avait changé dans ce grand château Louis XVI, construit en espalier à mi-côte d'une vallée qui domine la Loire, depuis le jour où la duchesse de Dino en avait fait l'acquisition à la veille de la révolution de 1830 ? Pas grand'chose. Les portraits d'ancêtres couvraient les murs des salons comme des ex-votos destinés à rappeler à leurs héritiers les grandeurs du passé. Les meubles étaient les mêmes. Les plus ordinaires voisinaient avec les plus précieux, les plus récents avec les plus anciens. « On ne s'était jamais préoccupé à Rochecotte que de *comme il faut* sans penser à la mode du jour », a écrit Boni de Castellane lui-même, ajoutant que « si le bon goût paraissait dans cet ensemble, c'est que nul n'y pouvait imaginer quelque chose de vulgaire ».

Là, tout était fait pour imprimer à un enfant un haut respect de lui-même, une noblesse de cœur en harmonie avec la noblesse du nom et pour lui donner en même temps l'habitude de ne jamais descendre au calcul des intérêts journaliers et mesquins de l'existence ! Boni aimait à raconter que le cuisinier signait ses lettres « officier de bouche de la maison de Castellane » ! A lui seul, ce détail domestique donne une idée du pied sur lequel la maison était montée.

La marquise de Castellane, née Pauline de Périgord, vivait en souveraine sur ce fief dont la tenure ne l'obligeait qu'envers Dieu. Chaque matin, son aumônier célébrait pour elle et ses commensaux une messe dans l'oratoire que la duchesse de Dino avait fait bâtir à la place de l'appartement du Prince de Talleyrand. La solide charpente de la religion étayait cette société, déjà vacillante sous les coups portés par la démocratie grandissante.

Tout un monde de voisins respectables se sentait fier de graviter autour de la dame de Rochecotte. On l'aimait, la respectait, l'admirait, l'écoutait et personne ne s'étonnait qu'elle trônât dans son salon sur un fauteuil plus élevé que les autres. « C'est, dit son petit-fils, qu'elle ajoutait à ses vertus un charme puissant et une simplicité naturelle aux femmes de sa qualité. »

Les filles des communes environnantes étaient élevées à ses frais par les bonnes sœurs. Les processions se déroulaient dans son parc. Elle professait, avec M. de Bonald, qu'il ne faudrait assembler les hommes qu'à l'église ou sous les armes parce que, réunis là pour les plus grands devoirs de la société politique et religieuse, loin de se communiquer les uns aux autres leurs vices, ils se donnent mutuellement l'exemple des vertus.

A l'automne cependant les chasses réunissaient à Rochecotte, chaque semaine, les officiers de la garnison de Tours et de Saumur. Elles étaient la grande distraction de la saison. Les enfants adoraient les chevaux, les chiens, le galop dans la lande, les bonds au-dessus des obstacles...

Pour préparer son baccalauréat, on enferma Boni avec son précepteur à Juilly chez les Oratoriens. L'esprit de Juilly ne le rapprocha pas des réalités du jour...

Dans la grande mêlée parisienne du XIXe siècle finissant, Boni de Castellane prétendit continuer à mener la vie de château, écartant obstinément toute vulgarité de sa route...

Alors que le luxe, chez tant de nouveaux riches, était un étalage insolent et sans goût de leur fortune, il correspondait chez M. de Castellane à une recherche inquiète de la perfection.

Un jour qu'un insipide bavard soutenait devant la duchesse de Clermont-Tonnerre que M. de Castellane n'avait d'autre mérite que d'avoir été riche, celle-ci lui répondit avec beaucoup de finesse :

— Vous vous trompez complètement. Boni a eu de la fortune parce qu'il était Boni ; il n'est pas devenu Boni parce qu'il a eu de la fortune.

Paris, qu'il emplissait de sa magnificence et des plus belles fêtes, semblait faire la même distinction. Castellane y était populaire. Aux grands jours il se rendait aux Courses dans une calèche attelée à la Daumont, avec valets de pied en grande livrée et perruque poudrée. Son passage laissait dans les imaginations une sorte de chromo, qui est resté légendaire, comme l'arrivée du comte de Sabran-Pontevès, en frac, gardénia à la boutonnière, dans la circonscription des Abattoirs de la Villette.

Un jour qu'il descendait les Champs-Élysées dans cet équipage, n'avait-on pas vu un cocher de fiacre agiter son chapeau de toile cirée au bout de son bras, en criant : « Bravo, Boni » !

Son nom de baptême était tombé dans le domaine public. Le peuple de Paris, comme les paysans de Rochecotte, l'appelait plus volontiers Boni que Castellane.

Les bourgeois d'alors étaient économes mais le peuple parisien a toujours eu un penchant à la prodigalité. Celle du comte de Castellane était sans limite.

Il racontait que le maître d'école de Rochecotte, qui lui enseignait les rudiments de l'arithmétique, quand il avait six ou sept ans, lui avait prédit qu'il ne saurait jamais compter. Il avouait en souriant ne pas connaître de fortune capable de résister à ses rêves de chevaux, de voitures, de maisons, de palais, de châteaux, d'antiquités et d'objets d'art...

On sait comment cette fortune lui échut. Son mariage avec mademoiselle Anna Gould fit assez de bruit dans l'univers pour

ne pas être oublié, même après quarante-cinq ans. C'était, si je ne m'abuse, le premier mariage qui unît une famille de vieille noblesse française à celle d'un milliardaire américain. A Paris comme à New-York on fit de cette union une affaire d'Etat. On prit parti. Certains journalistes américains crièrent un peu haut que les gentilshommes du vieux continent venaient puiser dans le nouveau monde l'argent propre à redorer leur blason. Les gentilshommes arguaient que si les jeunes Américaines apportaient en dot un bien-être tout matériel, elles recevaient en échange ce qui ne peut s'acheter : un nom, une tradition et un goût que leur milieu, leur éducation ne les rendaient pas aptes à conquérir par elles-mêmes. Mon Dieu, que ces controverses sont vieilles !...

M. de Castellane répondait avec sérénité que, s'il avait épousé mademoiselle Gould, c'est d'abord qu'elle lui plaisait et que, de plus, il avait trouvé dans cette union « la possibilité d'accomplir une œuvre sociale utile et de satisfaire son goût pour les arts ».

Son goût pour les arts, voilà par où il était sans rival et ce que nous admirions en lui...

Il l'avait très sûr. Il n'était pas un précurseur. On ne l'a guère vu pressentir des talents en germe mais, parmi les œuvres du passé, il allait infailliblement aux meilleures et il avait le secret de les relier à la vie présente.

Il professait que le goût vient d'une certaine sensualité du regard, alliée à une notion historique et à une formation intellectuelle faite de tradition, de connaissances qu'on n'acquiert pas sur les bancs du collège. Ce qui est vrai mais ce qui ne signifie pas que le goût soit le privilège d'une classe sociale. Il manque à plus d'une tête couronnée et on le trouve communément chez des artisans qui se sont formés insensiblement, dans l'atmosphère de l'atelier familial, à l'esprit et à la pratique d'une profession pour laquelle ils ont pris ce goût si puissant qui naît des premiers objets, des premiers exemples, des premières habitudes. Cette qualité exquise, M. de Castellane l'avait rencontrée plus d'une fois chez ces ébénistes, ces menuisiers du faubourg Saint-Antoine, habiles à démêler, dans les débris vermiculés qu'il leur confiait, la restauration possible d'un fauteuil, d'une bergère, d'une console et prompts à faire surgir de ces humbles choses le rêve d'une vie opulente et

légère, voluptueuse et aristocratique, si éloignée de leur laborieuse existence...

Quand le palais de l'avenue Malakoff fut achevé, Boni de Castellane convia, avec ses parents, à un goûter merveilleux, tous les ouvriers qui avaient travaillé à sa construction et à sa décoration.

Mais c'était d'architecture qu'il fallait l'entendre parler ! Il en faisait la philosophie. Il nous expliquait avec éloquence que les vieux domaines français étaient disposés sur une croix : la demeure bâtie à l'intersection des deux bras.

« Ce symbolisme était si respecté, disait-il, qu'à Versailles le lit du roi se trouve placé au point exact où se rencontrent les deux bras de la croix sur laquelle est axé le plan général. »

— Savez-vous, nous demandait-il un jour, pour quelle raison les toits du château de Versailles, à l'exception de ceux de la chapelle, sont plats ?...

» C'est qu'un monarque absolu comme Louis XIV a voulu que, dans sa demeure, personne n'habitât plus près du ciel que lui Le plafond de sa chambre monte jusqu'au haut du palais. Le respect de Dieu l'a cependant porté à édifier une chapelle plus élevée que l'ensemble de sa demeure. Mais il a eu soin de la placer sur le côté et non dans le milieu de la construction, montrant par là que l'Église ne doit pas dominer dans l'État mais seulement collaborer... »

C'est ainsi que de l'architecture il passait à la politique. Il y apportait le même esprit systématique appuyé sur des principes traditionnels, ce qui lui donnait tort aux yeux des politiciens qui n'avaient ni assez d'esprit pour faire des systèmes ni assez de culture pour avoir des principes.

La même verve avec laquelle il vous avait expliqué pourquoi Louis XIV avait placé sa chambre à égale distance du salon de la Paix et du salon de la Guerre, qui sont comme les deux plateaux d'une balance dont le monarque assure l'équilibre, l'animait quand il vous démontrait la place éminente que jouait l'Autriche dans l'équilibre européen.

*Dix ans avant le traité de Versailles, nous l'avons entendu prédire que la fin de l'Autriche serait la fin de l'Europe.* Qu'en pensez-vous ?

Dépouillé par son divorce de tous ses biens terrestres, Boni de Castellane resta le seigneur de vastes domaines intellectuels dont il faisait les honneurs avec la complaisance qu'il aurait mise à faire visiter son château du Marais ou son hôtel du Bois de Boulogne.

Ce qui témoigne en faveur de sa noblesse naturelle c'est que, condamné à renoncer à tous ses rêves de construction, il s'intéressait avec passion à ce que réalisaient ses émules dans l'art de bâtir.

C'est ainsi qu'il me parla de Voisins.

J'ai toujours aimé les jardins et, dès que je tins une plume, ce fut pour en proclamer la gloire. Peut-être est-ce un goût hérité d'un très lointain grand-père, du nom de Ouachée, qui, sous la direction de Le Nôtre, travailla à l'aménagement du parc de Saint-Cloud. Toujours est-il que M. Lavisse, plein d'indulgence pour ces premiers essais, venait de publier dans la *Revue de Paris* un article dans lequel je m'efforçais de montrer que les jardins de Versailles étaient le Parthénon de la France et le parc français une création de l'esprit, le véritable jardin de l'intelligence.

Cette idée avait plu à Boni de Castellane qui m'invita « pour parler jardins » à déjeuner rue de Constantine chez ses parents avec lesquels il vivait alors.

Je déplorai la décadence où était tombé un art dans lequel s'était affirmé notre génie populaire et m'affligeai de voir la tradition rompue avec tant d'amertume que M. de Castellane se crut obligé de réagir.

— Vous tombez, me dit-il, dans mon péché. Nous regardons notre époque par le petit bout de la longue-vue qui nous sert à grossir les choses du passé. C'est un tort. Connaissez-vous Voisins ? Non ? Eh bien, allez à Voisins et dans cet endroit où tant de nos amis ne voient qu'une chasse merveilleusement organisée, je ne doute pas que vous ne découvriez l'effort le mieux coordonné en notre époque pour ramener la nature sous ce que vous appelez les lois de l'esprit.

— Quand m'y menez-vous ?...

## II. — LE CHATEAU DE VOISINS

A une lieue de Rambouillet, dans la direction d'Épernon, la route longe une futaie de chênes et de hêtres. Elle dérobe aux yeux du passant le château de Voisins.

Aussi est-ce une merveilleuse surprise pour moi, quand après nous être engagés au milieu des bois, nous nous trouvons, au détour du chemin, en présence d'un château dont l'architecture rappelle l'ordonnance du palais élevé par Gabriel au Champ-de-Mars. N'étaient les pierres, encore fraîchement taillées, on pourrait croire le plan de cette demeure tracé par cet architecte excellent, sous l'empire duquel le style français acquit la pureté, la fermeté, la noblesse élégante qui s'imposent ici...

De la patte d'oie, où la voiture s'oriente vers le château, part la large avenue, bordée d'une double rangée de tilleuls, au bout de laquelle s'encadre une majestueuse façade, couronnée de toits d'ardoises bleutées, surmontés eux-mêmes d'un dôme coiffant l'attique.

Une longue grille de fer forgé, flanquée de deux pavillons cubiques, ferme la cour d'honneur. Elle se pare de deux tapis verts, de part et d'autre d'une allée bordée d'ifs taillés en cône. Des orangers fleurissent devant les balustres, autour des fossés.

Le château se dresse au-dessus de ces douves sèches : un rez-de-chaussée, un premier étage et, en surélévation, l'attique. Deux ailes solidement attachées s'avancent, décorées d'un fronton triangulaire. Même dans sa partie centrale, cette façade n'est pas rectiligne. D'habiles décrochements, dérogeant au canon traditionnel, rompent la rigidité de la ligne et, par un jeu d'ombres et de lumières, apportent la variété et le contraste. Néanmoins une forte impression d'unité, de dignité se dégage de l'ensemble. Ce n'est pas ici le lieu du laisser-aller, de l'abandon ni même d'une douce négligence...

L'abord du comte de Fels se fait cordial et charmant pour M. de Castellane et pour son compagnon.

L'art moderne, la peinture et même la sculpture nous ont habitués à une certaine gaucherie et même à un certain inachevé.

Nous y avons pris goût. Peut-être est-ce ce qui a étouffé en nous le sens de l'architecture et son sentiment ?...

Rencontrer sous notre troisième République des hommes qui ont conservé dans leur pureté ce sens et ce sentiment, voilà une rareté ! Elle mérite qu'on la considère...

L'intérieur de Voisins, la disposition et la décoration des appartements relèvent du même style.

Une vaste galerie rappelle la fameuse galerie imaginée et dessinée par madame de Pompadour en personne pour son château de Bellevue. Cette galerie règne sur toute la longueur de la façade. Sur elle s'ouvrent bibliothèque, salons, salle à manger et s'amorce le plus gracieux des escaliers. De hautes fenêtres y jettent une douce lumière. Elle réveille les gaietés de la couleur sur de claires tapisseries.

Une ingénieuse disposition, qu'on ne trouve guère dans les vieilles demeures, fait communiquer les pièces de ce rez-de-chaussée par des portes axées les unes sur les autres, du côté opposé aux fenêtres. Cet arrangement confère à la réception une ampleur particulière. Quand le cortège des invités se déroule, depuis la bibliothèque jusqu'à la salle à manger, ce banal cérémonial prend ici grand air.

Sachant que M. de Fels avait, en même temps qu'il construisait Voisins, écrit sur Ange-Jacques Gabriel un livre plein de découvertes et enrichi de croquis, de plans, exhumés par lui des cartons des « Bâtiments du Roi » aux Archives Nationales, je dis assez gauchement :

— En somme, l'architecte de Voisins, c'est Gabriel !

— Pas tout à fait, répondit le maître de la maison, mais presque ! A la vérité quand nous fûmes décidés à raser le vieux château de Voisins où Gabriel avait fait quelques retouches, nous avions choisi, comme architecte, M. Samson. Il était en pleine vogue. Il avait travaillé pour notre ami Castellane, ici présent, pour le comte Greffulhe, pour le marquis de Breteuil, des connaisseurs !... Le beau monde ne jurait que par lui. Mais nos deux sublimes, comme aurait dit Saint-Simon, se sont mal amalgamés.

« A une de nos premières rencontres il me demanda :

» — Quel style avez-vous choisi ?

« Je lui répondis :

» — Celui de Gabriel !

« Il s'attendait à ce que je lui répondisse :

» — Le vôtre ! »

Il fut d'autant plus désappointé qu'il ignorait Gabriel, au point de confondre l'architecte de madame de Pompadour avec celui de Louis XIV ; le fils avec le père, celui qui dessina la place Louis XV et celui qui construisit l'Hôtel de Ville de Rennes...

— Diable ! fis-je, je commettrais sans vous la même confusion !

— Sachez donc qu'il y eut avant notre Ange-Jacques six générations de Gabriel, bons serviteurs du Roi et de l'Art français.

— Et M. Samson ? demandai-je, curieux de connaître les rapports qui peuvent s'établir en notre époque entre un propriétaire qui a ses idées, ses goûts, ses préférences bien arrêtés et les techniciens à qui il a fait appel. Les chefs-d'œuvre de l'architecture ancienne sont nés de l'étroite collaboration du châtelain qui demeure et de l'architecte qui construit. Cette entente s'est rompue. Le bourgeois regarde l'artiste du haut de son argent. L'artiste traite le bourgeois de Philistin et n'admet pas qu'il s'ingère dans son œuvre. Voilà encore une des raisons pour lesquelles, s'il y a encore en France des architectes d'imagination originale, de talent éprouvé, il n'y a plus, à proprement parler, d'architecture. On ne sort guère du banal que pour entrer dans le baroque. Quand on veut du nouveau on fait du curieux, du bizarre sans jamais atteindre à cette parfaite convenance aux besoins de la vie, qui correspond dans le langage parlé ou écrit à la propriété des termes, c'est-à-dire à la beauté... Je pressentais une mésentente de ce genre entre M. de Fels et son architecte. Indiscret, j'insistai...

— Eh bien, me dit M. de Fels, nous ne fûmes pleinement d'accord, lui et moi, que sur l'emplacement choisi pour élever le château. L'ancienne maison était située au point le plus bas de la vallée, au bord de la rivière. C'est sur la colline qui se dressait en éperon au milieu du parc que nous avions décidé de construire notre habitation... Oui !... Ce choix vous surprend de la part d'un homme épris comme je le suis d'art classique et décidé à entourer sa demeure d'un cadre traditionnel de jardins français. Ce genre de considération n'était pas fait pour arrêter M. Samson car il me déclara :

« — La place est excellente ! Mais surtout ne vous embarrassez pas d'ennuyeux jardins français ! Je vous ferai un joli mouvement de prairie en « doucine », depuis la rivière jusqu'au château... »

Pensez à mon étonnement à l'image d'un « mouvement en doucine » venant mourir au pied des murs de la maison. C'est peut-être ce que je crains le plus au monde !

— Là-dessus, dis-je, vous avez rompu ?

— J'ai pour règle, répondit M. de Fels, de prendre les hommes tels qu'ils sont mais de vouloir les choses telles qu'elles doivent être. Je me résigne à souffrir l'imperfection des hommes, leurs défauts de caractère, pourvu qu'ils veuillent tendre, avec moi, de toutes leurs forces, à la perfection des choses ! Quand je vis M. Samson buté, ma résolution fut prise...

» De son côté M. Samson, voulant en finir une fois pour toutes avec mes interventions et cherchant, c'est le cas de le dire, à me mettre au pied du mur, prit prétexte d'une discussion qui avait surgi entre son fils et moi pour me déclarer qu'il ne me suivrait pas dans le désordre d'un nouveau plan et qu'il préférait me donner sa démission. Je l'acceptai sans regret. Mais je ne crois pas que vous puissiez vous rendre compte de l'embarras dans lequel nous nous trouvâmes.

» Les pierres arrivaient des carrières de Méru. Elles étaient débarquées sur un quai aménagé spécialement par la Compagnie de l'Ouest dans le parc même et les blocs commençaient à s'accumuler sur le terre-plein de la future cour du château. Soudain, plus de direction et même plus de plans, M. Samson les ayant conservés.

— Cela devient passionnant, dis-je. Comment vous êtes-vous tiré de là ?

— Nous avons été sauvés par notre entrepreneur, qui nous présenta M. René Sergent, alors à peu près inconnu et qui doit à la réussite de Voisins la réputation que vous lui connaissez maintenant. M. Sergent était aussi modeste que M. Samson était péremptoire. Il me déclara spontanément : « Je sais que vous voulez réaliser du Gabriel mais je ne connais pas l'œuvre de ce maître. Je suis tout disposé à vous suivre si vous voulez m'y initier ! »

Me voilà transformé en professeur et occupé à façonner au

Grand un esprit accoutumé à réfléchir sur les problèmes techniques. Au bout de trois mois, Sergent en savait au moins autant et sans doute davantage que son introducteur. Il s'était patiemment penché sur la construction des palais de la place de la Concorde, de l'École Militaire, du château de Compiègne et du Petit-Trianon. Il avait comparé la technique de Gabriel avec celle de ses prédécesseurs et s'était notamment assimilé sa façon d'appareiller les pierres, à la fois si élégante et si solide.

— Et vous avez été pris vous-même par les détails pratiques du métier ! Vous n'ignorez pas le secret du plaisir qu'un ouvrier trouve dans son travail !...

— C'est peut-être là, en effet, que j'ai le mieux appris à connaître l'empire du fait ! Combien de toitures avons-nous mesurées pour trouver les proportions qui conviendraient au dôme que nous méditions ! Je me rappelle l'étonnement de M. Alfred Sommier lorsque, au cours d'une visite à Vaux-le-Vicomte, je lui demandai la permission de mesurer la distance qui séparait le pied du dôme de son château du mur de la façade. Vous auriez pu me rencontrer à cette époque arpentant les avenues et les parterres de Versailles et de Trianon pour relever des mesures et apprendre les lois des proportions qui ne sont écrites ni enseignées nulle part, alors que là réside peut-être tout l'art de l'architecte...

Cette initiation aux dessous d'une grande œuvre architecturale, le mystère de sa préparation avaient pour moi le plus vif intérêt. Nous voyons chaque jour des merveilles, le Louvre, Versailles, Vaux-le-Vicomte. Un coup de baguette magique ne les a pas tirées du néant. Les pierres ne sortent pas toutes taillées de la carrière, les bois tout équarris de la forêt. Il y a les maçons, les charpentiers, les maîtres de l'œuvre. Il y a les circonstances qui les ont réunis, la volonté qui est au point de départ de l'entreprise. Les souvenirs de M. de Fels faisaient surgir ces réalités oubliées, les mille complications : les résistances de la matière, l'incompréhension des hommes. La beauté est un combat : elle ne se crée pas sans effort !

M. de Fels m'apparaît comme un rude jouteur. Il a de l'imagination et cette imbrisable volonté qui permet d'en poursuivre courageusement les plans, en dépit de tous les obstacles. Je sens

très bien que, placé dans les circonstances critiques où l'avait mis la défection de M. Samson, il en tira une sorte de contentement particulier.

Quand le comte de Fels fit visiter le domaine de Voisins à MM. Duchêne père et fils, qu'il avait choisis pour exécuter les jardins qu'il avait conçus, le paysage se présentait sous l'aspect d'une vallée sinueuse sur laquelle débouchaient deux petits vallons montueux, encadrés par des collines couronnées de hautes futaies et jalonnées par de magnifiques rochers de grès semblables à ceux de la forêt de Fontainebleau.

Il a fallu trois ans pour construire le château. Commencés en 1903, en même temps que les bâtiments, les jardins n'ont été achevés qu'en 1925 !

« Planter un jardin, disait le chancelier Bacon, est le plus pur des plaisirs humains. C'est le plus grand délassement pour la pensée de l'homme ; sans jardins, maisons et palais ne seront que de grossiers ouvrages manuels... Les hommes, tandis que la civilisation se développe vers la politesse et l'élégance, réussissent d'abord dans l'architecture monumentale avant d'arriver à la beauté du jardin, comme si l'art des jardins était une perfection plus grande... »

Introduire dans la nature vivante un ordre qui n'existe que dans son esprit, une unité qui rend soudain un paysage aussi clair qu'un chef-d'œuvre de Corneille, voilà en effet, pour un homme qui pense et qui a conscience du prix de sa pensée, une belle victoire. Plus la confusion naturelle était grande, plus la victoire est glorieuse !

Eh bien ! ces vallons informes entre lesquels courait la rivière Guéville sont devenus le plus harmonieux des jardins, ordonné selon une telle logique qu'après tant d'années, si je ferme les yeux, sa forme simple et magnifique s'impose à ma mémoire et je n'en puis concevoir de plus satisfaisante pour l'esprit...

Je revois au pied du château les trois terrasses qui descendent à l'étang de Reculet. La première, la plus étroite, fait le tour des douves. Elle est bordée d'une légère broderie de buis. Elle communique avec la seconde par des degrés pris entre deux groupes de Clodion. Cette seconde terrasse, plus large, comporte deux parterres de fleurs encadrés d'arbustes

taillés en boule. La troisième terrasse est plus vaste encore, si bien que toute la construction semble s'y reposer avec sécurité. Sur cette sorte d'esplanade on a jeté d'immenses et merveilleux tapis de la Savonnerie, faits de fleurs naines, de nuances harmonisées. Le dessin en a été inspiré par le plan tracé par Gabriel pour un grand parterre qui n'a jamais été exécuté à Compiègne.

Des marches descendent entre les balustres au ras de l'étang et, sur ma droite, s'amorce la belle avenue de tilleuls qui relie cette partie du jardin au parterre du midi, allée qui se termine par l'Hercule de Girardon, posé là comme un point d'exclamation au bout d'une période bien faite. Tout s'enchaîne dans cette éloquence ! Ce ne sont pas seulement les parfums, les couleurs et les sons qui se répondent dans ce parc, tout chantant de sources vives, mais les courbes, les angles, la proportion des lignes qui font un concert où l'esprit trouve le même enchantement que les sens.

Le parterre du midi s'étend dans une même cadence parallèlement à l'aile de la bibliothèque et à la cour d'honneur. Il est lui aussi cerné par un canal qui, se divisant en deux bras, encadre une île rectangulaire, couverte d'un tapis vert, au-dessus duquel se dressent deux colonnes portant chacune une statue de bronze doré. A la rencontre du canal et de l'étang de Reculet, une cascade bouillonne au pied de deux statues de Jean de Bologne...

Entre le canal de l'île et la cour d'honneur, trois plans successifs vêtus d'émeraude et de corail, avec des escaliers bien dégagés, des murs de soutènement cachés par des charmilles taillées, mais ne laissant aucun flottement pour le regard ni pour la pensée.

Sur l'autre aile du château c'est la forêt, entamée par une immense charmille. Même à Versigny, où j'en ai vu de si vénérables, autrefois, je n'en connais pas de plus belle que celle qui ouvre une large percée sur la route de Rambouillet et dissimule les serres et le fleuriste, palette de couleurs éblouissantes.

Mais par une douce préférence, je m'oriente toujours, pour penser cette féerie, vers l'escalier de Diane accroché comme un balcon aux frondaisons du grand parc. La statue de la déesse par Guérin est derrière moi et, devant moi, se déroule toute la

perspective latérale des parterres ; de fluides miroirs mêlent dans leur reflet les nuages du ciel, la cime des arbres, les fleurs des bordures...

Et de là, je sais aller en imagination des Lions de Gardet, à la Baigneuse de Popineau, des vases de Gabriel à l'Espérance de Caffieri, de l'Esclave de Guérin aux groupes de Landowski, car une secrète et nécessaire géométrie unit les uns aux autres ces motifs décoratifs qui, nés dans des temps et sous des latitudes si différentes, ne jurent point de se trouver réunis dans un cadre qui leur confère une vie nouvelle.

Ainsi ! Selon le vers d'Henri de Régnier :

*L'éternelle beauté subsiste à jamais belle !*

M. de Fels loue sans réserve le savoir et le goût des Duchêne. Il a trouvé dans le père d'abord, dans le fils ensuite des collaborateurs parfaits.

Il est reconnaissant à Achille Duchêne, nourri de la pure moelle classique, de ne pas être resté figé dans une formule. Il insiste sur les nouveautés qu'à son appel il n'a pas hésité à introduire dans l'arrangement de Voisins :

— Dès nos premiers entretiens, j'avais posé le problème ainsi : imaginez que Gabriel ait reçu de Louis XV l'ordre de créer un petit château où le Prince puisse venir se délasser des grandes réceptions de Versailles ; en somme exactement les instructions données par le Roi pour le château de Saint-Hubert, commencé en 1755. Nous nous plaçons à cette date et nous disons : « Qu'aurait fait Gabriel à ce moment ? » Il ne s'agit donc pas de la copie d'une œuvre de Gabriel mais d'une création conçue en 1902 comme aurait pu la concevoir Gabriel cent cinquante ans auparavant. Ce sont les idées, les enseignements, le style mêmes de Gabriel qui ont été appliqués à Voisins sans qu'il y ait ni copie ni pastiche d'aucune sorte. Considérez-vous l'*Orme du Mail* comme un pastiche de l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* de Racine ?...

» Remarquez d'ailleurs, poursuit M. de Fels, comme nous arrivons sous les tilleuls qui dominent le parterre du midi, que pour l'aménagement de cette partie du parc j'ai fait appel à la fois aux idées les plus classiques et à la doctrine de l'évolution.

» Le parterre de l'Est est Louis XV. Il pourrait être signé de

Gabriel dont le style marque déjà une évolution sur celui de Le Nôtre. Eh bien ! supposons que Marie-Antoinette n'ait pas présidé à une révolution dans l'art des jardins et n'ait pas adopté la mode anglaise. Supposons que Louis XVII ait régné et qu'il ait bâti et jardiné dans la tradition de ses ancêtres. Qu'eût été le style Louis XVII ? Qu'aurait donné en art l'évolution qui n'avait pas cessé de gouverner les conceptions architecturales depuis Boyceau de la Barauderie et Le Nôtre jusqu'à Gabriel ?

» Vraisemblablement il aurait comporté plus de simplicité. Il est probable que dans les parterres on aurait renoncé presque complètement aux broderies de buis pour un emploi plus général et plus étendu des parterres de gazon. On les aurait dessinés à la française et non pas stupidement découpés comme aujourd'hui, en formes sinueuses ou arrondies, qui sont une souffrance pour les yeux habitués aux lignes classiques.

» Ainsi avons-nous fait, M. Duchêne et moi. Nous avons évoqué cet art Louis XVII et nous avons essayé de nous en inspirer pour construire ce parterre. »

— La glose, m'écriai-je, est ingénieuse ! Que ne pouvons-nous relier ainsi à la pure tradition nos mœurs et nos lois ! Mais pour en revenir aux réalisations pratiques, est-ce d'emblée que vous êtes parvenu à cette harmonie dans l'ensemble de vos jardins ?

— La création d'une œuvre comme celle-ci, répondit M. de Fels, ne se réalise pas d'un bloc. Elle comporte des périodes coupées par des années d'études et d'essais pour la mise au point des différentes parties du plan d'ensemble.

« La première période a été consacrée à la cour d'honneur, à l'avenue principale et au réseau des routes du domaine ; la seconde au parterre de l'Est et à la création de l'étang de Reculet ; la troisième au parterre du midi et aux canaux ; la quatrième, dans laquelle nous sommes, à la grande terrasse du midi, au déversoir, aux cascades et au canal de l'Ouest. Je rêve d'un terrain de golf. Je veux creuser plus profondément l'étang. J'étudie les plans d'un pont sur la Guéville. Je songe aussi à prolonger l'avenue d'entrée, en droite ligne jusqu'à la route...

M. de Castellane s'amusait maintenant de mon enthousiasme. Il contestait le choix de l'emplacement du château qui n'avait

pas permis de donner aux arêtes du parc la disposition d'une croix, comme le veut la tradition. Il critiquait également le parti auquel s'était arrêté M. de Fels pour établir la liaison entre les jardins à la française et le reste du domaine abandonné à la nature. Il admirait le développement hiérarchique des trois terrasses au pied du château du côté du Levant. Mais c'est en ondulant entre deux futaies que l'étang venait baigner ce parterre et les sinuosités de la rive opposée aux terrasses choquaient son goût quasi géométrique.

— C'est un grand canal rectiligne que Louis XIV eût creusé devant ces parterres prolongeant ainsi la perspective selon l'exigence de l'esprit.

— Peut-être, répondait M. de Fels ! Mais Louis XIV était un grand roi dans une grande époque et je ne suis qu'un modeste propriétaire dans une basse époque. Il fallait bien que je m'arrête quelque part. Je ne pouvais pas monter jusqu'au ciel comme Le Nôtre l'a fait à Versailles, à l'instigation du Roi-Soleil !

— Ce qui me plaît ici, répliquait Castellane, c'est que rien n'y est en simili. Les murs sont en pierre de taille, les boiseries sont en bois, les grilles et les rampes en fer forgé ; les bases en marbre. On ne veut plus admettre qu'il y a une matière noble, comme il y a un style noble. Le temps se chargera d'en démontrer la valeur ! Il refuse sa patine au plâtre et au ciment.

Et cet homme qui avait tellement le goût de la vie qu'il ne comptait pas avec les années, ajoutait :

— Je voudrais voir Voisins dans cent ans ! Je me fie aux siècles pour apporter à la beauté son accomplissement.

Admirable confiance ! Je l'évoque avec une certaine mélancolie aujourd'hui que je transcris ces souvenirs avec, dans l'imagination, la crainte qui me vient des changements survenus dans les goûts, dans les mœurs et dans les usages ; aujourd'hui que je vois les hommes se défaire dans le momentané !...

M. de Fels en 1903 était plus près des idées de Gabriel, en 1755, que la jeunesse actuelle peut l'être des façons qu'on avait de goûter la vie au début du XX^e siècle !

Notre Etat se comporte depuis cinquante ans vis-à-vis des grandes propriétés comme si elles n'étaient pas les véritables greniers d'abondance des nations civilisées. Le peuple crie haro

sur la fortune acquise, oubliant que ce ne sont pas les gens riches qui profitent de lui mais ceux qui veulent le devenir !

Le comble de l'inconséquence me semble offert par ces artistes ralliés au socialisme qui vitupèrent le luxe des bourgeois et demandent à l'Etat leur provende, comme si le luxe des particuliers n'était pas plus apte à servir les arts que toutes les commandes de l'Etat. Le particulier, on l'a dit depuis longtemps, paie le talent pour lequel il s'enthousiasme ; l'Etat ne paie que l'ouvrage qu'il a commandé...

## III. — LA SOCIÉTÉ DES AMATEURS DE JARDINS

En ce temps-là nous rêvions de réconcilier artistes et bourgeois dans une même entreprise : la restauration de l'art le plus intimement lié à notre génie populaire, de les mêler dans une même société : celle des Amateurs de Jardins.

L'idée de cette société était née chez une femme à qui il semblait que la grâce et le goût des belles choses appartenaient en propre.

La duchesse de Clermont-Tonnerre donnait à la poésie et aux arts les meilleurs loisirs de sa pensée, tout le temps qu'elle dérobait au monde. Elle leur apportait une prédilection et un zèle dont les caractères étaient trop frappants pour ne pas attirer autour d'elle les plus distingués des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des musiciens...

Le duc de Clermont-Tonnerre possédait un des plus superbes châteaux de France. « Ancy-le-Franc, revêche et magnifique, a écrit la duchesse, approche de la perfection... C'est le plus beau jet architectural qui existe dans notre pays, la construction la plus pure, la plus homogène. » C'est exact. Il ne manque à Ancy que ce cadre de jardins auquel Bacon attachait un si juste prix.

Les Clermont-Tonnerre possédaient encore en Normandie Glisolles, maison de briques roses entourée d'eaux vives et de terrasses fleuries ; Glisolles où trônait le président de Rieux peint au pastel par La Tour : portrait magnifique qui détachait, sur

un fond de parc normand, l'inoubliable robe rouge de l'opulent magistrat.

La première, mademoiselle Louise-Catherine Breslau m'avait parlé de ce tableau comme d'une des merveilles de l'art français. Je ne tardai point à le connaître et à l'admirer moi-même. Je me souviens avec beaucoup de complaisance de ma première visite à Glisolles en compagnie de l'aimable M. Laudet, directeur de la *Revue Hebdomadaire*. M. Laudet ne resta qu'une soirée. On me retint pour me montrer des jardins et c'est ainsi que M. de Clermont-Tonnerre me découvrit un des chefs-d'œuvre de Le Nôtre : la Mésangère !

Mademoiselle Breslau peignait à Glisolles des gerbes de fleurs dont la fraîcheur a défié le temps. Elle aussi aimait les jardins. Elle avait introduit, dans le cercle des Clermont-Tonnerre, J.-C.-N. Forestier, le conservateur des promenades de Paris, le restaurateur de Bagatelle, le créateur des jardins du Champ-de-Mars.

C'est dans l'hôtel de la rue Lauriston, à peine achevé par les Clermont-Tonnerre, que nous fîmes connaissance et nous liâmes d'amitié. Quand une marotte commune vous tourmente, on a vite fait de s'entendre ou de s'arracher les yeux. Nous nous entendîmes tout de suite, Forestier et moi, dans le dessein de grouper les efforts et les bonnes volontés de toutes les personnes intéressées à l'art des jardins et désireuses de voir renaître l'éclat dont il a joui si longtemps chez nous.

Je dois dire, pour respecter la vérité, que nos premières adhérentes et nos zélatrices les plus ardentes nous vinrent par un détour imprévu. Avant de se reprendre d'amitié pour les jardins, Paris s'était pris de passion pour la danse. La duchesse de Clermont-Tonnerre, dans un des derniers chapitres des *Marronniers en fleurs*, analyse, avec beaucoup d'esprit et de finesse, le charme qui envoûtait alors ses belles amies. Le jazz s'était abattu sur le monde. Mais le tango, qui se dansait à tous les étages, sur les parquets, sur les tapis noirs, avec des lumières de plus en plus voilées, c'était pour la foule ! Les raffinés voulurent mieux : des danses plus savantes, dans des décors plus rares. Les ballets russes inspirèrent le Bal Persan de la comtesse A. de Chabrillan et celui de la comtesse Blanche de Clermont-Tonnerre. Le duc y figura le sultan Haroun-al-Raschild et la duchesse un oiseau

de paradis. La princesse Jacques de Broglie, dans une grotte d'Opéra, donna le « Bal des Pierreries ». Mais, en été, nos beautés rêvèrent de danser en plein air. Nul décor mieux adapté à la Mort du Cygne qu'un coin du parc de Vaux ! Pour toute cette mimique de la grâce, que la danse anime et délie du repos, quel théâtre mieux accommodé que les portiques de verdure, les bois galants, les arbres en berceaux, les bosquets emplis de la musique des fontaines ? Les décorations murmurantes et parées, les treillages embuissonnés de jasmins et de roses, les carrefours égayés de toilettes et de fêtes, les pergolas étourdies de violons et de hautbois, enchantèrent l'imagination de nos amies. Elles ne souhaitaient plus que scène agreste à la rampe de fleurs. Elles se déclaraient « Amateurs de jardins », et voilà lancée la mode bocagère !...

Ainsi s'élançait dans les jardins de l'intelligence la folie encapuchonnée de ses grelots sonnants ! J.-C.-N. Forestier, qui était un fantaisiste, souriait à cette image. Mais le comte de Fels, qui vient de nous répéter que « le beau en tout est toujours sévère », comment admettrait-il ce domaine de coquetterie que les amies de madame de Clermont-Tonnerre se taillaient par avance dans le royaume du Nôtre ? Je m'étais cependant bien promis, après avoir vu Voisins, de conquérir son créateur à notre société en formation !

Tout se passa le mieux du monde ! Fallait-il que je me méprisse sur son caractère pour le supposer d'humeur à bouder, dans ses jardins, le printemps en costume de bal. M. de Fels donna immédiatement son adhésion à nos projets et personne n'apporta à l'organisation de notre société plus d'esprit de suite, plus de fermeté dans les conseils et une compréhension plus fine des résultats à poursuivre...

Alors commencèrent des promenades de découverte, dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de Paris, à la recherche de ce qui pouvait subsister des parcs à la française. Le duc de Luynes connaissait d'admirables vestiges. Le comte de Fels nous emmenait. J'appris à le connaître. Il est de ces hommes qui, par leurs sentiments, appartiennent au passé, et par leurs pensées à l'avenir. Ces hommes-là trouvent difficilement leur place dans le présent. M. de Fels n'a pas occupé celle qui lui aurait permis de rendre à son pays les services éminents qu'il était né

pour lui rendre. Quel diplomate il eût fait ! quel organisateur ! quel surintendant des Beaux-Arts !

La duchesse de Clermont-Tonnerre réservait ce rôle à Boni de Castellane. Mais elle soutenait que ce qui avait écarté son candidat d'une telle fonction, où la députation eût dû le conduire, c'était « son teint rose et ses trop beaux habits. Il y a, affirmait-elle, une tendance politique qui fait rimer sérieux avec crasseux ! »...

La Société des Amateurs de Jardins fut constituée au cours d'une brillante réunion qui eut lieu le 27 juin 1912 au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, sous la présidence du duc de Clermont-Tonnerre.

Il dit à son auditoire :

« Vous aimez les jardins. Il faut développer et étendre cette amitié pour de nombreuses raisons qui ne relèvent pas seulement de l'esthétique mais aussi de la morale...

» Le retour à la terre que prêche le moraliste, que réclame l'homme politique, ne serait-il pas ainsi rendu plus attrayant ? Le jardinage est le raffinement de l'agriculture, le luxe de la terre. Les beaux jardins sont le complément de la maison agréable, du foyer où l'on est heureux de vivre ! Et, s'ils sont un ornement à la campagne, ils sont une nécessité à la ville...

» Ici ce ne sont plus seulement les moralistes ou les amis de la beauté qui parlent mais les hygiénistes. Les parcs qui couvraient une superficie si importante de Paris faisaient le charme et la salubrité de notre capitale. On l'empoisonne et on l'enlaidit en rasant, comme on le fait, les charmilles et les grands arbres qui formaient jadis tant de plaisantes retraites au centre même de la cité. Nulle façade de pierre, — si belle soit-elle, — ne remplacera, pour un esprit délicat, ces architectures végétales que sacrifient si légèrement nos constructeurs.

» La Société des Amateurs de Jardins se propose de contribuer, par tous les moyens en son pouvoir, à la sauvegarde des jardins anciens, des vieux parcs qui font la parure de notre sol et constituent même un enseignement spirituel.

» Son activité sera également tournée vers l'avenir.

» Tous les Français qui s'occupent de la question savent à quel point il est actuellement difficile de trouver dans notre pays

les éléments modernes nécessaires à la création d'un jardin. Celui-ci pour être agréable doit être bien construit, bien meublé, bien planté, bien soigné et bien cultivé. Il faut non seulement de belles fleurs et de bons fruits, des allées bien conçues et bien dessinées mais des fontaines, des statues, des bancs, des abris. Nos architectes, nos sculpteurs, nos décorateurs semblent avoir négligé cette partie de leur art. La Société entend faire appel à leur talent et leur demandera de travailler comme leurs prédécesseurs du XVIIe et du XVIIIe siècle à embellir nos parcs et à meubler nos vergers... »

Le duc de Clermont-Tonnerre conclut en donnant le domaine de Voisins comme le témoignage des ressources illimitées et d'une variété extraordinaire, qu'offre l'art français pour tracer un décor aimable et majestueux tout à la fois.

Il proposa de se partager une besogne si ample et demanda qu'on lui adjoignit quatre autres présidents. Ce furent le comte de Fels, M. François Carnot, président des Arts-Décoratifs, le peintre Gaston La Touche et l'auteur de ces *Souvenirs*. On désigna quatre vice-présidents : la princesse de Poix, la marquise de Ganay, le sculpteur Pierre Roche et l'écrivain Gabriel Mourey. M. Raphaël-Georges Lévy se chargea de la trésorerie. Les frères Guy et Raymond de Passillé acceptèrent avec le Dr Albert Charpentier les fonctions de secrétaires.

M. de Fels répondit à l'éloge de M. de Clermont-Tonnerre en conviant les Amateurs à Voisins. Ce fut une de nos premières réunions.

La comtesse de Fels, qui nous réserva un accueil plein de bonté, avait fait de la charité son royaume. Il n'y a pas de bonnes œuvres auxquelles elle n'ait participé. Elle s'occupait surtout de l'éducation chrétienne. Elle aimait les livres presque autant que les fleurs. Elle en avait de très précieux. J'eus ce jour-là l'impression que M. de Fels se consacrerait avec autant de plaisir que de compétence à la *Gazette* que nous voulions faire paraître.

Aidé du vicomte d'Harcourt et secondé par le comte de Passillé, il en a fait une des plus belles publications éditées en notre temps.

Le format avait été choisi assez grand pour permettre la reproduction des plans et des gravures. Forestier en avait trouvé le modèle dans des collections du XVIIIe siècle. Sur la couverture

d'un bleu d'ardoise le titre : *Gazette Illustrée des Amateurs de Jardins* et le sommaire étaient encadrés dans un cuivre de Cochin conservé à l'Imprimerie Nationale. Nous avions obtenu licence d'être imprimés par elle avec les magnifiques caractères dont elle dispose ; si bien qu'à elle seule une page imprimée de notre revue était un tableau.

Après la guerre, le duc de Clermont-Tonnerre se retirant, le comte de Fels devait devenir le seul Président de la Société et lui donner son véritable statut, que lui conserve M. Edme Sommier. En attendant, que de charmantes après-midi passées avec lui, Emmanuel d'Harcourt et Guy de Passillé dans les greniers du Louvre à feuilleter les albums de Perelle et Sylvestre ou bien au département des cartes et des plans de la Bibliothèque Nationale, à la recherche des jardins disparus !

Pour le premier fascicule de la *Gazette,* M. de Fels découvrit chez la comtesse de Galard et publia une gravure du fameux château de Saint-Hubert dont j'ai déjà parlé et qui passa à l'époque où il fut construit pour le chef-d'œuvre de Gabriel. Comme aucune image de cette parfaite construction, rasée par Louis XVI, n'était connue, ce fut une petite révélation qui, dans le monde des arts, classa tout de suite notre publication...

Je me garderais d'oublier les visites dans les ateliers des peintres et des sculpteurs.

L'année 1913 devait, à notre sentiment, compter dans l'histoire des jardins, puisque la France y fêtait officiellement le trois centième anniversaire de la naissance de Le Nôtre. Le Comité fondé pour célébrer cet événement sous la présidence de Maurice Barrès s'était préoccupé de faire couler en bronze par Hébrard une réplique du buste du jardinier royal, que Coysevox avait sculpté dans le marbre pour son tombeau dans l'église Saint-Roch. Nous avions obtenu d'ériger cette effigie entre les deux rampes de l'escalier qui, du jardin des Tuileries, monte à la terrasse du Jeu de Paume.

La naissante Société des Amateurs de Jardins s'était associée à l'Union Centrale des Arts-Décoratifs et à la Société Nationale des Beaux-Arts afin de préparer pour l'été 1913 une double Exposition.

Au Pavillon de Marsan des tapisseries, des plans anciens, des tableaux, des morceaux d'architecture et de sculpture, des ins-

truments de jardinage des siècles passés devaient évoquer les vieux jardins de France.

Dans les pavillons de Bagatelle des tableaux de maîtres contemporains montreraient comment nos peintres imaginent le jardin moderne. Dans le parc toutes les pièces du décor et du mobilier de jardin, des vases, des statues, des fontaines, des ferronneries viendraient attester la renaissance d'un art décoratif de plein air. Enfin dans l'Orangerie on devait trouver exécutés en relief des plans et des maquettes de jardins.

Quelles joies de grouper les artistes ! La duchesse de Clermont-Tonnerre nous emmenait à Meudon et à l'hôtel Biron dans les temples de Rodin, et là s'engageait le dialogue qu'elle a elle-même rapporté :

— Maître vous êtes le plus grand sculpteur du XIXe siècle.

Il acquiesçait.

— Du XVIIIe siècle !

Il acquiesçait.

— Plus grand que Donatello !

Il souriait.

— Aussi grand que Michel-Ange, disait la duchesse, en hésitant derrière son face à main.

— Oui ! disait-il.

Ce tribut payé à la vanité du maître, nous admirions en toute sincérité des chefs-d'œuvre qui sont l'honneur de la sculpture française.

J.-C.-N. Forestier nous entraînait chez un jeune statuaire breton, Quillivic, habile à sculpter dans le granit de son pays des Termes protecteurs, des limites qu'on est bien obligé d'assigner aux champs de roses eux-mêmes. M. de Fels avait des préférences pour les animaux de Gardet. J'allai solliciter madame Yvonne Serruys, quai de Bourbon. Mademoiselle Poupelet était des nôtres. Bouchard devait nous envoyer le motif décoratif d'une fontaine.

Le dimanche nous nous retrouvions dans l'atelier de Gaston La Touche à Saint-Cloud. Il peignait des jardins de rêve. Nous rencontrions chez lui Edmond Rostand. Il y avait entre eux plus d'une affinité. Braquemont, Bartholomé étaient fidèles à ces réunions. Nous ébauchions vingt projets avec Pierre Roche, si ingénieux, si épris de beauté.

Voilà des artistes de valeur inégale. Ils connaissaient alors la vogue. Certains sont maintenant démodés. Je me garderai bien de les juger, même s'ils ne correspondent plus à mes goûts. Je suis moins attaché à la critique d'art qu'à l'histoire des mœurs. Et puis je me souviens que, lorsque nous étions sur les bancs du lycée Henri IV, Chantavoine nous faisait traduire un texte du *de Oratore*, dans lequel Cicéron recommande à son disciple de se garder de jeter un discrédit posthume sur un personnage qui, de son vivant, a possédé le secret de se faire aimer. Notre professeur nous disait, en corrigeant nos copies : « Ce n'est que prudence car, à cet amour dépassé, il ne pouvait manquer d'exister des raisons de sensibilité. Elles pourraient bien reparaître un jour... »

L'inauguration du buste de Le Nôtre eut lieu par une belle après-midi de mai. Maurice Barrès en fit remise à M. Léon Bérard, alors sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Barrès prononça un très beau discours dans lequel se trouve cette profession de foi qui ralliait alors les meilleurs esprits : « Nous avons épuisé les agréments de la folie et les attraits du désordre. Nous avons reconnu les principes de mort qu'il y a dans tous les ordres d'activité dès que manque une discipline. L'esprit a ses lois auxquelles il faut soumettre nos conceptions... »

La gloire de Le Nôtre est d'avoir soumis jusqu'à des paysages à ces lois de l'esprit !

M. Léon Bérard répondit avec éloquence. Humaniste et tout nourri de culture classique, nul de nos dirigeants n'était mieux fait pour comprendre et marquer le sens de cette cérémonie.

La presse nous félicita de n'avoir pas encombré les Tuileries d'un monument nouveau. En appuyant le buste de Le Nôtre à la rampe qu'il avait dessinée lui-même, nous avions simplement posé la signature du maître au bas du tableau...

Ensuite s'ouvrirent les Expositions du Pavillon de Marsan et de Bagatelle. Aux Arts-Décoratifs, M. François Carnot, M. Kœchlin, M. L. Metman, M. J.-L. Vaudoyer, M. J. Guérin, M. Alfassa, avec ce goût raffiné qui préside à tous les arrangements qu'ils entreprennent, avaient fait merveille.

A Bagatelle, J.-C.-N. Forestier s'était multiplié. La roseraie était achevée et dans l'épanouissement de sa floraison. Mais pour

cette circonstance avait été créé le jardin d'iris et de lys et plantés les berceaux de clématites et de jasmins qui donnent tant de charme aux parterres du bas. Les bosquets s'étaient peuplés de statues que tachait l'ombre tremblante des feuilles. Pour compléter le décor agreste du sous-bois, un puits avec sa garniture de fer forgé dormait à l'orée de la futaie.

Un soir, à l'heure de la fermeture du parc, nous vîmes arriver Gabriele d'Annunzio, accompagné de madame Brooks, cette étonnante Américaine dont la silhouette était celle d'un pâtre de Baïes, sorti d'une églogue de Virgile. Elle aimait les jardins, disait-elle. A la vérité elle ne rêvait que peindre des azalées blanches dans des vases noirs... Elle s'enthousiasma devant les lys éclatant de blancheur entre les redans d'une haie de sombres thuyas.

Forestier brisa pour eux toutes les consignes. Nous restâmes jusqu'à la nuit à regarder se fermer les nymphéas. G. d'Annunzio expliquait à madame Brooks comment la mode d'Italie, étincelante et bizarre, s'était dans les jardins mariée à la sévère mode française. Il faisait gambader la comédie italienne dans le décor de Watteau...

Mais la plus belle visite fut celle de la comtesse de Noailles. Elle vint avec sa sœur la princesse Alexandre de Chimay, un matin, vers midi. Le jardin était tout bruissant d'oiseaux...

Dans l'été de 1914, je fis un séjour à Voisins. J'y participai aux angoisses qui pesaient sur les familles françaises. Déjà nous parlions beaucoup moins de la manière d'aménager les jardins que de la façon insensée dont la civilisation était conduite. Nous sentions le prix dont nous allions, nous Français, payer les erreurs de ce que M. de Fels appelait l'École Dirigeante !

M. de Fels avait à maintes reprises exprimé le désir de voir se former une nouvelle école d'hommes politiques, une nouvelle « école dirigeante » capable de combattre celle qui était en possession du pouvoir et de se substituer à elle pour préserver la Société française du socialisme d'État en quoi nous voyions l'épuisement des vieilles économies nationales et, comme écrivait Renan : « Une fin de la chaleur morale. »

M. de Fels avait coutume de dire :

— Certes ce ne sont ni l'application ni les vertus privées qui

font défaut à l'aristocratie et à la bourgeoisie françaises, c'est la conscience de leur devoir, qui est de redevenir une école dirigeante.

Il en donnait comme témoignage un mot de son ami, le vicomte d'Harcourt qui, secrétaire général de l'Elysée, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, déclarait, après l'échec du duc de Broglie :

— Il ne reste au parti de l'ordre qu'à organiser la résistance sur des positions de repli...

M. de Fels n'augurait rien de bon de cette défensive passive. Il prêchait l'initiative.

En ce qui concerne la guerre dont il pressentait la venue, il disait volontiers alors :

— La guerre, la France saura la faire mieux que personne. Elle la gagnera ! Mais la paix... ?

Ce fut son idée fixe pendant les quatre ans de cette guerre qui lui prit son fils Hubert, si plein de fougue, d'esprit si prompt, de cœur si chevaleresque ! Il ne se résigna pas à voir tant d'héroïques sacrifices si mal récompensés. C'est lui qui écrivit dans un des nombreux volumes qu'il consacra au « mauvais traité », cette phrase que M. Poincaré a citée à plusieurs reprises comme l'expression exacte d'une vérité grosse de tragiques conséquences : « Une disproportion faite d'injustice éclata entre la part accordée à la France, les victoires prestigieuses qu'elle a remportées et les sacrifices qu'elle a consentis... »

La Prusse sort de Versailles humiliée par l'échec de son rêve de domination universelle mais, déclara ce jour-là M. de Fels, elle sauve l'essentiel de l'œuvre bismarckienne : « Le traité confirme la centralisation allemande établie à son profit et elle conserve l'espoir non chimérique de réunir autour d'elle, à plus brève échéance qu'on ne pense, tous les peuples de langue allemande, y compris l'Autriche. »

A quoi bon, dirai-je une fois de plus, prévision et clairvoyance dans un pays où l'on semble s'ingénier à rechercher pour conduire les affaires les hommes qui ont le plus mal jugé les événements ?...

LUCIEN CORPECHOT

# SOUVENIRS
# SUR ÉMILE ZOLA

A l'époque où j'ai fait mes débuts dans les Lettres, un homme y attirait tous les regards, c'était Zola. Il approchait de la soixantaine, âge auquel un écrivain ayant à peu près accompli son œuvre, jouit généralement du plein de sa renommée. Zola était donc dans ce cas mais en même temps que, vis-à-vis du public, il occupait une place prépondérante et que ses ouvrages obtenaient des tirages énormes, les milieux avancés le battaient en brèche.

On était à la fin du XIXe siècle. Après avoir déboulonné Hugo de son piédestal, Zola avait à essuyer à son tour les attaques d'une génération qui venait de succéder à celle des Hennique et des Maupassant et dont, en vertu d'une règle constante, il rencontrait devant lui les violences. Il s'en montrait ulcéré. Dans un discours qu'il avait prononcé à un dîner de *la Plume*, une revue pleine d'activité, à laquelle collaboraient non seulement Paul Verlaine et Mallarmé mais les tenants de l'École symboliste, il s'était ouvert de son amertume. « Au moins, s'était-il écrié, faites-nous les funérailles que nous méritons ! » Il voulait dire que, par leur travail, ses compagnons et lui n'étaient tout de même pas indignes d'un certain respect.

La faveur des masses continuait d'aller à ses productions. Ses articles du *Figaro* lui étaient payés mille francs pièce, chiffre, pour ce temps-là, extraordinaire. Aussitôt publiés, ses romans paraissaient en vingt langues diverses, dans le vieux continent comme en Amérique. Deux cent mille francs or lui tombaient

ainsi dans la poche qui représenteraient bien plus d'un million de papier monnaie. Il les lui fallait pour vivre. En 20 ans à peine, Zola, qui n'avait d'abord vécu que fort mal, était passé de la situation d'écrivain révolutionnaire, avec tous les inconvénients mais également avec tous les avantages que comporte ce rôle, au rang de grand bourgeois des Lettres, possédant hôtel à Paris, propriété à la campagne, nombreux domestiques, luxe approprié.

C'était, d'ailleurs, un puissant producteur. Tous les matins, il se mettait à sa table de travail et abattait ses 3 ou 4 pages. Au bout de quelques mois, le livre était bâti, d'une épaisseur de quatre ou cinq cents pages, dans lesquelles, grâce à son génie de visionnaire, revivait soit un quartier de Paris, comme dans *l'Argent,* soit un lambeau du sol de France, comme dans *la Terre,* soit un moment de notre histoire comme dans *la Débâcle.* Chacun de ces romans s'animait d'un ferment épique. Une clientèle recrutée dans tous les milieux se jetait vers le nouveau livre à peine paru et en faisait une formidable consommation Les exemplaires s'étageaient en piles babéliques, aux devantures des libraires Mais, comme je viens de l'indiquer, les symbolistes boudaient.

En 1896, époque à laquelle se placent ces souvenirs, le symbolisme triomphait avec l'arrivée dans les revues et au théâtre de la génération de 1885. Ces jeunes gens n'étaient déjà plus des écoliers. Plusieurs d'entre eux avaient passé trente ans et on en citait quelques-uns comme destinés à la gloire. Ils honoraient des maîtres singuliers dont ils suivaient l'enseignement et qui, pauvres et délaissés, leur devaient la réputation dont ils jouissaient. Verlaine et Stéphane Mallarmé, entre autres, excitaient leur fanatisme. Ils ne se cachaient pas de voir en eux leurs guides. Quelque disparate que fût la carrière de ceux-ci, leurs disciples la regardaient également comme admirable et les unissaient l'un et l'autre en un même culte. Verlaine et Mallarmé étaient pourtant différents par leur conduite dans la vie autant que par leurs ouvrages. Mais chacun d'eux s'était présenté en libérateur de la poésie. Avec Verlaine, c'était le génie du terroir qui renouait la tradition, — génie vif, ailé, primesautier, sensuel — et, avec Stéphane Mallarmé, c'était l'esprit de recherches. L'un avait traversé la vie pour la chanter, l'autre

devait sortir une littérature à part. Mais sans doute était-il trop tôt pour tracer entre ces poètes une ligne de démarcation. Ils s'y était comporté en philosophe et en sage. De chacun d'eux s'étaient révélés comme des illuminés et ils annonçaient l'avenir. Tel était, pour les symbolistes, le principal.

Dans les années dont j'évoque la mémoire, tandis que Zola, répudié par la jeunesse, n'en cachait pas son regret, — car durant près d'un quart de siècle, c'était autour de sa personne que s'étaient créés les mouvements les plus audacieux, avec l'Impressionnisme de Manet et le théâtre d'Antoine, — de tout jeunes gens qui tâtonnaient encore et dont quelques-uns continuaient de faire leurs classes au lycée, s'étonnaient de la solitude du romancier et songeaient à lui, sans qu'il s'en doutât. Les choses, à cette époque aussi, allaient très vite.

o o

Ce dont la jeunesse a besoin, c'est de nouveau. De l'avant du bateau qui fait voile sous le ciel, elle guette à l'horizon des rives inconnues, où elle espère aborder. Ce qui appartient au passé ne l'intéresse plus. L'idée de trouver un monde neuf sert d'aiguillon à sa course. L'illusion de cette découverte est à la base du romantisme aussi bien que du réalisme et de l'école de la poésie pure. Mais elle ne révèle son néant que le voyage terminé, la génération qui l'a faite une fois roulée dans la pourpre et les disciples qui la suivent se prodiguant sur son tombeau pour en tirer bénéfice, comme les marchands qui vendent autour des fouilles des reproductions plus ou moins originales de poteries autrefois sorties des mains d'un grand artisan.

Dans toute forme de l'art, une âme se traduit et ses défauts mêmes sont des signes de sa personnalité. Mais l'exemplaire en devrait être unique. Les disciples d'un grand poète compromettent son style en le falsifiant. De même qu'aux yeux des réalistes, Hugo, n'apparaissant qu'à travers leurs copies, semblait une idole aux violentes couleurs et au langage tonitruant, dont il leur fallait à tout prix se débarrasser ; de même que, pour ses successeurs, les symbolistes, Zola avait proliféré d'une façon presque monstrueuse dans les romans de ses imitateurs

et qu'ils le rejetaient de leurs chemins ; à présent, des jeunes qui venaient aux Lettres, frappés des effrayants glaciers mallarméens en repoussaient l'influence. Par opposition avec Mallarmé, la naïveté faisait l'objet de leurs recherches. Ce qui dans *Hérodiade* était le résultat d'une miraculeuse alchimie du verbe, se déformait dans de sordides répétitions qui ne semblaient qu'un déchet. *Hérodiade,* pour être appréciée à sa valeur, aurait dû rester unique. Ainsi s'élève au sein des sables torréfiés l'image isolée du Sphynx.

o o

Écœurés du tour sybillin qu'avait, en ce siècle, adopté la poésie, et dont toute une génération avait fait son idéal, de nouveaux venus devaient donc aspirer alors à tout autre chose. Ils étaient nés peu après 70, et ces héritiers d'un âge de défaite apportaient dans la vie une passion d'apôtres. Il ne pouvait pas leur suffire de considérer l'art comme une Gaie-Science. Il leur fallait aller au peuple et essayer de l'élever. Les plus indifférents avaient un goût de vivre qui les portait à l'action.

A Paris, c'était, d'un côté, Jean de Tinan, élégant, charmant, un peu mystérieux, plein d'un dandysme qu'avivait de la morbidesse. Jean de Tinan courait les bals, également fêté à Montmartre et à Bullier dont il était l'un des princes. Au Quartier Latin, Paul Fort débutait. Aux environs de la tour Saint-Jacques, rôdait Charles Louis-Philippe. Il y cultivait des passantes du Sébasto et racontait ses amours dans ses livres. Montfort, Le Blond, Fleury et moi nous nous étions liés avec ces jeunes gens. En province, nous avions d'autres correspondants : Maurice Magre habitait Toulouse, Larguier était à la Grande-Combe, Joachim Gasquet à Aix-en-Provence. Soit que nous nous réunissions dans les cafés soit que nous nous contentions de nous écrire, nous formions donc un groupe très défini, orienté vers les mêmes rêves. L'activité des éléments, le travail des usines et des manufactures, la poésie des rues et des faubourgs chantaient dans nos vers. Mais c'était surtout la nature qui nous inspirait. Cette particularité nous avait valu le titre de naturistes que nous n'avions pas cru devoir écarter. Impatients de nous faire connaître, nous combattions pour nos idées dans des

multitudes de petites revues, dont l'existence était aussi éphémère que leur éclat fugitif.

Verlaine, qui était mort au début de l'année (en janvier 1896), était considéré par nous comme le libérateur de l'art moderne. Après lui, venaient des poètes, dont nous goûtions le génie. Jules Laforgue, Émile Verhaeren, Francis Viélé-Griffin, et Saint-Pol-Roux faisaient partie de cette petite brigade. A leur manière, ils avaient innové, et dans l'ordre qui nous semblait la vérité. Nous nous sentions attirés vers la vie qui, avec toutes ses tragédies, ses calamités, ses humiliations, contenait à nos yeux une grandeur à laquelle le rêve ne pouvait atteindre. Nous nous proclamions les élèves non des scoliastes mais de la forêt, du vent et des astres. Nous avions pu nous séparer de Mallarmé mais sans nier son beau génie. Décidés à remettre l'art dans sa vraie route, nous voulions aller à la découverte.

C'était à l'opposé du symbolisme. Par des méthodes particulières et avec des réserves très nettes, nous retournions à Zola.

J'habitais non loin de la Fourche, dans l'une des rues les plus moroses des hauteurs des Batignolles. Le cimetière Montmartre était à deux pas. Le soir, lorsque j'ouvrais ma fenêtre et qu'il avait fait une certaine chaleur, il m'en arrivait des odeurs affreuses. Mais je n'y prenais pas garde. Des poètes que je fréquentais, les uns demeuraient en banlieue, d'autres occupaient à Montmartre une mansarde sous les toits. Nous nous sentions frères dans la même grande cause. A l'image de tous les jeunes gens qui partent dans la vie pleins d'espérance, nous avions hâte d'affirmer nos idées et quelques plaquettes signées de nos noms s'entassaient désespérément chez les libraires.

Ayant écrit quelques essais, je les réunis sous ce titre : *l'Hiver en méditation.*

J'avais dédié ces *Essais* à Zola, dans un discours préliminaire où je lui rendais hommage. J'en communiquai une copie à Émile Berr qui tenait dans *le Figaro* le courrier des Lettres. Il l'y donna aussitôt. Dans les milieux du symbolisme, la chose fit du bruit. Avec le symbolisme, c'était la rupture. Mais de Zola il n m'arriva rien, pas même deux mots sur une carte de visite, comme il est d'usage d'en écrire à qui vous a loué en passant dans un article quelconque.

Un soir d'octobre de cette année 1896, portant sous mon bras un « japon » de mon bouquin, je m'en allai vers l'hôtel de Zola. C'était 21 *bis*, rue de Bruxelles. Il avait plu énormément et les trottoirs étaient gras. J'arrivai tout crotté. Un domestique me toisa d'assez haut, je n'en conçus aucune gêne. L'importance de l'acte que j'accomplissais en venant instruire l'écrivain des sentiments qu'il inspirait aux jeunes, je la tenais pour si considérable que je ne pouvais m'arrêter à des détails. Il s'agissait de contracter alliance avec un grand combattant. A distance, cet état d'esprit me fait sourire.

Le domestique reçut mon livre et me pria d'attendre. Il partit voir si son maître était chez lui. J'avais passé sous une porte cochère dont il avait fait jouer l'un des vantaux et j'étais dans un vestibule où débouchaient les degrés d'un escalier magnifique. Des marbres et des statues coloriées encombraient les lieux.

A peine y avais-je jeté un coup d'œil que le domestique revint. Il m'invitait à le suivre.

Je gravis donc les marches de l'escalier qui m'avait tant impressionné, et j'arrivai à une grande pièce carrée aux fenêtres plaquées de vitraux d'Église et aux murs tapissés de tableaux divers. L'un d'eux attira mes regards. C'était le portrait de Zola à vingt-cinq ou vingt-six ans, par Édouard Manet. Cette toile orne, aujourd'hui, le musée du Louvre.

J'étais dans le bureau du maître, une table taillée dans du chêne me le révélait assez. La timidité commençait à me reprendre. Le mobilier suait l'opulence et m'écrasait de sa magnificence. Je regardais mon habit misérable et mes souliers souillés de boue et je m'inquiétais de l'accueil qui me serait fait. Sur ces entrefaites, Zola se montra.

C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne et légèrement corpulent. Une capuce de moine couvrait ses épaules. Bien qu'il fît une chaleur fort délectable, il semblait tout frissonnant. Il s'avança vers moi d'un pas assez lourd. Sa tête s'achevait par un front énorme que couronnait une chevelure grisonnante. Sa peau était jaunâtre et ravinée, son regard doux mais excessivement noir et son nez fendu au milieu, comme chez certains chiens. Il avait l'air d'un centurion romain, a écrit Péguy. L'image reste juste. De constitution nerveuse prononcée, ce dont

témoignait notamment la fébrilité de ses mains qui pas une seconde ne tenaient en place, il donnait pourtant l'impression de la robustesse. L'énergie qui habite un corps lui constitue comme une enveloppe de force. Zola n'était pas devant moi depuis cinq minutes que j'avais oublié mes appréhensions. Je me sentais dans une autre atmosphère et j'avais repris mon calme.

— J'avais lu dans le *Figaro* votre dédicace, me dit-il bien vite. Mais vous parlez de moi en termes si curieux ! Je me demandais si tout cela était vrai !

Déshabitué de se voir loué par la jeunesse, il avait donc attendu ma visite, certain que je lui en ferais une, si ce n'était point par moquerie que j'avais comparé *la Terre* aux poèmes du vieil Homère, ce à quoi je m'étais risqué dans mon discours. Il le disait sérieusement. Je dévisageai alors ce grand homme que j'avais déifié dans ma pensée et dont la première réaction à mon égard était de doute. Peut-être, pour la première fois, étais-je frappé de la fausseté des réputations humaines. Celle qui s'était faite autour de Zola le représentait comme un homme gonflé de soi et singulièrement vaniteux de ses tirages.

— Vous avez des amis ? fit-il soudain.

Je lui en citai quelques-uns dont il ne connaissait même pas le nom. Je lui vantai les talents de chacun et l'amitié qui nous unissait tous, que je m'imaginais être éternelle. Il eut une expression sceptique et, comme s'il répondait à ses propres souvenirs, il laissa échapper une réflexion.

— Au premier succès, vous vous séparerez, me dit-il d'un ton railleur.

Sans doute se rappelait-il son départ dans la vie avec Cézanne, son condisciple d'Aix, dont quelques toiles accrochées devant nous disaient la place qu'il conservait chez l'écrivain. Après s'être aimés comme deux frères, ils avaient dû s'éloigner l'un de l'autre. A Paris, dans les commencements, ils se retrouvaient cependant avec bonheur. Zola n'enviait rien alors de Cézanne qui disposait pourtant d'une petite rente et jouissait de l'indépendance que donne l'argent. Puis il avait pris son élan vers le succès. *L'Assommoir* l'avait tout à coup rendu célèbre. Il devenait riche à son tour. Ses romans lui valaient partout des fanatiques, tandis que, perdu dans ses rêves d'un « classicisme moderne » fondé sur l'union du réel avec le style, Cézanne con-

tinuait ses recherches solitaires, travaillait à faire (selon son expression) du Poussin d'après nature et s'enfonçait finalement dans la nuit. Que s'était-il ici passé entre eux ? Zola avait fait des efforts pour ramener Cézanne chez lui mais, tout à sa sauvage humeur, celui-ci oubliait d'en reprendre la route et ne répondait même pas.

A ce moment j'ignorais tout de cette histoire et bien d'autres choses encore touchant l'intimité du grand romancier : la rupture de Céard avec Zola, entre autres. Céard avait été longtemps des familiers du logis. Et, un beau jour, il avait tourné bride. Dans la folle candeur de mon âge, des abandons de cette espèce m'auraient extrêmement étonné si je les avais connus. Mais des rapports des disciples avec le Maître, et des complications de son foyer, je n'étais pas averti. Dans la réflexion de Zola, je ne vis donc naturellement qu'un accès d'hypocondrie.

— Ma femme est aux eaux, à Salso-Maggiore, me raconta-t-il bientôt. Seul dans cette maison, je suis mal servi. Cela sera ainsi durant encore un mois. Aussi, je me sens dérangé dans mon travail. Mais je n'en vais pas moins lire votre livre. D'après ce que je vois de vous, je suis convaincu qu'il m'intéressera.

Ce n'était pas tellement sûr ! Il y avait dans ces Essais plus de philosophie que de choses vécues et mon style suivait les délires de l'âge. L'influence de Rimbaud y était visible. Celle de Barrès également, par endroits. D'autre part, un cœur de croyant s'y manifestait. Et tout cela semblait malaxé dans un feu de fièvre. Zola était-il préparé à le bien sentir ? J'en doutais à tort.

— Vous retournez à la vie, me dit-il, et c'est la grande chose. L'art qui tend à s'en isoler ne peut que se perdre dans l'étrange. A nous, les naturalistes, on a pu adresser beaucoup de reproches mais, quand nous sommes venus à la littérature, où en était-elle ? L'Empire nous avait valu la défaite. La nation cherchait à se refaire et elle en était encore à errer au milieu des ruines. Le mensonge romantique n'était plus de mise et le salut ne pouvait venir de lui. Avec ses prophéties d'Apocalypse, le vieil Hugo n'excitait en nous que le désir fou du vrai. Peut-être avons-nous dans ce sens péché par excès. Cela est possible. Mais l'art que nous pratiquons a été celui d'une génération et

il a renouvelé en Europe toutes les formes de l'expression, aussi bien en peinture qu'au théâtre et dans la musique.

Et il reprit ses questions. Ce que nous entendions par naturisme, il ne le voyait pas bien. Je m'efforçai de m'expliquer là-dessus. Mécontents du *Rêve Absolu* dans l'art, nous l'étions également du réalisme, chacune de ces doctrines ne donnant de la vie qu'une vue incomplète des choses. La vérité était entre les deux ou, mieux encore, dans la fusion de l'une et de l'autre, parce que l'homme n'est pas moins une matière qu'une âme. Pour ma part, je me proposais de les montrer confondues. C'était l'objet de nos recherches, à nous, les jeunes.

Zola écoutait nos propos. Les hommes qui approchent de l'automne de leur destin se penchent avec avidité vers les courriers du printemps. Les générations qui se suivent sous le soleil ont l'air tantôt de s'opposer, tantôt d'hériter l'une de l'autre et de reprendre une tâche abandonnée. Mais quand on a surpris le sens du monde on sait que rien de nouveau ne s'y passe jamais. Un incessant recommencement est l'image de notre existence et tout se répète sans fin. Sur la grève des âges battent le flux et le reflux, image de la monotonie de l'éternel.

— Si vous voulez bien, dit Zola, vous reviendrez d'ici huit à dix jours, j'aurai lu l'*Hiver en méditation*.

Il était six heures du soir, je l'avais tenu une bonne demi-heure.

o o

Chaque jeudi, après le dîner, Zola réunissait chez lui quelques-uns de ses intimes. Parmi ces derniers, il y avait le vieil éditeur Charpentier et son successeur Eugène Fasquelle, le compositeur Alfred Bruneau, Théodore Duret, qui avait été l'ami de Manet auquel il avait consacré un livre admirable. Thiébaud et deux ou trois autres. A cette équipe des premiers temps, étaient venus se joindre quelques nouveaux venus comme Octave Mirbeau dont le tempérament explosif faisait l'animation de ces soirées, Paul Brulat et moi. Les femmes accompagnaient généralement leur mari. Elles assistaient madame Zola dans ses fonctions de maîtresse de maison.

Madame Zola était encore très belle. Je crois qu'elle avait une

année ou deux de plus que Zola mais on ne pouvait pas la voir sans admirer son aspect imposant, sa figure aux traits réguliers et l'acuité de l'expression que son âme y imprimait. La bouche était sinueuse et dédaigneuse, les yeux d'un noir de charbon. Elle avait le port d'une grande dame et beaucoup d'esprit. Dans la suite des événements, elle devait témoigner d'une grande noblesse d'âme. Elle faisait honneur à Zola et elle parait son foyer. Au cours des années de combats, elle s'était montrée égale à sa tâche, à la fois forte et vaillante. Zola en gardait le souvenir et, en dépit des nouvelles circonstances, il lui restait attaché.

A peine avais-je été admis dans ce petit cercle que plusieurs de ses membres me prenaient à part et, par sollicitude pour moi, je veux le penser, ils m'initiaient à des mystères parmi lesquels j'aurais pu trébucher. Zola avait en effet un second ménage. Tout Paris s'en entretenait mais sans en rien connaître de bien précis, selon l'habitude. Aux approches de la cinquantaine, il s'était épris d'une jeune femme de la campagne dont il avait eu deux enfants et qu'il avait installée splendidement. Il avait fait de ce logis l'asile de ses belles amours. Chaque jour, il en montait les escaliers, pour y retrouver ses enfants et leur jeune mère. Celle-ci, il l'aurait épousée s'il eût été libre. Mais, fidèle à sa vieille compagne, il l'avait suppliée de lui demeurer. Le *Docteur Pascal,* le dernier des romans des Rougon-Macquart avait raconté au public cette ardente idylle. Par un sentiment singulier, il avait dédié ce roman à sa propre femme, ou bien afin de se faire pardonner sa faute passionnelle ou bien afin d'en effacer les traces aux yeux de la foule. Quoi qu'il en soit, cette double vie, dans laquelle il mettait son ordre habituel, étonnait le monde. Mais, parmi ses amis, nul ne l'en blâmait. Quelques-uns l'avaient même suivi dans son aventure et, notamment, Paul Alexis, l'un de ses meilleurs disciples. A la naissance de la petite Denise, Alexis avait accepté de lui servir de parrain.

C'est qu'en dépit des hautes vertus morales que chacun louait chez l'épouse de Zola, on ne pouvait pas oublier qu'elle se montrait exigeante envers lui et singulièrement sourcilleuse et tracassière. Dans son entourage on la savait telle, et l'on n'ignorait pas que Zola en souffrait. Comme il arrive pour un homme de ce genre, l'indulgence allait au mari, non à la femme. Et l'on accep-

tait son partage entre la compagne d'autrefois et la jeune femme à l'opulente chevelure. Avec celle-ci, c'était un magnifique printemps qui avait fait son entrée dans sa vie. Elle la parfumait et l'embellissait.

Ayant été mis au courant de ces détails, j'en remerciai ceux de qui je les tenais car, si j'avais commis la gaffe de citer le nom d'Alexis au cours de nos entretiens, ce que j'aurais fort bien pu être amené à faire, je me serais ruiné dans l'esprit de madame Zola. Madame Zola n'ignorait rien de la liaison de son mari avec celle qu'on appelait madame Rozereau mais c'était une chose que personne évidemment ne devait lui rappeler, surtout sous son toit.

A ces réunions du jeudi, tout se passait d'une façon familiale. Assez spacieux pour nous rassembler tous, le cabinet de travail de Zola gardait cependant un aspect d'intimité. En ces temps déjà reculés, un homme qui, de son aveu même, dépensait chaque année la valeur d'un million (au taux actuel de l'argent), pouvait n'offrir à ses amis que des pots de bière et du thé, avec quelques tranches de cake. Les glaces et les échafaudages de pâtisseries qu'appellent aujourd'hui les plus simples réceptions n'étaient pas de mode. On se voyait pour le plaisir et sans aucun accompagnement de luxe.

o o

Avec le compositeur Alfred Bruneau, l'un des rénovateurs de la musique dont plusieurs opéras avaient établi la réputation, Octave Mirbeau était la personnalité la plus remarquable de ces soirées. Pendant les quatre années que j'y suis allé, il n'est guère de jeudi où je n'ai eu la satisfaction de l'apercevoir. L'homme était au plus haut de sa renommée. Les jeunes admiraient son talent et davantage encore son âme généreuse qui faisait de lui, à l'époque, la Providence des chercheurs et des méconnus.

On se souvient de sa découverte de Maeterlinck. Maeterlinck m'a raconté lui-même l'émotion qu'il avait ressentie à se voir tout à coup l'objet d'un « Premier Paris » du *Figaro* signé de Mirbeau. Il vivait alors dans sa ville natale, au milieu des Flandres.

A Gand, personne n'avait jamais fait attention à lui. Ignoré des journaux et de la critique, il avait, de ses propres mains,

imprimé la *Princesse Maleine*. Nul n'en soufflait mot. Cependant la brochure arrivait un jour chez Mirbeau et cela avait été aussitôt le grand enthousiasme. Mirbeau donnait au *Figaro* deux colonnes de louanges forcenées et au surplus divinatrices et parfaitement justifiées. Dans l'Europe entière, Maeterlinck devenait célèbre.

Mirbeau, qui avait épousé une femme ravissante mais dont on critiquait la fortune trop lourde, en traînait avec lui le poids car, en ce siècle-là, on était, dans certains milieux, assez rigoriste. Taillé en véritable athlète, il avait fallu à Mirbeau beaucoup de patience devant certains regards. Il en avait souffert. Enfin, chez les Zola, on l'avait fêté. Aussi s'y rendait-il régulièrement.

A son entrée dans ce cercle d'amis, toutes les têtes se tournaient vers lui, avec une expression de curiosité très particulière. C'est ici qu'une fois de plus se vérifiait la loi de chimie psychologique à laquelle j'ai eu l'occasion de faire allusion et qui veut que l'introduction, dans un certain groupe, d'un être nouveau, en change l'atmosphère. Arrivant du dehors, Mirbeau apportait toujours avec lui une histoire extraordinaire.

Encore n'était-ce pas l'essentiel pour nous. Son tempérament était volcanique, ses sentiments effrénés. Son état normal était ou l'indignation ou l'amour. Jamais l'objet dont il était occupé ne le laissait dans un état calme. S'il s'intéressait à quelqu'un, c'était fougueusement. Tantôt il vous plaçait sur un piédestal d'où il ne permettait pas qu'on vous délogeât, tantôt il allait chercher jusque dans les égouts les projectiles les plus meurtriers afin de vous les jeter à la face. Ce qui éclatait dans ses jugements, c'était sa haine du convenu et du faux. Les artistes qu'il célébrait n'appartenaient jamais au monde des puissants et, presque toujours, ils étaient pauvres. Il y avait peut-être du parti pris dans de pareils choix mais le sentiment qui les lui inspirait ne pouvait être qualifié qu'honorablement. En faveur de Rodin, alors méprisé de toute la critique, de Claude Monet dont les toiles ne trouvaient encore que difficilement de rares acquéreurs, d'Auguste Renoir et de beaucoup d'autres, que de lances il avait rompues ! Mais dès qu'un homme était au faîte, Mirbeau l'abandonnait à son destin. Les gens dont il s'était fait la veille le panégyriste tombaient avec rapidité au rang le plus bas. Il semblait que leur succès même attirât sur eux ses

malédictions. Avait-il tort ou raison ? Il est rare qu'un homme arrivé garde sa fraîcheur.

— Cet après-midi, nous dit-il un soir, je passais dans la rue Laffitte. A la devanture d'un marchand de tableaux qui s'appelle Vollard (un drôle de corps, d'ailleurs, mais un habile homme !) j'ai aperçu un Cézanne. Quand vous passerez par là, allez voir ça. Cette toile représente des femmes nues qui sortent d'un étang, dans un sous-bois. C'est aussi grand qu'un Rembrandt. Mais un détail m'a frappé. Les baigneuses n'ont pas été peintes dans toute leur surface. A l'une, il manque un bras ; chez l'autre, la tête n'a été qu'à peine esquissée. Comment Cézanne a-t-il laissé s'en aller de son atelier cette toile inachevée ? Je l'ai demandé à Vollard. Eh bien, la raison en est simple. Cézanne ne sentait pas certains de ces morceaux et il n'y a pas touché. Evidemment, un autre, à sa place, n'en aurait pas moins fini son travail. Il l'aurait fait en homme de métier, sans amour. Chez Cézanne la sincérité l'emporte sur tout.

Dans le cercle au milieu duquel se trouvait Mirbeau, des considérations aussi excentriques rencontraient un auditoire des plus passionnés. Par sa façon de comprendre son art, Cézanne s'attirait le sarcasme de bien des gens. Quelques jeunes artistes le vénéraient mais ils ne formaient qu'une petite élite. Aux yeux de la grande presse, surtout, Cézanne passait pour un artiste original mais dépourvu de tout métier et comme frappé d'impuissance. Mirbeau qui le mettait si haut était presque le seul à voir vraiment clair.

Dans les conversations que nous tenions Zola intervenait peu C'était un homme de tempérament plutôt taciturne. Son élocution, qui était marquée de beaucoup de pauses et d'hésitations, se ressentait de son grand nervosisme. Il laissait donc volontiers les autres parler. La verve de Mirbeau, qui dessinait en traits fulgurants des sortes de caricatures des hommes de l'époque, tantôt par une exagération outrée de grandeur, tantôt par la fureur du dénigrement, l'amusait beaucoup. Sans être d'accord avec lui, il ne cherchait pas à le contredire. Mirbeau était un homme aux affirmations de qui personne n'ajoutait un crédit complet mais dont on connaissait l'élan généreux et la haute franchise. L'indépendance de ce vieil homme de lettres aux yeux duquel il n'existait ni conformisme ni préjugé ni intérêt à

ménager était magnifique. Zola ne manquait pas de l'apprécier. Mais au plus humble d'entre nous, à Brulat, à Loiseau ou à moi, il prêtait la même attention pleine de sympathie.

Contrairement à ce qu'on a dit, s'il lui arrivait de s'exprimer avec une certaine impétuosité, ce n'était jamais en termes vulgaires. Son langage parlé se mêlait d'images imprévues, d'un tour qui fleurait bon la terre et qui rappelait la poésie biblique.

— Vous êtes venus après nous, me dit-il un jour, vous êtes comme les fils du propriétaire d'un champ, vous avez remis vos pas au creux du sillon mais les grains que vous y répandez sont bien à vous.

Comment faire mieux sentir à la fois l'opposition apparente de deux générations et l'esprit de continuité par lequel celles-ci s'accordent ? Zola avait eu cette figure sans y attacher d'importance. Des trouvailles de ce genre abondaient chez lui.

— Flaubert est le plus grand des hommes de lettres que j'ai connus, disait-il souvent. Si vous saviez combien il était bon ! Les œuvres dont il avait tracé cinq ou six états différents et qui lui avaient coûté des années et des années du plus dur travail lui rapportaient peu d'argent. Il n'en éprouvait aucun chagrin. Avoir mené à bien sa tâche d'écrivain suffisait à la satisfaction de son âme. Considérant les ouvrages qui étaient sortis de sa main, il se regardait comme béni de Dieu et remerciait la fortune.

A l'égard de ses contemporains, même de ceux dont il se savait le plus attaqué, il manifestait cette justice égale, fruit d'un sentiment élevé de soi-même, qui relève autant de l'orgueil que de la bonté. Au plus fort des événements qui ont un moment divisé la France et auxquels il avait pris part d'une façon active et prépondérante, je l'ai entendu prononcer sur ses adversaires des paroles aussi équitables que sympathiques. De Barrès que l'on cherchait à ravaler ainsi devant lui, ou bien parce qu'on s'imaginait lui être agréable, ou bien par fanatisme de partisan, il déclara en ma présence : « Qu'il n'y avait pas lieu de lui en vouloir, Barrès était un homme du plus beau talent, dans tout ce qu'il faisait il obéissait à son caractère qui était, à coup sûr, d'un splendide artiste. » C'était mettre fin à toute discussion. Sur Jules Lemaitre, François Coppée, Paul Bourget, et Léon Daudet,

dont il avait été séparé par la politique, il articulait des jugements semblables. Il leur rendait justice à tous, sans que cela lui coûtât.

o o

La dernière fois qu'il m'a été donné de le voir, c'était à Médan où il avait l'habitude de passer l'été. Nous étions en 1902, l'année de sa mort. A la veille de notre départ pour la Normandie, Zola nous avait aimablement invités, ma femme et moi, à venir déjeuner chez lui, dans sa maison, au bord de la Seine.

En ce temps-là, le voyage de Paris à Médan demandait une heure. La pratique de l'auto était inconnue. Il fallait donc monter dans un train, que l'on prenait à la gare Saint-Lazare et qui vous débarquait à Villennes. De là à Médan, on avait plusieurs kilomètres à faire à pied, par une route crayeuse entre des prairies et des champs plantés de betteraves ou de pommes de terre avec, çà et là, une maison qui trouait l'air tiède de son toit d'ardoise. La nécessité de cette marche n'était pas pour nous effrayer. Du reste, en sortant de la gare, nous avions trouvé une voiture à cheval qui nous attendait. Elle appartenait à Zola qui nous avait fait la surprise de nous l'envoyer.

A une heure de l'après-midi, Zola était encore à son travail. Madame Zola ne laissait pas tarir la conversation. Je me rappelle qu'on nous avait introduits dans une des pièces du corps de bâtiment le plus ancien, car Médan avait été bâti de bric et de broc autour d'une vieille habitation campagnarde acquise avec les bénéfices de *l'Assommoir*. La grosse tour et les diverses dépendances de cette propriété en avaient été des enrichissements. Zola l'avait embellie au fur et à mesure de ses succès.

Le déjeuner nous réunit, à bien plus d'une heure. Dans la salle à manger était dressée une vaste table sur laquelle brillait une argenterie massive. Nous étions les seuls invités, ma femme et moi. Zola occupait la place du milieu. Il avait l'air content de son travail. Comme chacun des jours que Dieu lui donnait, il venait d'écrire ses trois pages quotidiennes et il s'en montrait heureux. Le roman auquel il se consacrait était le *Troisième Évangile* (celui qui a paru après sa mort et qui s'appelle : *Vérité*). Dans le mois d'avril précédent, il avait eu soixante-deux

ans et se regardait comme un patriarche. L'idée de la mort qui s'approche ne l'inquiétait pas. Il en avait frémi dans sa jeunesse, comme c'est le cas pour beaucoup d'hommes qui portent en eux le désir d'une grande œuvre à faire. Mais, à présent, il regardait venir les ombres du soir dans une attitude de paix intérieure qui disait sa résignation à l'inévitable. Contemplant son œuvre accomplie, il pouvait se féliciter d'avoir mis au jour les ROUGON-MACQUART et composé les TROIS VILLES. Il en était maintenant à ses QUATRE ÉVANGILES, dont deux déjà avaient paru et dont le troisième était presque achevé. Son existence n'avait pas été vaine. Il pouvait quitter les rivages du monde terrestre, sans crainte d'être mal jugé.

— Quand j'en aurai fini avec mes *Évangiles*, nous confia-t-il, à un moment donné, je crois que je me remettrai à faire du théâtre. C'est un grand art, que j'ai pratiqué autrefois, quand l'expérience me manquait. Alors je roulais dans ma tête trop de vastes projets de romans et la construction du roman diffère de celle d'un ouvrage dramatique. Pour la scène, il faut un style nu et sans épithètes et des raccourcis presque foudroyants. Le théâtre, tel que j'aimerais à le faire, devrait se conformer aux règles classiques de trois unités mais en portant à la scène des conflits modernes.

Il se reprochait la longueur de ses romans. La postérité ne pourrait s'en encombrer. Dans ce qu'un écrivain lui apportait, elle devait forcément opérer un tri. De l'œuvre innombrable d'Hugo, que resterait-il ? *La Tristesse d'Olympio* et quelques poèmes. De celle de Voltaire ? *Candide*. De celle de Corneille ? Trois ou quatre tragédies. Encore Zola cita-t-il les plus grands, auxquels il avouait qu'il n'osait se comparer.

Il nous dit donc qu'il travaillerait pour le théâtre et qu'il confierait à Antoine ses manuscrits. Avec Lugné-Poë, qui d'ailleurs le combattait, Antoine était à cette époque le champion le plus avancé du nouveau théâtre. Admirateur forcené de Zola, il en appliquait les méthodes dans l'art dramatique qu'il avait révolutionné. Il y conservait une place éminente qui ne devait s'affaiblir qu'avec l'âge, devant l'assaut d'autres générations. Il ne passionnait déjà plus la jeunesse qui demandait autre chose.

L'heure du café vint, nous le prîmes dehors. Madame Zola nous emmena sous les arbres, loin de la salle à manger. Zola

s'en excusant alors, nous dit qu'il avait choisi cet endroit pour éviter les curieux. D'un pont assez proche, il était arrivé à des promeneurs d'apercevoir Zola dans son jardin, et de s'arrêter pour le suivre du regard. Au plus chaud de l'affaire Dreyfus, on lui avait jeté des pierres qui, heureusement, ne l'avaient pas atteint. Mais force lui avait été de se chercher un abri.

— Tout cela s'apaisera, nous dit-il avec gaieté, comme s'il s'amusait d'un pareil souvenir. Mais c'est singulier la passion qui prend les hommes et comme la violence est au fond de chacun de nous !

Nous nous trouvions à l'ombre des tilleuls épais dont les branches bruissaient d'insectes. Au bas du parc, la Seine roulait ses flots sur lesquels quelquefois passaient des barques. En face, il y avait une île aux bords tout plantés de saules.

— Autrefois, nous allions nous y reposer, fit Zola en montrant ces frais rivages. Avec Maupassant notamment, nous nous plaisions à faire de l'aviron.

Le nom de Maupassant l'avait attristé. Toute sa jeunesse y semblait accrochée comme un bouquet à une épave qu'entraîne le mouvement du temps. Peu à peu, la mélancolie gagnait.

Je ne retracerai pas toute cette journée. L'image en est enveloppée de grisaille. Zola avait l'air bien portant et rien ne permettait de croire qu'il dût si tôt partir de cette terre. Pourtant le soir, quand nous nous dîmes adieu, je ne sais quel pressentiment me rendit la séparation étrangement pénible.

Il avait fait venir sa voiture pour nous ramener à Villennes et je le vois, devant la porte de sa maison, nous faisant de la main un dernier signe. C'était le 13 juillet 1902.

Un peu plus de deux mois plus tard, à la fin de septembre, par une nuit tourmentée de pluie et de vent, il mourait, rue de Bruxelles. Une cheminée qui avait été réparée en hâte avait mal tiré, l'oxyde de carbone s'était répandu et, au matin, sur le parquet, on trouva Zola inerte.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

# SUR L'HYGIÈNE DE L'ENFANCE ET LA NATALITÉ FRANÇAISE PENDANT LA GUERRE

A la veille de la guerre, exactement le 30 juillet 1939, paraissait au *Journal Officiel* le décret-loi relatif à la famille et à la natalité françaises. C'est, croyons-nous, la première fois dans notre histoire qu'un de nos Gouvernements décidait d'une façon aussi formelle d'attaquer, et, dans la mesure de ses forces, de résoudre le problème de la population française. L'importance de la tâche que le Gouvernement s'était donnée, la grandeur de la résolution qu'il avait prise n'avaient échappé à personne. Le Haut-Comité de la Population, réuni sous la présidence active de M. le sénateur Pernot et composé d'un petit nombre d'hommes compétents, avait su préparer pour le président du Conseil, M. Daladier, un ensemble de décrets-lois, aussitôt baptisé du nom de Code de la famille. Depuis longtemps le péril couru par le peuple français n'était que trop connu et le moment paraissait proche où la population française ne serait pas suffisamment nombreuse pour assurer la garde de ses frontières et la défense de sa liberté morale également menacées.

Deux éléments nouveaux devaient encourager le Gouvernement dans son initiative et les citoyens dans leurs espoirs : tout d'abord, l'inquiétude gagnait toutes les classes sociales, même celles où un scepticisme moqueur avait jusqu'alors écarté les soucis de cet ordre : le salarié, l'ouvrier, le culti-

vateur français commençaient de voir clairement que, si leur pays ne représentait pas une force capable de défendre et leur territoire et leur conception même de la vie, il serait envahi, les libertés pour lesquelles ils avaient toujours lutté disparaîtraient et que le peuple entier serait astreint à un esclavage intolérable. Les Français avaient donc compris l'importance de la question démographique et sentaient l'urgence qu'il y avait à lutter contre la crise de la population. En second lieu, l'opinion changeait sur le fond du problème lui-même. La baisse de la natalité depuis un siècle se manifestait successivement dans presque tous les pays d'Europe et d'Amérique ; dans certaines nations, atteintes tardivement, le phénomène paraissait particulièrement rapide, aussi était-il généralement considéré comme inéluctable pour tous les peuples civilisés, quelles que fussent leurs croyances, leurs mœurs, leur structure sociale. La seule tentative utile paraissait donc être celle qui consistait à lutter contre la mortalité des sujets jeunes : la baisse, en quelque sorte catastrophique, de la natalité en Autriche, en Allemagne et même en Italie venait à la fois justifier la doctrine et rassurer les inquiets.

C'est alors que le Gouvernement national-socialiste en Allemagne et, dans une moindre mesure, le Gouvernement fasciste en Italie, s'appliquant de toutes leurs forces au problème de la population, ont montré la possibilité de modifier la courbe de la natalité, en arrêtant d'un coup sa descente et même en déterminant, fait bien particulier, un mouvement ascensionnel. Le phénomène était inattendu.

Il paraissait, il paraît difficile de déterminer la part qui, dans ce domaine, revient à l'action législative et aux mesures fiscales (prêts au mariage, allocations familiales, avantages consentis aux pères et aux mères de famille), aux méthodes policières appliquées contre l'avortement provoqué et, enfin, à la foi mystique en la grandeur nationale, admirablement développée et exploitée. De toute façon, il fut reconnu que l'action énergique d'un gouvernement pouvait, jusque dans ce domaine, obtenir d'importants résultats. Mais alors, si le peuple français et ses chefs le veulent, a-t-on justement pensé, ne doivent-ils pas, eux aussi, vaincre

ce péril mortel qu'est la diminution de la population nationale? Et l'on put rappeler à la mémoire un fait capital de notre histoire, oublié au milieu de tant de récits épiques. Le voici : en 1813, l'Empereur, pressé de toutes parts, — tandis que le péril extérieur grandit et que murmure le peuple français, las de la guerre — décide une nouvelle conscription mais il en exempte les jeunes hommes mariés. L'effet de cette mesure sur les mariages et les naissances est considérable : le nombre des naissances augmente de 100 000 environ par rapport à l'année précédente. Cet exemple saisissant, qui montre bien l'influence sur les naissances d'une mesure législative, et plus particulièrement d'un avantage militaire, ne peut être oublié aujourd'hui par aucun de nos chefs.

Pour qu'il y ait sur le sol de la patrie des Français en quantité et de qualité suffisantes — car il ne faut pas se leurrer, ces deux facteurs, quantité et qualité, sont absolument solidaires — on doit à la fois relever la natalité, améliorer la santé des enfants et des jeunes hommes, incorporer dans la communauté nationale des éléments bien choisis, améliorer le sort et le gîte des travailleurs, organiser notre hygiène publique, lutter avec plus de rigueur contre les fléaux sociaux et, par de nouveaux attraits, fixer le paysan à sa terre. Le Code de la famille, avec ses cent soixante-sept articles, ses dispositions diverses, fiscales, judiciaires, administratives, éducatives, apparait aux yeux de tous comme un premier et déjà solide jalon sur la route où l'on doit s'engager.

C'est alors qu'éclate la guerre. On pense en tremblant aux vies humaines qui peuvent être prématurément fauchées, précisément celles des plus braves, des plus valides, des plus nobles parmi nos jeunes hommes, « nos héros et nos saints », et aussi, comme au cours de la dernière guerre, au nombre des naissances qui va fléchir profondément. Le problème démographique, vital pour le pays, si redoutable à la veille de la guerre, comment le résoudra-t-on au moment de la paix? La France sera victorieuse mais que vaudra sa victoire s'il ne reste alors qu'un nombre trop faible de jeunes Français?

Le péril est trop grand pour qu'on retarde l'application des remèdes. Mais peut-on, en pleine guerre, continuer l'effort entrepris en faveur de la famille? Nous le croyons

formellement et nous pensons qu'on doit même à certains égards en accentuer la vigueur. Les périodes de crise surexcitent les énergies, développent le sens civique et national et puis aussi permettent d'augmenter les pouvoirs du Gouvernement. Bien souvent, au cours de notre histoire, elles ont ainsi permis la création d'œuvres et d'institutions nouvelles et importantes. Au reste, la guerre actuelle n'est pas simplement une suite de combats entre deux armées mais bien une lutte de toutes les forces nationales, morales et matérielles, un duel entre deux énergies mises au service de deux espoirs rivaux, l'un de domination, l'autre de liberté. Vaincra le groupe d'hommes qui acquerra le plus de ressources et qui aura la foi la plus vive en son idéal et en son propre avenir.

Il est aujourd'hui aussi important de favoriser la naissance de petits Français, de protéger leur existence fragile, de maintenir allumés les foyers, de sauver les mères que de garder sans défaillance la ligne bétonnée de la frontière. Le souci d'épargner le sang de nos jeunes hommes, qui inspire la politique du Gouvernement et la stratégie de nos chefs militaires, doit être associé à l'effort de protection des plus jeunes vies, plus que jamais menacées. La guerre est bien une guerre totale. Le Gouvernement l'a compris et n'hésite pas à engager résolument la lutte contre les périls intérieurs. La décision a été prise, malgré les lourdes charges financières que celle-ci comporte, d'appliquer le Code de la famille, d'en renforcer même certaines dispositions, d'améliorer l'aide matérielle aux femmes enceintes, aux mères, aux familles nombreuses, d'accentuer les avantages militaires accordés aux pères de plusieurs enfants. Le Ministère Paul Reynaud veut s'efforcer d'éviter ce désastre démographique, aussi grave qu'un désastre militaire, que serait l'effondrement de notre natalité. Au cours de la dernière guerre n'a-t-on pas entrepris l'organisation de la lutte antituberculeuse en France? C'est maintenant à la protection de l'enfance et de l'adolescence que l'on doit s'appliquer de toutes ses forces.

◆ ◆

Par mortalité infantile, on sait qu'il faut entendre la mortalité dans le cours de la première année de la vie. Cette mortalité, malgré les progrès accomplis, est encore trop forte en France [1]. Ainsi, en 1938, où l'on compte en France 630 138 naissances, le chiffre des mort-nés a été de 22 258 et celui des enfants nés-vivants, ayant succombé pendant la première année de leur vie, fut de 40 113. Si nous établissons un pourcentage, nous constatons que sur 100 enfants naissant dans l'année, 10 environ meurent dès leur naissance ou bien succombent dans la première année. En comparant la situation récente de la France à celle des années précédentes, on voit que la baisse de la mortalité infantile a été appréciable car en 1913 le taux en était de 114 p. 1 000, en 1935 de 69, en 1936 de 67. En 1937, comme en 1938 et en 1939, le taux est de 65 p. 1 000. Depuis 1937 nous ne faisons aucun progrès. Bien plus, nous savons déjà que, depuis la guerre, la mortalité infantile augmente d'une façon appréciable.

Dans les pays voisins, la baisse de la mortalité infantile a été également progressive. En France, de 1913 à 1937, la baisse a été de 43 p. 100. En Angleterre, cette baisse est de 54 p. 100, en Suisse, de 56 p. 100, en Allemagne de 58 p. 100 et aux Pays-Bas de 60 p. 100. Du point de vue de la mortalité infantile, la France est au neuvième rang des pays de l'Europe (France 65 p. 1 000, Angleterre 63, Allemagne 64, Suisse 47, Suède 46, Norvège 44, Pays-Bas 38). Si la France avait une mortalité infantile égale à celle des Pays-Bas, nous aurions eu, en 1938, 22 685 morts d'enfants au lieu de 40 113, soit un gain d'environ 17 000 vies humaines.

En ce qui concerne la « mortinatalité », sa fixité demeure frappante : en 1934, sur 1 000 nouveau-nés, la proportion des mort-nés est de 36,6, en 1935 de 36,5, en 1936 de 36,2, en 1937 et 1938 de 36. Or, si l'on prenait les mesures

1. Nous avons indiqué aux lecteurs de cette revue les éléments de ce grave problème. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1934 : Robert Debré, La mortalité infantile en France.

appropriées, cette mortinatalité pourrait passer de 36 à 20 pour 1 000, soit un gain de près de 10 000 vies humaines.

Ainsi, à la veille de la guerre, l'objectif dans la lutte contre la mortalité infantile était d'abaisser celle-ci de 62 000 morts (environ) à 35 000 (environ) par an, soit de gagner chaque année plus de 25 000 vies humaines. Depuis la guerre, la tâche est plus pressante et plus lourde encore, puisque la mortalité infantile menace de croître.

Comment peut-on faire disparaître le lamentable déchet de ces morts évitables? Certes, toute une série de mesures économiques ou sociales est indispensable, au premier rang desquelles l'amélioration du logement ouvrier et paysan, la disparition du taudis, l'éducation populaire, un aménagement meilleur des services hospitaliers. Cependant, à n'en pas douter, l'élément essentiel est la création d'un corps d'assistantes sociales familiales spécialisées dans la protection maternelle et infantile. Il faudrait une assistante au moins par canton. On peut estimer à 4 000 le nombre de ces femmes qui voueraient une partie de leur vie à la protection des mères et des enfants.

L'organisation que nous envisageons n'est pas une nouveauté. Dans notre pays, elle est ébauchée en certaines régions, réalisée dans quelques contrées et elle est généralisée en Grande-Bretagne et dans les Pays-Bas, où existe tout un réseau d'infirmières et d'assistantes sociales. Partout on proclame l'excellence des résultats obtenus, partout on considère ces assistantes comme les agents essentiels de la lutte contre la mortalité infantile. Adaptée aux habitudes et à la structure de notre pays, cette organisation paraîtra bien vite indispensable. Alors, on ne concevra pas plus que les quartiers de nos villes et les communes de nos campagnes soient dépourvus de leur assistante sociale que privés de leurs écoles et de leurs instituteurs.

Pour réaliser ce programme, les obstacles ne manquent pas. Nous ne songeons pas à en diminuer l'importance. Deux seuls sont essentiels ; ils touchent au recrutement du personnel et aux dépenses financières. Nous savons qu'avant même d'envisager toute création nouvelle il existe aujourd'hui pour le corps des assistantes sociales une crise sévère de

recrutement. Nous sommes convaincus qu'un effort bien coordonné vaincra, maintenant plus que jamais, cette difficulté. Quant aux obstacles budgétaires, ils doivent aussi être surmontés si, comme le veut le Président du Conseil, le Gouvernement Paul Reynaud exécute son programme à la fois généreux et sage et perfectionne en pleine guerre l'application du Code de la famille.

◆ ◆

En faveur des enfants plus âgés et des adolescents, nous avons aussi une grande tâche à accomplir. Rappelons les chiffres essentiels ; sur 10 000 enfants de chaque groupe d'âge, il meurt en France :

| | | |
|---|---|---|
| De 1 à 4 ans | 59 | enfants |
| De 5 à 14 ans | 21 | — |
| De 15 à 28 ans | 33 | — |

Pour les enfants de l'âge préscolaire (de 1 à 4 ans), les difficultés et leurs solutions sont voisines de celles qui concernent le nourrisson et les mêmes remèdes doivent être envisagés : assistance sociale, consultations bien organisées, hospitalisation mieux adaptée et, le cas échéant, placement familial surveillé.

Pour les enfants de 5 à 14 ans, nous nous trouvons en présence de difficultés nouvelles. L'âge scolaire est celui d'une vie collective non seulement supportée mais en général acceptée avec plaisir ; c'est du point de vue biologique l'époque de la formation, où le jeune être humain prend son « type constitutionnel » définitif ; du point de vue nosologique, c'est l'âge des maladies infectieuses communes, c'est enfin celui de la contamination tuberculeuse pour le plus grand nombre des sujets. Ceux qui n'auront pas subi à cet âge la contamination tuberculeuse la subiront en général au cours de l'adolescence puisque, comme on le sait, chaque homme des pays civilisés est, à un moment donné, contaminé par le bacille de Koch [1]. Pour beaucoup, l'infection est bénigne et

1. Robert Debré, La Contagion de la Tuberculose. *Revue de Paris* du 15 août 1937.

immunisante mais pas pour tous : la tuberculose n'est-elle pas la maladie qui cause le plus de morts chez les jeunes hommes en France?

Par comparaison avec celle des autres pays, notre situation sanitaire est bonne pour l'âge scolaire mais elle est fâcheuse pour les adolescents et les hommes jeunes. C'est qu'en effet la tuberculose reste en France un mal redoutable : c'est la tuberculose qui est, avant toute autre cause, responsable de la mort du jeune étudiant, du jeune ouvrier des villes et des campagnes, de la servante, de l'employé, du commis, de l'apprenti. Rappelons que, chaque année, en France, le nombre des décès par tuberculose est voisin de 80 000. Chaque fois que l'heure sonne, un tuberculeux meurt dans l'agglomération parisienne. Un Français meurt de tuberculose toutes les six minutes et ces morts, répétons-le, sont avant tout celles de sujets jeunes. Sur 100 femmes de 25 ans qui meurent en France, 50 sont tuberculeuses. Si l'on admet qu'il y a 7 malades pour 1 décès, on voit qu'à notre taux de mortalité par tuberculose correspond, pour l'ensemble de la nation, une morbidité tuberculeuse de 560 000. Ces chiffres, comparés à ceux des autres pays civilisés, apparaissent trop élevés. L'âge de la tuberculose est celui de la reproduction ; cette maladie sociale est donc un fléau qui accentue la baisse de la natalité.

Pour en revenir à l'enfant de 4 à 15 ans, l'orientation des mesures hygiéniques est bien nette : tenir compte de la vie scolaire et collective, éviter les fâcheux effets des maladies contagieuses communes, fortifier le plus qu'il est possible la santé corporelle par une vie saine, lutter contre les conséquences de l'inévitable contamination par le bacille de la tuberculose. Pour obtenir de pareils résultats, on doit ajouter à la surveillance médicale familiale la surveillance médicale scolaire et l'organisation de Centres de santé pour les enfants des écoles [1].

Les Centres de santé méritent de retenir notre attention. Au gré des initiatives individuelles se sont créés des aériums, des préventoriums, des maisons d'enfants, des mai-

1. La surveillance médicale dans les établissements d'enseignement fait l'objet des articles 143 à 150 du Code de la famille ; leur application est dès à présent commencée.

sons de cure, des colonies de vacances à la campagne, au bord de la mer et à la montagne. Pour que chaque petit Français puisse bénéficier de la vie au grand air et des admirables ressources climatiques de notre pays, il est indispensable de grouper, d'organiser, de contrôler ces différents établissements, il est indispensable de créer des Camps de santé établis pour nos écoliers dans des sites choisis, sous une surveillance médicale attentive, avec une organisation qui permette à la fois les jeux et les distractions des vacances et le travail de l'année scolaire. Indispensables à tous égards, ces séjours dans les camps de santé sont spécialement indiqués dans les semaines qui suivent la contamination tuberculeuse puisqu'à ce moment, l'enfant doit être placé sous une surveillance médicale et dans les meilleures conditions d'hygiène, de repos et d'alimentation.

On voudra bien reconnaître que, si l'ensemble de notre armement destiné à lutter contre la morbidité et la mortalité des enfants avait été réalisé, le placement et la protection sanitaire des enfants évacués au début de la guerre eussent été aisés. Faute d'une organisation préalable, il a fallu bien des efforts à ceux qui ont consacré leur énergie à la sauvegarde des enfants évacués.

◆ ◆

Reprenant ses travaux après la déclaration de guerre, le Haut-Comité de la Population proclamait en novembre 1939 : « Si des mesures énergiques ne sont pas prises immédiatement pour encourager la natalité, une diminution de 50 p. 100 du nombre des naissances est à prévoir à partir du mois de juillet 1940. En 1941, le nombre des naissances ne dépassera pas le tiers de celui de l'Allemagne et sera inférieur de 300 000 (au moins) au nombre des décès enregistrés, pour cette même année, pour la population civile seule. Si cette éventualité devait se réaliser, aucune victoire, si complète soit-elle, ne saurait assurer à la France la paix et la sécurité. »

Quelles sont les mesures que doit prendre un pays qui veut l'augmentation du nombre de ses naissances et l'amélioration

de la race? 1° des mesures d'ordre sanitaire, parmi lesquelles il faut placer, avant tout, une lutte vigoureuse contre la mortalité infantile et la mort des sujets jeunes; un effort continu contre les fléaux sociaux, au premier rang desquels l'alcoolisme; une amélioration du logement; la répression de l'avortement; 2° des mesures financières, qui transformeraient la venue d'un enfant dans une famille, actuellement lourde charge, en un véritable avantage; 3° des mesures fiscales pesant sur les célibataires et les ménages sans enfant ou n'ayant qu'un seul enfant; 4° en temps de guerre, surtout, des mesures militaires, telles que « l'enfant protège son père »; 5° à ces mesures doit s'ajouter la nécessité d'une atmosphère morale favorable à un idéal familial.

Jusqu'à quel point l'effort si louable du Gouvernement répond-il à ce programme?

Des mesures sanitaires nous avons longuement parlé, tout au moins en envisageant les plus urgentes d'entre elles. Il faut répéter encore qu'elles ne sont appliquées que d'une façon parcellaire et insuffisante. On ne saurait tarder plus longtemps avant d'organiser par les moyens que l'on connaît la lutte contre la maladie et la mort des nourrissons, des enfants et des adolescents : maternités rurales, maisons maternelles, consultations de nourrissons, placements familiaux contrôlés, surveillance médicale scolaire, camps de santé pour les grands enfants, assistantes sociales familiales dans chaque canton. Nous savons de science sûre qu'un pareil effort conduit au succès; les dépenses qu'il comporte paient. Ce sont, sans aucun doute, de nombreuses vies humaines sauvées. C'est la certitude que notre mortalité infantile et juvénile atteindra les taux les plus bas.

A ces mesures urgentes, il faut ajouter un effort réel contre l'alcoolisme, contre le taudis et le logis surpeuplé — M. Ad. Landry présente précisément sur ces sujets d'importantes suggestions devant le Haut-Comité de la Population. — Il faut enfin reprendre la répression de l'avortement, qui a donné en Allemagne et surtout en Autriche des résultats indéniables et qui, peu de temps avant la guerre, commençait à être menée en France avec une certaine vigueur.

Les mesures fiscales pesant sur les célibataires et les ménages

stériles sont peu développées dans le Code de la famille. Cependant, il est institué une taxe de compensation familiale qui frappe tout individu inscrit au rôle de l'impôt général sur le revenu et n'ayant pas d'enfant à charge, le taux de cette taxe étant différent pour les célibataires et les personnes mariées sans enfant.

Mais, à la vérité, l'effort essentiel est bien celui qui allège les charges pesant sur les parents : c'est, en effet, une bien lourde charge pour un ménage, et surtout pour une mère, que d'élever plusieurs enfants, surtout si son mari est mobilisé. Que fait la collectivité à cet égard ?

Il est alloué une prime à la première naissance, qui n'est attribuée qu'aux enfants légitimes nés pendant les deux premières années du mariage. Or, sur 260 000 unions 120 000 seulement ont actuellement un premier enfant au cours des deux premières années de leur mariage. La prime à la première naissance a pour objet de remédier à cet état de choses car elle doit aider les jeunes ménages au moment où la naissance d'un enfant apporte une charge particulièrement lourde et au moment aussi où elle vient en quelque sorte consacrer le nouveau foyer. Le taux de cette prime varie suivant le salaire moyen du département, son montant est d'au moins 2 000 francs et peut atteindre 3 000 francs dans les départements où le prix de la vie est élevé.

Pour les autres enfants, le système des *allocations familiales*, qui fonctionnait depuis 1932 en faveur des travailleurs du commerce et de l'industrie, a été étendu largement. Le taux minimum de ces allocations ne peut être inférieur à 10 p. 100 du salaire moyen mensuel d'un salarié adulte pour le premier et le deuxième enfant, et à 20 p. 100 pour le troisième et chacun des suivants.

D'autre part, dans les localités urbaines, une allocation spéciale, l'*allocation de la mère au foyer*, égale à 10 p. 100 du salaire moyen départemental de ces localités, est attribuée aux salariés comptant au moins un enfant à charge et qui ne bénéficient que d'un seul revenu professionnel (provenant soit de l'activité du père ou de la mère soit de l'activité de l'un des ascendants, lorsque l'enfant est à la charge de ces derniers). Cette allocation est due pour l'enfant unique jus-

qu'à ce que celui-ci ait atteint l'âge de 5 ans et, s'il y a plusieurs enfants, tant que le dernier n'a pas atteint l'âge de 14 ans.

En n'accordant cette allocation qu'aux salariés urbains, le Gouvernement a été guidé par cette considération que la femme d'un cultivateur ou d'un petit commerçant peut, en général, aider son mari tout en surveillant ses enfants, ce qui est impossible à la femme d'un ouvrier ou d'un employé [1].

Il convient aussi de signaler que tout chef de famille ayant à sa charge un ou plusieurs enfants peut, s'il ne dispose pas de revenus suffisants pour les élever, recevoir à ce titre les allocations de l'assistance à la famille. Ces allocations seront aussi attribuées aux veuves ayant au moins trois enfants à leur charge, alors même qu'elles bénéficieraient, du fait de leur travail, des allocations familiales.

En vertu de ce système, un travailleur ayant quatre enfants à sa charge et résidant dans une localité rurale touchera des allocations égales à 50 p. 100 du salaire moyen départemental des localités rurales ; si ce salaire est de 800 francs, il touchera 400 francs par mois d'allocations. Un travailleur non salarié, (petit patron, artisan) ayant quatre enfants à sa charge et habitant une ville, touchera des allocations égales à 50 p. 100 du salaire moyen départemental des localités urbaines. Un travailleur salarié, c'est-à-dire un ouvrier ou un employé, ayant quatre enfants à sa charge et habitant une ville, touchera des allocations égales à 60 p. 100 du salaire départemental des localités urbaines.

L'aide ainsi apportée aux familles françaises est donc appréciable. Mais, dira-t-on, elle ne concerne plus la majorité des Français, puisque ceux-ci sont mobilisés. Aussi le Gouvernement a-t-il institué un système d'allocations militaires pour remplacer les allocations familiales professionnelles [2].

Le couple humain a normalement le goût du nid et de la

1. D'autre part, le Code de la famille prévoit un dispositif très intéressant de prêt au mariage pour les exploitants agricoles. Mais les jeunes paysans sont aux armées et ces articles du Code de la famille ne seront appliqués qu'après la guerre.

2. Ces allocations sont : département de la Seine, 14 francs ; communes de plus de 5 000 habitants, 10 francs ; autres communes, 9 francs. — Majoration par enfant de moins de seize ans : département de la Seine, 5 fr. 50 ; autres départements 4 fr. 50.

nichée. Certes, il est impossible de contraindre ceux et celles qui n'ont pas cet instinct mais on peut, à coup sûr, aider ceux chez qui cette impulsion normale est entravée par les difficultés de la vie. Bien des erreurs morales, économiques et sociales sont responsables de la vie anormale du couple sans enfant ou pourvu d'un enfant unique. On peut, dans une large mesure, les corriger par des allocations suffisantes. Les mesures financières destinées à encourager la natalité sont donc très précieuses. La prime au premier enfant peut le faire naître plus rapidement et diminuer le nombre des mariages stériles. Les allocations familiales compensent, en partie, les charges que représentent les enfants. Les citoyens sont groupés par profession et par région, les cotisations versées par les membres de la communauté professionnelle ou régionale sont réparties entre ceux des membres qui sont chargés de famille. Il s'agit, on le voit, d'un meilleur équilibre des charges sociales mais, pour favorables qu'elles soient, ces mesures ne sont pas encore suffisantes pour assurer un relèvement net de la natalité.

L'aide matérielle aux parents doit être conçue non pas comme une sorte de contrainte financière ou de pression économique mais bien, au contraire, comme la libération d'une pesée sociale si pénible qu'elle empêche la fondation d'une famille. Dans un article plein de faits et de finesse, M. Sauvy, reliant la crise financière à la crise de la population, montre très bien les positions toutes tracées des idéologies politiques et sociales en face du problème de la population et indique comment ceux qui étaient réservés vis-à-vis des efforts en faveur de la natalité, à cause de « leurs idées avancées » ou « en se complaisant dans un conformisme étroit », sont maintenant placés à l'arrière-garde. En effet, le véritable effort populaire est celui qui consiste à faciliter l'établissement de la famille, à permettre aux femmes de mener leur grossesse à terme et d'élever plusieurs enfants, en les libérant de charges trop lourdes, qui doivent peser sur d'autres.

En temps de guerre, les charges militaires doivent être allégées pour ceux qui ont des enfants et pour ceux qui procréent. Les mesures prises en 1813 par l'Empereur étaient inspirées par la plus haute pensée politique et l'on doit s'en

souvenir aujourd'hui. Il n'est pas paradoxal d'assurer que peut-être, de tous les actes de l'Empereur, c'est le seul dont nous tirions encore aujourd'hui un bénéfice positif.

On sait qu'à l'heure actuelle les pères de six enfants sont libérés de toute obligation militaire, les pères de cinq et quatre enfants ont été également renvoyés dans leur foyer, ainsi que bon nombre de pères de trois enfants, puisqu'ils bénéficient d'un vieillissement de six classes.

Tels sont les principaux avantages consentis en faveur de la natalité ; pour l'allégement des charges militaires comme pour les allocations familiales, nous croyons qu'il faut voir large et ne pas hésiter à prendre les mesures les plus généreuses ; seules elles sont efficaces, seules elles sont proportionnées à la grandeur du mal que l'on veut combattre. Au reste, nous pouvons espérer, grâce à l'intérêt tout particulier que prête au problème démographique M. le général Gamelin, commandant en chef les forces terrestres, que des faveurs plus libérales encore seront accordées. Dans ce domaine, comme en d'autres, on doit savoir profiter de l'état de guerre.

C'est qu'à la vérité, répétons-le encore, on ne peut attendre pour agir. Le temps ici travaille contre nous. Les années perdues ne se peuvent regagner. Le danger extérieur n'est pas le seul qui menace la nation. La France doit vaincre en même temps les périls intérieurs, tout aussi redoutables. Nous sommes capables de mener à la fois ces deux batailles. La France peut maintenir son potentiel de vie tout en protégeant son existence même. Certes, les statistiques de la natalité allemande expriment pour l'avenir une menace ; elles viennent d'être publiées : il y eut au cours de l'année 1939, en Allemagne et en Autriche, 1 568 000 naissances ; ce chiffre indique un accroissement de la natalité qui se traduit par une augmentation de 90 000 naissances (par rapport à 1938). Nous ignorons les statistiques françaises pour l'ensemble de l'année 1939. Mais un signe favorable nous est fourni par les statistiques des deuxième et troisième trimestres de l'année écoulée car, pour la première fois depuis bien des années, nous constatons une légère, mais nette augmentation du nombre des naissances par rapport à celui du deuxième et du troisième trimestres de l'année 1938. Cet accroissement

est intéressant à noter : il constitue la première interruption dans la baisse continue de la natalité en France.

Pareil encouragement vient à point. Il faut que le péril démographique soit connu de tous, que la nécessité d'une action urgente soit acceptée, que les mesures indispensables soient prises sans tarder et sans lésiner — point de demi-mesures, point de mesures trop tardives — et enfin qu'une atmosphère favorable à la politique familiale soit créée parmi nous. Ici l'action personnelle a une efficacité majeure ; elle est bien conforme à l'esprit de notre pays. Un individu s'adressant à un individu obtiendra, en France, des résultats plus sûrs qu'une administration anonyme ou une propagande officielle. Cette manière assure le respect de la personne humaine et accorde à la jeune génération la confiance qu'elle mérite. A ses aînés, il appartient non seulement de diminuer les charges qu'impose le développement de la famille mais d'éviter aussi certaines craintes, certains découragements, certaines critiques maussades et déprimantes. La jeune génération qui, sous nos yeux, fait preuve des plus belles qualités de noble détermination sait bien qu'elle doit à la fois sauver la vie de notre pays, améliorer sa structure sociale et aussi conserver la pérennité de ses qualités fondamentales et de de son caractère national. Comment remplirait-elle sa tâche sans associer aux risques de guerre, qu'elle court bravement, un risque encore : donner la vie à d'autres êtres et la donner largement ?

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

# LA GUERRE EN EUROPE

## LA CAMPAGNE DE NORVÈGE ET SES RÉPERCUSSIONS

Au point de vue diplomatique comme au point de vue militaire, l'un commandant nécessairement l'autre, tout l'intérêt s'est concentré au cours de la deuxième quinzaine d'avril sur les développements de la guerre en Norvège. L'extension des hostilités au Nord de l'Europe — et cela du seul fait de l'Allemagne — a eu pour conséquence de modifier profondément les conditions de la crise internationale. Afin d'empêcher que lui soit coupée la route par laquelle lui parvient le minerai de fer indispensable à son industrie de guerre, l'Allemagne a abattu son jeu en occupant le Danemark et en se livrant contre la Norvège à une agression d'autant plus odieuse que ce petit pays n'avait cessé de donner des preuves certaines de sa volonté de demeurer à l'écart de tout conflit armé. Les événements se sont chargés de démontrer qu'une faute irréparable fut commise par les Pays Scandinaves contre leur propre sécurité en ne donnant pas, en temps utile, toute l'assistance nécessaire à la Finlande en détresse, en refusant même le passage par leurs territoires aux forces franco-britanniques qui devaient se porter au secours du peuple finlandais. Ces pays ont préféré s'en tenir à une politique dite d'indépendance et de neutralité qui a eu pour effet, dans la réalité des choses, — et il ne pouvait en être autrement — de ruiner la solidarité scandinave et de les exposer, l'un après l'autre, aux attaques d'une puissance de proie qui ne s'embarrasse point de scrupules et érige en système permanent la viola-

tion brutale de toutes les lois qui régissent la société des États civilisés. La conclusion qui s'impose aux méditations de tous au terme de cette phase de la guerre européenne est celle de la faillite évidente de cette politique de neutralité dans laquelle les petits peuples, par crainte des obligations générales résultant de tout système de sécurité collective fondée sur le principe de l'assistance mutuelle, croyaient trouver un sûr refuge contre tout risque d'être entraînés dans la guerre. La peur de la guerre et l'égoïsme sacré ont sauvé les nations de la dure épreuve des armes et ont inévitablement pour conséquence de faire des petits et des faibles, dans l'impossibilité où ils se trouvent de se défendre efficacement avec leurs propres moyens, des proies faciles pour les puissances qui ne connaissent d'autre loi que celle de la force.

***

La tragique expérience que fait à cette heure le peuple norvégien est décisive sous ce rapport. Mais M. Hitler croyait pouvoir mettre une fois de plus l'Europe devant un fait accompli sans avoir à combattre effectivement. La première thèse de Berlin était que l'initiative allemande du 9 avril avait été prise en riposte à l'établissement de champs de mines par les alliés dans les eaux territoriales norvégiennes, opération de blocus tout à fait normale et régulièrement notifiée la veille, le 8 avril. Il est établi, sans contestation possible, qu'en réalité l'agression allemande du 9 avril était soigneusement préparée depuis plusieurs semaines, que les forces destinées à cette expédition étaient concentrées dans les ports allemands, que les unités de la flotte allemande accompagnant des transports militaires camouflés avaient quitté leurs bases plusieurs jours avant la pose de champs de mines par les alliés, que par des procédés renouvelés de ceux des forbans d'autrefois, la ruse étant servie au moment propice par la trahison intérieure prévue de longue date, les Allemands s'étaient assuré la possibilité, tout en occupant par surprise Oslo et le Sud de la Norvège, de coups de main audacieux sur Bergen, Stavanger, Trondhjem et Narvik, de manière à s'établir solidement sur des points de première importance qu'il s'agissait ensuite, pour se rendre maîtres du pays

entier, de relier rapidement entre eux par une poussée massive du Sud vers le Nord, avant toute organisation efficace de la défense norvégienne.

C'est ce plan initial que la courageuse attitude du roi Haakon, de son Gouvernement et du peuple norvégien mit en échec, la petite armée nationale retardant la marche vers le Nord des forces hitlériennes, de manière à donner le temps aux Franco-Britanniques d'arriver sur le terrain. Les glorieux exploits des forces navales alliées dans les eaux norvégiennes, mutilant irrémédiablement la flotte allemande, opérant dans le Skagerrak et le Kattegat, étendant les champs de mines jusqu'à la Baltique, en vue de faire obstacle, dans la mesure du possible, à l'envoi de renforts allemands importants, tout cela a permis aux alliés d'accomplir une tâche hérissée de difficultés. L'agression allemande, avec l'avance considérable que lui assuraient une minutieuse préparation et l'occupation préalable des principaux points stratégiques, avait été déclenchée le 9 avril. Dès le 15 avril, les premières troupes anglaises débarquaient à Narvik et sur d'autres points, tandis que les premières forces françaises arrivaient dès le 19. La liaison avec les Norvégiens fut aussitôt établie. Ces délicates opérations furent effectuées sans la perte d'un seul transport, d'une seule vie humaine, en dépit des formidables attaques de l'aviation allemande — laquelle disposait depuis le premier jour des seuls champs d'aviation utilisables à des fins militaires sur le territoire norvégien — destinées à empêcher les Franco-Britanniques de prendre position. L'objectif des Allemands, opérant d'une part par l'Oesterdal et, d'autre part, par le Gudbransdal, en direction d'Andalsnes, était la jonction avec les éléments légers jetés dans Trondhjem. L'objectif des alliés et des Norvégiens était d'atteindre Trondhjem par le Sud. Pendant une dizaine de jours de durs combats furent livrés dans les régions de Dombaas, au centre, et de Roros, plus à l'Est.

Dans l'émouvant exposé qu'il a fait à la Chambre des Communes, le 2 mai, M. Chamberlain a expliqué que le but des alliés était de donner toute l'assistance en leur pouvoir aux Norvégiens, de retarder l'avance allemande au Sud et de faciliter la protection du roi et du Gouvernement de Norvège. L'opération sur Trondhjem était hasardeuse, les Allemands disposant de l'aérodrome de Stavanger. Les troupes britanniques débarquèrent à

Namsos, dans le Nord, les 16 et 18 avril, et quelques jours après les chasseurs alpins français arrivaient à leur tour. Une partie de ces troupes alliées se porta vers Steinkjer pour appuyer les Norvégiens tenant cette place. Au Sud de Trondhjem, des détachements furent débarqués à Andalsnes dès le 17 avril et ils avancèrent en direction de l'important embranchement ferroviaire de Dombaas. Les forces alliées se heurtèrent à de sérieuses difficultés et il apparut bientôt qu'en raison de la supériorité locale des Allemands dans le domaine aérien, il était pratiquement impossible de débarquer l'artillerie et les tanks nécessaires pour permettre aux Franco-Britanniques de résister à l'avance de l'ennemi. Il fut donc décidé d'abandonner le projet de prendre Trondhjem, de retirer les forces alliées d'Andalsnes et de Namsos et de les transférer ailleurs, opération qui fut menée dans de bonnes conditions. M. Chamberlain a conclu que, bien qu'il n'ait pas été possible de prendre Trondhjem, l'avantage demeure aux alliés, qui ont infligé aux Allemands de lourdes pertes. En établissant un bilan provisoire de cette première phase de la lutte en Scandinavie, le premier ministre du Royaume-Uni a eu soin de préciser que les pertes subies par la marine allemande modifient entièrement l'équilibre naval, ce qui a permis aux alliés d'en revenir à une distribution plus normale de leurs forces dans la Méditerranée, dans le bassin oriental de laquelle se trouve une escadre de bataille britannique et française, accompagnée de croiseurs et d'autres unités. Il a souligné également que les alliés n'avaient aucunement l'intention de laisser la Norvège devenir un théâtre secondaire d'opérations mais qu'ils ne se laisseraient pas prendre au piège d'une dispersion de leurs forces telle qu'elle les laisserait dangereusement affaiblis au centre vital. « Nous ne devons pas disperser ou engager nos forces de manière, a-t-il dit, à affaiblir notre liberté d'action dans des éventualités d'une importance vitale qui peuvent surgir à n'importe quel moment. Nous continuerons à saisir chaque occasion qui nous sera offerte en Norvège d'infliger des pertes à l'ennemi mais nous ne devrons pas nous laisser aller à oublier la stratégie à long terme qui nous permettra de gagner la guerre. »

***

Quelles sont les répercussions politiques et diplomatiques des événements qui se déroulent dans le Nord de l'Europe ? Dans l'état présent d'une information forcément incomplète et où, suivant les sources, on relève de singulières contradictions, on ne peut en traiter qu'avec prudence et réserve. Mais il y a les faits qui ont leur signification propre ; il y a les initiatives qui ont la portée d'actes engageant la responsabilité des Gouvernements ; il y a les manifestations des hommes d'État qui parlent et agissent au nom de grands peuples qui s'en remettent entièrement à eux de leur destin.

La manifestation sans doute la plus caractéristique est celle à laquelle s'est livré, le 27 avril à Berlin, M. von Ribbentrop. Le ministre des Affaires étrangères du Reich a réuni en grande solennité les membres du corps diplomatique et les représentants de la presse étrangère pour leur faire une déclaration dont la propagande allemande assurait à l'avance qu'elle serait sensationnelle. Sous prétexte de commenter un « Livre blanc » composé de documents trouvés après coup — l'expédient a déjà servi à Bruxelles en 1914 et tout récemment à Varsovie — M. von Ribbentrop s'est efforcé de justifier le coup de force contre la Norvège — il s'est bien gardé de faire allusion au Danemark, et pour cause — en accusant le petit pays brutalement envahi d'avoir manqué à son devoir de neutralité et d'avoir fait délibérément le jeu des alliés sur lesquels le ministre allemand a prétendu rejeter l'entière responsabilité de la guerre. Le thème est connu : c'est celui de la propagande de M. Goebbels et des polémiques de la presse nazie. Depuis longtemps il ne trompe plus personne car il suffit de constater l'enchaînement des événements et de rapprocher les dates pour se rendre compte que M. von Ribbentrop, — que sir Samuel Hoare n'a pas hésité à qualifier de « dangereux aventurier qui a joué un rôle sinistre dans les affaires publiques et en la parole duquel aucun honnête homme ne peut avoir confiance », — fausse délibérément l'histoire et que toute sa méthode diplomatique procède du mensonge le plus cynique. M. Koht, ministre des Affaires étrangères

de Norvège, a fait, en ce qui concerne la politique de son Gouvernement, une mise au point qui réduit à néant toutes les allégations du ministre des Affaires étrangères du Reich, et la réplique anglaise n'a pas été moins précise et moins formelle quant aux accusations portées contre la Grande-Bretagne.

Quel a pu être le but de M. von Ribbentrop en se livrant à une manifestation si peu conforme à l'usage diplomatique et où l'odieux le dispute au ridicule ? S'il a cru par là donner le change à l'opinion internationale sur les responsabilités qui sont à l'origine de la guerre, il s'est donné une peine bien inutile. Les faits sont toujours plus éloquents que les discours les plus violents et les plus impudents. Il n'est pas un homme averti des choses qui ne sache que c'est l'Allemagne hitlérienne qui a asservi cruellement l'Autriche et la Tchécoslovaquie, qui a attaqué et sauvagement ravagé la Pologne, qui occupe en force le Danemark et fait la guerre au peuple norvégien. M. von Ribbentrop a-t-il voulu essayer de justifier la politique de M. Hitler devant la conscience allemande troublée par une si longue série de crimes contre le droit et l'humanité ? Ou bien a-t-il cherché, une fois de plus, à intimider les petits pays neutres en leur montrant, par l'exemple de la Norvège, le sort réservé à ceux qui ne se montrent pas servilement dociles aux exigences du IIIe Reich ? Dans ce cas, il a manqué, cette fois encore, de sens psychologique car c'est surtout dans les pays neutres les plus directement menacés que l'exposé du ministre allemand a été le plus sévèrement commenté.

Déjà après l'anéantissement de la République tchécoslovaque et l'invasion de la Pologne l'esprit public chez les neutres les plus impressionnés par le péril allemand avait sensiblement évolué. Le réveil de l'esprit de liberté et la volonté de défendre leur indépendance ont déterminé les petits peuples à faire les sacrifices nécessaires pour la sauvegarde, dans la mesure du possible, de leur sécurité. L'entreprise allemande en Scandinavie a achevé de les éclairer sur les méthodes hitlériennes visant à l'agression extérieure. L'activité des « touristes » envoyés pour soutenir les centres d'agitation extrémiste et qui reçoivent leur mot d'ordre de Berlin, la guerre des nerfs poursuivie dans tous les pays dont les ressources sont convoitées par le Reich, tout le travail intérieur de corruption et de trahison destiné à pré-

parer les voies à l'invasion, ce sont désormais des réalités auxquelles s'efforcent de parer tous les Gouvernements conscients de leurs responsabilités. Aux Pays-Bas, en Belgique, en Suisse, en Yougoslavie, en Roumanie, partout où le danger intérieur accompagne et même parfois précède le péril extérieur, d'énergiques mesures ont été prises. C'est là un des effets directs les plus certains de l'extension de la guerre au Nord du continent. Il en est d'autres qui, d'un point de vue général, ne sont pas moins importants. Les neutres que rapprochent entre eux la géographie, une certaine solidarité d'intérêts et de réelles affinités, cherchent à se grouper plus étroitement en vue d'une défense commune éventuelle, encore qu'il leur soit parfois difficile de concilier cet effort avec la doctrine rigide d'une politique d'indépendance et de neutralité qui ne veut connaître d'autre péril que celui du fait accompli. C'est le cas de la Belgique et de la Hollande ; c'est le cas des États du Sud-Est chez lesquels, sous l'impulsion de la Turquie, se marque de plus en plus une tendance à envisager la transformation de l'Entente balkanique élargie en alliance défensive.

Dans la phase actuelle de la guerre européenne, après les difficultés auxquelles l'Allemagne s'est heurtée en Scandinavie et à la suite de la grave mutilation subie par sa flotte, mutilation qui lui enlève tout espoir de s'assurer la maîtrise des mers, quel concours escompte-t-elle de ses associés de l'axe Rome-Berlin et de l'axe Berlin-Moscou ? Là encore on demeure dans l'incertitude à l'heure où nous écrivons. La fiction de la neutralité soviétique ne fait, certes, illusion à personne mais Moscou n'a pas cédé jusqu'ici aux sollicitations du Reich et cherche à engager des négociations d'ordre économique, d'une part, avec l'Angleterre et, d'autre part, avec la Yougoslavie, la seule puissance balkanique qui ait refusé jusqu'ici de reprendre des relations normales et suivies avec la Russie soviétique. Quant à l'Italie, quoi que puisse nous réserver l'avenir, ce n'en est pas moins un fait que, pendant les huit premiers mois des hostilités, elle a maintenu sa position de non-belligérance, et cela en dépit de la violence des attaques contre les alliés de certains organes fascistes et des appels parfois pressants de la presse nationale-socialiste allemande. L'Italie joue son propre jeu, et on a souvent répété que M. Mussolini pratique une politique exclusivement italienne.

Les déclarations de M. Paul Reynaud devant les Commissions des Affaires étrangères du Sénat et de la Chambre des Députés précisant qu'avant et après le 1er septembre 1939 le Gouvernement français a fait connaître à plusieurs reprises au Gouvernement italien qu'il était disposé à rechercher avec lui, par des échanges de vues amicaux, les bases sur lesquelles pourrait être envisagé un règlement équitable des questions en suspens entre les deux pays, la France restant dans les mêmes dispositions bien que Rome n'ait pas répondu à ses ouvertures, ces déclarations prouvaient assez que des possibilités subsistaient en faveur d'une négociation utile. La situation dans la Méditerranée n'en a pas moins créé de sérieuses préoccupations comme l'a démontré, indépendamment même de l'allusion de M. Chamberlain aux mesures de sécurité prises par les alliés dans la Méditerranée orientale, la démarche faite le 1er mai par l'ambassadeur des États-Unis à Rome pour s'informer auprès de M. Mussolini et du comte Ciano des véritables intentions du Gouvernement fasciste. L'ambassadeur américain, M. William Phillips, a fait cette démarche sur des instructions spéciales de son Gouvernement. En même temps qu'il conférait avec le Duce et le comte Ciano, à Washington le prince Colonna conversait avec le secrétaire d'État américain, M. Cordell Hull, et était reçu ensuite en audience par le président Roosevelt. Le fait a suscité le plus vif intérêt dans tous les cercles internationaux. Il paraissait d'ailleurs tout à fait normal qu'après les entretiens que le secrétaire d'État adjoint américain M. Sumner Welles eut avec les dirigeants italiens lors de son récent voyage en Europe, le président Roosevelt tînt à s'informer à Rome même du point de savoir si les événements dans le Nord du continent modifieraient plus ou moins sensiblement la position de l'Italie. Les assurances données à M. William Phillips parurent rassurantes en ce sens que, l'avenir restant réservé, le Gouvernement de Rome entendrait s'en tenir, du moins pour l'instant, à une attitude de non-belligérance qui, peut-on croire, répond aussi bien au sentiment profond qu'aux intérêts du peuple italien.

ROLAND DE MARÈS

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Roger Martin du Gard a achevé par un beau livre, qu'il a simplement appelé *Epilogue* [1], la série des Thibault.

Ces huit volumes forment un ensemble vigoureux et vivace dont on sent bien la liaison organique quoiqu'elle soit difficile à définir. Le dessein de l'auteur reste masqué derrière l'œuvre. Au début, je m'y suis grossièrement trompé. J'ai cru que l'auteur allait opposer deux milieux sociaux qu'il décrivait, les Fontanin et les Thibault. La puissante, l'intolérable figure du grand philanthrope catholique Oscar Thibault me l'avait fait penser. L'erreur était complète. Non seulement il ne s'agissait en aucune façon d'opposer la pesante tyrannie de ces hommes de bien à la tendresse de madame de Fontanin pour ses deux enfants, mais il s'agissait beaucoup moins d'une étude de milieux que d'une étude d'individus.

Comment se développerait l'œuvre ? Il était impossible de le prévoir, et chaque volume était une surprise. Mais cette surprise même incline à penser que l'auteur n'a pas eu un dessein préconçu, je veux dire qu'il n'a pas exécuté son ouvrage d'après un plan d'architecte. Il s'agit bien plutôt — ce n'est là qu'une seconde hypothèse et je souhaite, sans être sûr, qu'elle vaille mieux que la première — il s'agit bien plutôt d'une fructification spontanée. L'ouvrage s'est développé selon ses propres lois, à la façon d'un arbre. L'auteur l'a vu croître, étonné peut-être de la direction de chaque branche.

1. Éditions de la N. R. F.

Quand les peupliers poussent à leur extrémité un rameau fourchu, on est averti qu'ils ne grandiront pas davantage. Au huitième volume, la souche des Thibault avait fini de croître. L'œuvre s'est pour ainsi dire arrêtée d'elle-même.

Elle n'est pas systématique, elle est vivante. Chacun des personnages a une puissante personnalité, et il n'est là que pour exprimer cette personnalité. J'avais pris Oscar Thibault pour un tyran domestique. S'il l'est, c'est par un effet second. La loi de sa nature n'est pas tant d'opprimer les autres que de s'affirmer. C'est ainsi que son fils Antoine le revoit dans sa mémoire, après bien des années, en pénétrant à Maisons-Laffitte dans la pièce qui a été le bureau de son père. « La forte personnalité de M. Thibault habitait encore cette pièce... Antoine n'avait qu'à jeter les yeux sur cette porte de faux chêne pour l'entendre s'ouvrir et se refermer d'une certaine manière, inoubliable, à la fois contenue, sournoise et violente. Il n'avait qu'à regarder sur le tapis cette traînée d'usure, pour revoir aussitôt son père, dans sa jaquette aux basques flottantes, les yeux mi-clos, ses grosses mains gonflées solidement nouées sur sa croupe, allant et venant, d'un pas pesant, de la bibliothèque à la cheminée. Et il lui suffisait de contempler un instant cette copie du *Christ* de Bonnat et, au-dessous, ce fauteuil vide, avec ces initiales enlacées en creux dans le cuir : il y ressuscitait immédiatement la volumineuse présence de M. Thibault, lourdement tassé sur son siège, les épaules rondes, levant sa barbiche vers quelque visiteur importun et, avant de parler, cueillant son lorgnon entre ses sourcils pour le glisser dans la poche de son gilet, d'un geste recueilli et assuré qui ressemblait à un signe de croix. »

Le portrait est saisissant, et tout à fait caractéristique de la manière de l'auteur. Il peint des êtres de chair et la ressemblance nous saute aux yeux. Ils nous deviennent aussitôt familiers. A travers leurs traits et leurs tics, nous lisons dans leurs âmes. Là, plus rien d'écrit mais un complexe indéterminé, des poussées, des angoisses, des nécessités inconscientes, des désirs. Ces personnages vivent et le déroulement de cette vie est la substance même du livre. Il conduit à une conclusion unique, qui achève le portrait et qui est la mort. Nous avons assisté à la mort d'Oscar Thibault, nous avons assisté à la mort de son

second fils, Jacques. Nous allons assister à la mort d'Antoine, le fils aîné, le médecin, si ambitieux et si énergique.

Pendant la guerre, Antoine a été blessé au poumon. Guéri, il est retourné au front, et il a été ypérité. Le récit de ces deux journées est glissé dans le volume, en deux endroits distincts, au hasard des pensées et des souvenirs. On sait de quel trait énergique M. Martin du Gard sait dessiner ces scènes émouvantes. Maintenant, Antoine est depuis plusieurs mois dans la clinique de Mousquier, près de Grasse. Selon son habitude, l'auteur ne nous avertit pas de ses desseins. Nous voyons seulement, dans cet été de 1938, un major de trente-sept ans, convalescent, sûr de sa forte santé, et qui fait avec conscience et précautions son traitement : inhalations, gymnastique respiratoire.

Une dépêche arrive et annonce la mort de cette charmante vieille fille, la tante de Waize, qui, pendant vingt ans, effacée, silencieuse, infatigable, a été chez les Thibault « mademoiselle » c'est-à-dire la cheville ouvrière de la maison, sans que personne songeât à la remercier de son abnégation et de sa tendresse discrète. La mémoire d'Antoine lui retrace un charmant portrait. « Il revoyait, sous la suspension, le petit front jaune entre les bandeaux gris, les petites mains d'ivoire qui tremblotaient sur la nappe, les petits yeux de lama effarouché... Tout l'effrayait : une souris dans un placard, un roulement lointain de tonnerre, autant qu'un cas de peste découvert à Marseille, ou qu'une secousse sismique enregistrée en Sicile. Le claquement d'une porte, un coup de sonnette un peu brusque la faisaient sursauter : « Dieu bon ! » et elle croisait anxieusement ses bras menus sous la courte pèlerine de soie noire qu'elle nommait sa capuche. Et son rire... car elle riait souvent et toujours pour peu de chose, d'un rire de fillette, perlé, candide. » Il faut auprès de ces Thibault, qui sont tous despotiques et orgueilleux, des êtres de soumission et de douceur comme la tante Waize, ou comme sa nièce Gisé.

Antoine décide d'aller à Paris pour l'enterrement et c'est une occasion pour nous de revoir ce qui reste des deux familles. On se rappelle que Jacques Thibault, le frère cadet d'Antoine, enfant malheureux, difficile et rebelle, tête exaltée et ombra-

geuse, pacifiste et communiste, vivait en libre grâce avec son amie d'enfance, Jenny de Fontanin ; celle-ci était enceinte, quand Jacques a péri en Suisse, au début de la guerre, dans un avion chargé de tracts. Maintenant, les survivants sont réunis à Maisons-Laffitte dans la villa des Thibault, prêtée par Antoine et devenue un hôpital que dirige madame de Fontanin. Cette femme si sensible autrefois, mystique et généreuse, est devenue une dame d'œuvres pleine d'autorité. Il y a là son fils Daniel, qui a été blessé et amputé. Il y a Gise. Il y a enfin Jenny, nature difficile, obstinée et profonde, passionnément fidèle à la pensée et à la mémoire de Jacques, transformée par lui. Et il y a enfin le petit Jean-Paul, l'enfant de Jenny et de Jacques, un vrai Thibault par son orgueil et son besoin de s'affirmer. Au crépuscule de ces familles décimées et prêtes à périr, l'auteur a voulu mêler cette jeune existence, cette promesse de l'avenir, cette aube d'un jour nouveau.

Antoine s'en va dîner chez le docteur Philip, qui a été son maître et qui l'examine. Il ne faut qu'un regard involontaire de bonté et de pitié pour lui apprendre qu'il est perdu. A partir de cette page le livre ne sera plus que le récit, et le plus souvent le journal, d'une agonie. Ce récit est fait de deux choses : la longue délibération d'Antoine devant la mort, et le tableau du progrès du mal, mêlés d'abord de rémissions puis aggravés de nouvelles souffrances et s'achevant par ces abcès multiples du poumon, qu'on ne peut plus opérer. Cette analyse suivie au jour le jour, avec le choc terrible du début, l'espèce d'adaptation qui se fait, les souffrances et les jours meilleurs, l'intérêt que le mourant porte malgré tout à l'avenir, les éphémérides de la victoire pour toile de fond, forment un livre poignant. « La guerre, écrit Antoine, est un temps de méditation. Pour le type inculte comme pour le type instruit. Une méditation simple, profonde. A peu de chose près la même pour tous. » C'est, en effet, le caractère humain de ces pensées, leur naissance au plus profond de l'esprit, leur dépouillement qui les rend émouvantes. Dans cette dissolution de lui-même. Antoine pense sans cesse au petit Jean-Paul. Il assure son avenir. C'est pour lui qu'il écrit les dernières notes de son agenda, suprêmes conseils, dernier legs d'une

sagesse qui ne sera pas perdue. Ainsi les Fontanin et les Thibault peuvent périr, la vie ne sera pas arrêtée. Antoine meurt le 18 novembre 1918.

●

Tous ceux qui aiment une belle gravure liront, avec beaucoup de plaisir et de fruit, le livre où M. Claude Roger-Marx a tracé l'histoire de cet art en France depuis 1862 [1].

Au milieu du XIXe siècle, il était presque abandonné. M. Claude Roger-Marx fixe, comme une date marquante de ce délaissement, l'année 1844, où l'*Othello* de Chassériau ne fut tiré qu'à quelques exemplaires. A ce moment, on peut compter les graveurs sur les doigts : Daubigny, Charles Jacque, qui a senti la majesté des travaux rustiques, Millet, Méryon. Mais Corot n'a encore presque rien donné. La gravure sur bois est sauvée par la science des praticiens, qui interprètent les gouaches de Gustave Doré. Baudelaire peut écrire dans *le Boulevard :* « Dans quel discrédit et quelle indifférence est tombé ce noble art de la gravure, hélas ! on ne le voit que trop bien. Ce n'est qu'en feuilletant les œuvres du passé que nous pouvons comprendre les splendeurs du burin... Sauf les estampes de Rembrandt, qui se soucie réellement de l'eau-forte ?... Le XVIIIe siècle abonde en charmantes eaux-fortes ; on les trouve pour dix sous dans des cartons poudreux, où souvent elles attendent bien longtemps une main familière. »

En 1862, la Société des Aquafortistes est fondée grâce à l'activité de Delâtre et de Cadart. Dans ses premières livraisons, on trouve des planches de Corot, de Bracquemond, de Daubigny, de Legros, de Manet, de Jongkind, de Seymour Haden, d'Hervier, de Ribot. En 1868, la Société des Aquafortistes devient l'*Illustration nouvelle*, publication qui dura treize ans. A la première équipe s'ajoutent Buhot et Desboutins. Les mêmes noms se retrouvent dans l'*Eau-forte moderne*, de 1874 à 1881. *Le Jour et la Nuit* n'a eu qu'un seul numéro, qui con-

1. *La gravure originale en France de Manet à nos jours*, par Claude Roger-Marx, éditions Hypérion.

tenait une pièce étonnante de Degas, *Au Louvre*, arabesque sombre d'une visiteuse assise et d'une visiteuse debout.

Aux peintres graveurs, à Degas, à Manet, aux paysagistes, M. Claude Roger-Marx consacre de très jolies études. Cependant en 1868, la *Gazette des Beaux-Arts* fonde une Société pour encourager non pas les peintres-graveurs, dont l'inspiration est originale, mais les graveurs consacrés à interpréter l'œuvre des maîtres. Et là, nous trouvons un prodigieux virtuose du burin, Ferdinand Gaillard. Et c'est pour M. Roger-Marx l'occasion de citer l'analyse très subtile que son père a faite du métier du graveur. « Parfois, il part d'un premier état où le masque est modelé comme par un sculpteur, accuse avec vigueur le caractère, les déformations de l'âge, puis, de cette base, il s'élève jusqu'à l'expression, adoucissant les contrastes, trouvant les passages, douant les plus humbles visages d'une parcelle de sublime, d'un reflet du divin. Tantôt, il commence par l'analyse de détails très poussés pour éliminer par la suite... ; tantôt, il souligne d'abord les grands traits, les affirmations décisives, osant, parce que tous les procédés de la gravure lui sont familiers, les associer dans l'élaboration d'une même planche... »

Ce qu'il vient de faire pour la renaissance de la gravure sur cuivre, M. Claude Roger-Marx le fait ensuite pour la lithographie, qui a elle aussi une renaissance vers 1862, et cette fois, il étudie, avec les dernières pierres de Daumier, en même temps que Manet et Degas, Fantin-Latour et Odilon Redon.

A partir de 1875, nous retrouvons une période de vingt-cinq années creuses qui dure jusqu'à 1889 et qui comprend pourtant, avec l'œuvre de Rops, les pointes sèches de Rodin, les eaux-fortes de Besnard, de Pissarro, de Sisley, de Mary Cassatt. Mais ces admirables artistes travaillent dans l'ombre, ne gravant que pour eux seuls. Enfin vient le grand mouvement qui a ramené à la gravure le xx^e^ siècle. C'est à ces cinquante dernières années que l'auteur consacre la plus grande partie de son étude, à la fois d'une science très sûre et d'un goût très sensible. « Vers 1888, nous dit-il, une vaste coalition s'ourdit pour centraliser toutes les forces ; elle a pour chefs Bracquemond, qui a conservé tout son enthousiasme et sa force de conviction et l'ingénieux, le charmant Henri Gué-

rard, deux techniciens d'une habileté consommée, qui savent que la technique n'est rien sans le don. » Alors naît la Société des Peintres-graveurs français, qui a eu tour à tour pour présidents Bracquemond, Rodin, Eugène Carrière, Forain, Besnard, Lepère, Jacques Beltrand. Pour le renouveau de la gravure sur bois se constitne l'*Image*. L'*Estampe originale* est créée par Roger-Marx. L'*Épreuve*, *Pan*, *Germinal* apparaissent. Des maîtres qui avaient abandonné leur presse recommencent à graver, comme Pissarro et Degas. D'autres viennent au bois, à l'eau-forte, à la litho, soit parmi les aînés, comme Renoir et Cézanne, soit parmi les peintres de la génération suivante comme Gauguin, Carrière, Lautrec, Maillol, Bonnard et Vuillard. Les livres sont illustrés par de vrais peintres. C'est toute cette histoire que retrace et démêle M. Claude Roger-Marx. Enfin d'admirables reproductions font de l'ouvrage, en même temps que le manuel de l'amateur, le régal du simple dilettante.

HENRY BIDOU

# TABLEAUX DE PARIS

MADAME ALPHONSE DAUDET. — Lorsque je connus madame Alphonse Daudet, rue de Bellechasse, elle régnait.

Je veux dire que M. Alphonse Daudet vivait encore, qu'il publiait ses derniers livres (*La Petite Paroisse*), qu'il était admiré de ses pairs et d'un peuple de lecteurs, parmi lesquels *Sapho*, *Fromont Jeune*, les *Lettres de mon Moulin* — et tant d'ouvrages, qui allaient de l'aventure de *Tartarin* à l'émouvante et si simple tragédie de l'*Arlésienne* — avaient laissé des semences qui ne devaient point cesser de germer. En dépit d'un déplorable état du système nerveux, qui ne lui permettait point de marcher sans canne, mais sans qu'il eût rien perdu de la rapidité comme de la finesse de son observation, d'une apparente bonne humeur que les souffrances n'altéraient point en présence de ses amis, il se rendait presque chaque dimanche à Auteuil, chez M. de Goncourt. Il prenait part aux discussions qui venaient se recréer autour de lui, car c'est un fait que de ne pas se déplacer aisément attire, et que les meilleurs causeurs ne sont généralement point ceux qu'on voit virevolter sans trêve d'un bout à l'autre des salons. Ce rassemblement, Alphonse Daudet le voyait se former à nouveau, chez lui, rue de Bellechasse, le mardi soir, marqué de cette sorte de resplendissement qu'un peintre ne saurait reproduire, qui naît de l'acceptation par les individus d'un maître indiscutable. J'étais fort jeune. Sans mon amitié avec Lucien, son plus jeune fils, je n'eus certainement jamais été

introduit si tôt dans ce milieu littéraire, où se retrouvaient tant de ces personnages qui nous paraissent d'autant plus considérables, au temps de notre adolescence que la vie ne nous a pas encore permis de découvrir peu à peu combien sont fragiles certaines renommées, éphémère l'immortalité ou si promptement « raccourcie » après la disparition de ceux qui se consumèrent à la préparer — parfois servis par des hasards ou des dons favorables, souvent par des manœuvres opiniâtres.

Le motif, l'attrait principal de ces réunions était le Méridional si fin, si observateur, le romancier tendre et impitoyable, impitoyable parce qu'il ne pouvait retenir un trait spontanément jailli — sans amertume et sans méchanceté, — qui semblait porté par l'air du temps et garder ce parfum que l'on respire entre Avignon et Nîmes jusqu'à Aix. L'âme de ces réunions, c'était madame Daudet. Elle fut de celles pour qui existe un cinquième élément, qui n'est point visible, ne se mesure ni se pèse, ne paraît peut-être point nécessaire et sans lequel, je pense, n'eût jamais existé aucun milieu favorable aux manifestations les plus éblouissantes de l'esprit et de l'intelligence : la *sociabilité*, qui n'est jamais si sensible que lorsqu'elle se manifeste sans préparation, sans but, et dans l'espèce d'échauffement de griserie que certaines femmes excellent à créer.

Dans sa part de collaboration quotidienne, madame Daudet aidait son mari à réduire ce qu'il eût peut-être été tenté de laisser prendre trop d'importance dans une scène ou une description. L'enfant de Nîmes avait trouvé dans cette jeune Parisienne, fille d'une mère fort cultivée, son équilibre, son repos, l'appui qui n'est pas seulement offert par l'amour, lequel peut changer ses préférences, mais par la tendresse qui les stabilise et les renouvelle dans le même objet. Madame Daudet, rien que dans la manière dont elle prononçait le prénom de son mari, révélait cet attachement, qui possède toutes les gammes de la tendresse, comme une mélodie une fois écrite garde toutes ses notes, à jamais.

Écrivain, maîtresse de maison, mère prévoyante, elle ne négligeait rien au détriment de qui ou de quoi que ce fût. Elle était exceptionnelle mais elle l'eût été de

tout temps. Son cœur et sa mémoire allaient de pair. Elle ne négligeait ni une obligation mondaine ni un devoir familial. D'ailleurs, l'une n'était pas plus une obligation pour elle que l'autre ne lui paraissait un devoir.

Elle vouait l'admiration la plus vive à son fils Léon, comme elle gardait toute brûlante et intacte celle qu'elle avait donnée à son mari et comme elle admirait et encourageait le talent vif et ombrageux de son second fils, Lucien, qui ne lui offrit point sa vie par reconnaissance ni devoir, mais par amour. Cet amour filial exceptionnel grandit singulièrement l'image de cette femme, qui unissait tant de mérites à la célébrité.

Les réunions du mardi, avant la mort d'Alphonse Daudet, se passaient, en ce qui me concerne, aux dernières années du siècle dernier, en un temps privé de tout ce qui, en apparence, a bouleversé l'existence de l'homme des villes — je voulais écrire : l'homme des capitales, mais les villes, même éloignées des grandes routes du monde, ont tellement évolué que *capitales* paraît aujourd'hui un mot inutile et vain. Sans doute, éclairé par ses lampes, le salon d'alors nous paraîtrait aujourd'hui singulièrement plongé dans la pénombre. Madame Daudet aimait l'élégance mais par goût de la qualité, non par aveuglement. Elle était de ces femmes qui ne semblent jamais être surprises à l'improviste, en négligé. Elle avait de jolies mains dont elle se servait avec grâce, des mains qui étaient, à table, ce que la diction de madame Bartet fut à la scène. Ses intonations, d'ailleurs, étaient modulées avec grâce et demeurées jeunes, au delà des limites.

Lorsque son fils Léon, dans le génie de l'inspiration, traçait à table des portraits admirables de vigueur, superbes et sans doute terribles aussi de vérité, madame Daudet levait une de ses jolies mains et dans la manière dont elle prononçait : « Léon ! » pour l'interrompre elle atténuait, elle s'efforçait de répandre une demi-teinte sur une touche implacable.

Elle aimait d'abord les siens mais, par-dessus tout, la Poésie, — comme, à vingt ans, devait l'aimer et la servir Delphine Gay.

Tous les poètes de son temps — notre *temps* n'est pas seulement celui de la jeunesse mais celui de la maturité, madame Alphonse Daudet les connut. Et il ne dépendit point d'elle, — hélas ! — qu'ils ne fussent pour la plupart que ce qu'ils étaient.

Je me souviens du plaisir véritable qu'elle eut à faire se rencontrer chez elle la comtesse de Noailles et Francis Jammes. Sur le carton qu'elle avait envoyé à ce dernier, madame Daudet avait écrit : « *Pour rencontrer la comtesse de Noailles.* » Aussi, lorsqu'à un voyage suivant, elle pria M. Jammes de venir la voir sans lui dire qui il rencontrerait, lui fit-il tenir cette carte : « *Pour rencontrer qui ?* »

Le poète d'Orthez avait été ébloui par madame de Noailles qui, je dois le dire, ne fut jamais plus elle-même que cet après-midi là, au cœur d'un cercle d'admirateurs, face à face avec le petit M. Jammes, tout éberlué par cette verve, cette jeunesse, ces suites d'improvisations, de rebondissements et ce jeu auquel elle excellait de manier tour à tour le sublime et l'ironie et de se jouer des dieux parmi les hommes.

Madame Daudet demeura dans la joie de cette séance, pendant laquelle madame de Noailles parlait à Jammes de ses petits lapins et lui décrivait son jardin, sans le connaître. Une grande amitié s'ébaucha, qui conduisit madame de Noailles vers les Pyrénées mais dont elle revint déçue.

Que de débutants madame Daudet accueillit, de novices — et avec quel discernement, quelle ardeur !

Je ne pouvais m'empêcher, pendant ces funérailles d'aujourd'hui, à travers l'admirable Père-Lachaise, tandis que nous gravissions les allées, au milieu de tombes rassemblées, si étroitement serrées, si vieilles, si descellées déjà de toutes leurs vieilles pierres noircies qui ont eu des modes, qui ont été selon le goût de certaines années, comme les chapeaux et les robes, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer le beau cortège qui eût accompagné, en temps de paix, cette aïeule souriante et parfumée, cette princesse des Lettres. Comme me le disait mademoiselle Hélène Vacaresco : il eût été beau que tous ceux qui aiment la *Littérature* pour elle-même, sans distinction de parti — enfin ! — fussent venus rendre hommage à cette femme, qui avait si étroitement mêlé

le réel à l'imaginaire, cette femme qui avait tout lu et tout retenu, sans paraître s'en soucier. Le cœur qu'elle avait voué, d'un amour si ardent, aux Lettres, ne semble avoir pu battre si longtemps que pour elles.

Que d'heures se sont passées chez elles, sur le petit canapé du second salon de la rue de Bellechasse, à l'entendre évoquer Flaubert et tant d'autres, des Goncourt à Anatole France. A la fin d'un déjeuner, peu de temps après l'autre guerre, elle parla de Bonaparte avec une perspicacité qui venait peut-être d'une lecture récente, mais que M. France avait recréée et qui devenait une œuvre personnelle.

... Ces longues existences ont leur beauté. Elles sont comme des fleuves sur la carte des siècles. Que d'échos du passé nous sont transmis par ceux qui ont vu tant de choses ; que de voix se rassemblent dans la leur, que de reflets éteints continuent de luire dans leurs yeux ! Que de souvenirs naissaient dans la conversation qui ne sont point de ceux que l'on écrit dans les mémoires... J'ai connu par madame Daudet, j'ai pu croire avoir fréquenté bien des personnes dont il reste peu de chose, sinon presque rien, de madame Théodore de Banville à madame Charpentier, dont Renoir avait fait le portrait la même année que celui de madame Daudet.

Je m'aperçois, chaque fois que disparaît un de ces êtres qui ont tant connu, tant entendu, que nous ne les avons point suffisamment interrogés. Ils savent beaucoup plus de choses encore qu'ils ne l'imaginent. Notre discrétion envers eux n'était pas justifiée. Heureusement, pour madame Alphonse Daudet, nous resteront sans doute les notes et le beau livre d'amour et de vérité que son fils Lucien doit à sa mémoire.

C'EST UN GALA. — C'est courir quelques périls, c'est en tout cas ouvrir les portes à toutes sortes de redoutables surprises que de prendre la responsabilité d'un « gala » en ces soirs obscurs, alors que la circulation est rendue difficile et que les spectatrices craignent de dépasser la mesure imposée à la mode

par l'aventure que font courir à l'Europe, et l'on peut dire au monde entier, le caprice et les préméditations d'un seul homme.

Mais le pire des risques c'est qu'un de ces soirs marqués pour une fête de charité ne coïncide à l'improviste avec quelque nouvelle, exacte ou déformée, qui cause aux « Alliés » un sentiment d'angoisse légitime. Demain viendra rendre courage à ceux qui subissent avec plus de violence que d'autres les déceptions qu'ils peuvent éprouver. Mais le coup porté marque.

Et puis, dois-je l'avouer, une salle dont les deux avant-scènes du rez-de-chaussée sont occupées, l'une par le duc et la duchesse de Windsor, ceux-ci presque seuls ; l'autre, par le roi et la reine d'Albanie : cette salle suggère des réflexions bien mélancoliques, évoque des tragédies que l'on imaginerait fixées par les anciens imagiers d'Épinal, tant elles sont faites d'une succession de menus faits prêtant à ce genre d'illustration, tel que le départ de celui qui venait de cesser d'être le roi Édouard VIII et qui gagnait la côte de France sur un navire de guerre, dans la tempête ; ou le bombardement du palais royal d'Albanie, le Vendredi-Saint, le lendemain du jour où venait d'accoucher la reine.

La jeune reine est là, esquissant peu de gestes ; le duc de Windsor, qui fume une cigarette à l'entr'acte, lui fait vis-à-vis.

Celui qui n'est plus qu'*altesse royale*, sourit dans son avant-scène aux personnes de quelque qualité ou complètement inconnues qui viennent lui présenter leurs hommages et la reine d'Albanie, entourée d'une cour d'habits noirs, regarde cette salle que l'on peut qualifier de « parisienne » mais où elle ne saurait peut-être mettre de nom que sur la duchesse de Windsor, toujours admirablement coiffée et vêtue...

Je ne sais si parmi tant de « souverains », le plus souriant, toujours, le plus à l'aise, le plus assuré du lendemain, n'est pas le baron Maurice de Rothschild...

Quelles robes étranges ont choisi certaines dames !... Je pense à celles qui savent ne pouvoir compter ni sur leur nom ni sur des privilèges royaux ni même sur leur visage pour retenir l'attention.

Que de manteaux de bal masqué ou d'officiers d'Afrique

« adaptés » ! Que de coiffures vainement carnavalesques ! Quel mauvais génie conduit certaines femmes à choisir toujours exactement ce qui ne saurait que souligner des défauts qui pouvaient demeurer inaperçus ou n'être pas agressifs ? Enfin, ce qui compte dans un gala c'est la recette ; lady Mendl et ses collaboratrices peuvent être satisfaites : les colis expédiés de Versailles seront plus nombreux encore que jamais.

Les opérettes comme *Mes Amours* sont jumelles d'une quantité d'autres. Il y a des thèmes éternels et certains qui ne durent qu'un lustre ou deux, c'est-à-dire cinq ou dix ans. Il y a les *girls*, dont l'apparition ne serait justifiée que par la beauté de leurs jambes, l'ensemble de leurs acrobaties modestes et l'éclat de leur jeunesse. Lorsqu'elles pénètrent en scène comme un pétard mouillé, qui n'éclate pas, on préférerait qu'elles eussent été maintenues par leur dompteur dans la cage où elles doivent attendre, les pauvres, le moment de paraître en scène. Et dans quels costumes ! Il y a certaines blouses de satin bleu...

Les *girls*, au lieu de les employer sportivement, qu'il serait donc préférable de se servir d'elles comme d'une sorte d'orchestration vivante, que les acteurs en scène ignoreraient ; elles seraient vêtues non pas en higlanders ou en tambours de Sébastopol. Elles seraient l'*air* qui entre par les fenêtres, le *feu* qui brûle dans la cheminée, la *lumière* des lampes, le *courant d'air*, la *bonne* ou la *mauvaise nouvelle*, etc... mais non, ces gymnastes à la douzaine ne semblent avoir été choisies qu'au centimètre, pour la taille, comme dans un détachement de gardes.

Et puis, une opérette dans laquelle pas une femme n'a de voix, c'est une gageure. Une opérette demande des chanteuses. Des chanteuses d'opérette s'entend. Mais des demoiselles qui font l'impossible pour être entendues — sans y parvenir — mieux vaudrait leur conseiller une autre carrière. M. Luguet est parfait et M. Tréville a chanté, sans grande voix pourtant, — mais en sachant qu'il chantait — un air qu'on lui a redemandé.

Ce gala n'était qu'une générale. Espérons que le directeur, le metteur en scène, les auteurs n'avaient point négligé de venir et qu'ils vont bien vite corriger, parmi tant d'éléments excellents, les traits qui ont déçu.

— ? — Le Salon de Chaillot est ouvert, m'avait-on dit. Mais on ne sait pourquoi, personne ne paraissait en être averti. Ce nom de Palais de Chaillot, d'ailleurs, sonne mal. Chaillot? C'est loin dans le passé. *Trocadéro* s'était acclimaté; mais pour *Chaillot*, il faut remonter aux gardes-françaises, aux petites maisons du temps du roi Louis XV, et comme ce quartier dit « neuf », est habité aux deux tiers par des étrangers aimablement installés chez nous, parler de Chaillot, c'est un peu comme parler de la Bièvre!

Et puis, *Palais*, on est un peu fatigué des palais!

L'édification de la Tour Eiffel, en 1889, marque une révolution égale en conséquences — tout au moins pour l'esthétisme, — à celle de 1789. On les accepte, les palais, quand ils ont des habitants, princes, empereurs ou rois, — locataires dont l'espèce disparaît de plus en plus. Mais *palais* pour le central téléphonique, les casernes arrangées non plus en musées mais en *museums* aux murs aussi blancs et nus que ceux d'un réfectoire de prison aux États-Unis. Ah! nous ne saurions plus être accusés, comme naguère, de frivolité! Lorsqu'on entre dans ce « *Palais* » *de Chaillot*, on à l'impression d'être attendu pour une opération :

— Quel bel hôpital on ferait là, en y apportant des lits! me disait Mrs G..., une Américaine qui n'a jamais pu vivre que chez nous.

— Comment donc concevez-vous une installation? me demandait, hier, à dîner, madame Schiaparelli, qui répand une sorte de terreur, sacrée et parfois surprenante, sur les élégantes des deux mondes.

— Sans coup de poing! lui répondis-je.

Elle me regarda, se donnant l'air de n'avoir point compris. Je dus m'expliquer. Je le fis avec des ellipses car il est fatigant de s'expliquer sur ce qui n'intéresse plus guère.

— Ne pas recevoir une sorte de coup de poing dans l'estomac ou dans l'œil, en passant d'une pièce dans une autre... Ne pas sortir d'un salon rouge pour entrer dans un jaune...

Et puis, voyez-vous, ajoutai-je, et le mot m'échappa des lèvres avant que j'eusse pu le retenir, — j'en demande pardon à mes lecteurs : « Je déteste les « cochonneries ».

Sous les cheveux entassés au dessus de sa tête, madame Schiaparelli me considérait avec une bonne volonté réticente et quelque effroi.

— Cochonneries !... « Marché aux puces ! » lui dis-je, en manière d'explication. Le bric-à-brac, ce qu'on trouve *amusant* »... Je déteste ce qu'on appelle *comique*, en décoration et installation. La vie n'est pas comique mais elle devient lugubre quand tout ne semble avoir été aménagé que pour distraire, ne durer qu'un instant et disparaître, en même temps qu'une robe de la saison dernière.

... Revenons au *Palais* de Chaillot. L'esthétique contemporaine veut qu'un musée ressemble à une clinique et que les tableaux soient isolés sur des murs de maison de santé, comme s'il fallait les préserver de la gale ou de la tuberculose. M. le professeur Gosset a placé de même dans le pavillon de ses services à la Salpêtrière (et par raison) des cancers dans des bocaux, sur les rayons de vitrines à armature de nickel.

Alors, pourquoi ce titre prétentieux de *Palais?* Personne n'ignore qu'en dépit des travestissements, le Front populaire a passé par là. *Hôpital de Chaillot* me semblerait plus adapté à l'intention — si toutefois quelque intention autre que de construire un « palais » eût jamais occupé l'esprit de la réunion de personnages « compétents » qui fut nécessaire à pareille édification.

Il faudrait savoir cependant si les artistes passés, et présents, ont travaillé pour les hôpitaux ou pour l'embellissement des demeures. Auront-ils pour acheteurs des directeurs de maisons de santé ou des gens ayant le goût de l'*œuvre d'art*, deux mots qui s'accouplaient naguère parfaitement et ne vont trop souvent plus de pair.

... Allons donc jeter un coup d'œil au *Palais de Chaillot*. On y trouve le *Musée de l'Homme*. Des anatomistes ont présidé à ces organisations. Rien n'était plus naturel et tant de squelettes feraient un piteux effet devant les décorations de Rubens. Tout ce qu'il y avait de crânes à Paris fut rassemblé là. Le squelette de *Bébé*, le nain fameux du roi Stanislas, le

crâne de Descartes, le moulage de la célèbre Vénus hottentote, qui faisait rage à Paris, au temps de la Restauration ; races jaune, noire, rouge ; européens, sémites, tout est classé, catalogué. Il faut conduire là les jeunes gens et les jeunes filles, ils y apprendront plus, en deux heures, qu'au long de bien des années de cours.

... Mais le dernier Salon de peinture était déjà fermé et le prochain n'était pas encore inauguré. Nous nous sommes donc consolés devant les cartes du monde, qui schématisent la confusion des races, l'ignorance ou la haine de l'homme pour l'homme, l'éternité de ce que le Créateur a placé sur la terre et la fugacité des siècles et des millénaires — et que rien ne change, en dépit des conquêtes, des découvertes, des annexions... — Et ce qui frappe, chaque fois, c'est la petitesse de l'Europe et l'immensité de l'U.R.S.S., l'étendue des Républiques américaines Nord et Sud, etc... La France — sans son empire colonial — n'aurait plus l'air de rien dans tous ces graphiques. En regardant les régions désolées du monde, — si vastes — on se demande comment il se fait qu'une si petite Europe se déchire et se détruise. Mais une photo ne montre-t-elle pas que le Sahara fut un océan ?

... Tout semble à faire, à classer ou reclasser dans ce désordre des peuples qui se sont interpénétrés, en dépit des obstacles, des fleuves immenses, des océans, des glaces, des sables, des sommets perdus dans le ciel, au cœur de l'Afrique même... Et l'homme s'acharne, lutte, conquiert, civilise, édifie des empires et des cagnas, avec la même ardeur. Et les luttes détruisent. Et les grandes cartes implacables sont là sur les murs de cet hôpital, auquel on a donné — certainement par dérision, — le nom de *palais*,... les grandes cartes sont là, montrant leurs lignes inflexibles, leurs courbes sinueuses, enfermant des races qui, à travers des milliers de siècles, ne s'étaient point confondues, à peine mêlées sur certains points. Et tous ces squelettes d'ancêtres, du Japonais ou de l'Européen, du Papou ou du Lapon se ressemblent dans leurs lignes générales — montrant ce que le Créateur réalisa et ce que les climats, les altitudes, les révolutions géologiques, la routine, la fantaisie et parfois l'obligation ou la sagesse ont fait de l'homme.

Après tout, notre déception première de ne point trouver de tableaux était bien peu justifiée. Nous avons pu nous étonner, nous émouvoir et nous désespérer — avec bien plus de raison — devant ce qui s'offrait à nous, que si nous avions trouvé là quelques petits tableaux, ouvrages de demoiselles révoltées ou de ces grands enfants ignorants et toujours inquiets que sont les hommes.

A Bagatelle. — Dans une opérette, *Ta Bouche*, une actrice déformée par la bonne chère et la crainte de prendre des résolutions actives — et qui demeurait amoureuse et gourmande au delà des prévisions —, Jeanne Cheirel, chantait un refrain sur les plaisirs de 1900 et d'avant — et ce mot revenait : *A Ba-ga-tel-...le !*

Bagatelle, j'y vais quelquefois, au changement de saison, lorsque je suis fatigué de tout. *Bagatelle !* nom charmant — et, entre nous, bien français. Nous le prononçons en le dépouillant de sa signification première mais, lorsque vient le printemps, lourd d'averses, alternant avec un soleil brusquement trop brûlant, et que glycines, lilas, cytises embaument, que les marronniers se coiffant de leurs calottes de fleurs ont l'air de papes rassemblés au seuil des Champs Elysées, nous nous dirigeons vers *Bagatelle*, chargés de tous nos soucis. Ils s'y dissipent à demi.

Je ne sais pourquoi. En dépit même et peut-être à cause du souvenir et des arrangements de M. Forestier, dont mon ami Corpechot a évoqué le souvenir dans des pages qu'on vient de lire. Forestier était un homme aimable qui aimait les jardins, les fleurs mais qui manquait d'un sens que je n'oserais nommer sensibilité, car la sensibilité fait commettre et engendre bien des erreurs. Peut-être dira-t-on qu'il manquait parfois de goût? Non. De tradition? Pas davantage. Sans doute, il brûlait d'innover. Peut-être entreprenait-il trop de travaux? Il voyageait. Il allait en Espagne, au Maroc. A l'un de ses retours, il fit peindre des couleurs les plus voyantes les pots dans lesquels des fleurs s'étiolaient. Ce fut entre nous un sujet de

discussion. Les pots étaient plus éclatants que les corolles. C'était selon moi un non-sens. Mais je ne pus jamais l'amener à en convenir.

Nous devons à M. Forestier des banquettes d'herbe ou de gazon, dans lesquelles des ronds ont été aménagés pour y placer quelques douzaines de jacinthes, de tulipes, selon la saison, parmi les premières fleurs parasitaires, dans une sorte de désordre raisonné, je dirais presque plutôt *raisonnable*, qui permet de voir ces fleurs comme serties par un joaillier, mais non encerclées dans une bordure insupportable.

Cette dernière quinzaine, *Bagatelle* offrait exactement tout ce qui peut convenir dans la nature à des Parisiens qui ont un peu parcouru le monde et qui aiment à constater dans le renouveau — après tant d'autres, qui le découvraient avec ivresse, sans jamais avoir voyagé — que la vue d'un cerisier en fleurs, de quelques tulipes, du premier rhododendron remplacent bien des équipées harassantes, coûteuses et d'ailleurs en ce moment impraticables.

On devient plus facilement sédentaire, et je dirais plus *national*, devant un tapis de fleurs que notre sol a fait s'épanouir. On se cale sur un mauvais banc, on se plaît dans sa peau, on accepte de sentir fuir le temps, d'être impuissant à empêcher la paix et la justice de régner jamais à la surface du monde...

Oh ! tout n'est pas rose... à *Bagatelle*, pour celui qui s'y promène et qui pense à la Norvège... et à tant d'autres pays, — et à tant de malheureux, animés de tant de courage et qui luttent pour que tout ce qui rendait possible la tâche de vivre soit conservé.

ALBERT FLAMENT

# PARMI LES LIVRES

## L'affaire Röhm-Hitler [1]

Nous sommes au printemps de 1934. L'Allemagne est en ébullition. Son président, le maréchal Hindenburg, âgé de quatre-vingt-cinq ans, va bientôt mourir, on le sent. Sous la pression de son entourage, celle de son fils spécialement, il a pris comme chancelier Hitler, comme vice-chancelier von Papen. L'un des deux sera-t-il son successeur? Adolf Hitler! C'est l'astre nouveau se levant sur le ciel embrumé de l'Allemagne.

Quinze ans et demi auparavant, à la fin de 1918, cette Allemagne s'est effondrée. Avec autant d'abandon dans la défaite qu'elle avait témoigné de bravoure dans la lutte, elle aurait à ce moment accepté n'importe quelles conditions pour retrouver la paix, cette paix que seule, en 1914, elle avait volontairement troublée. Les années suivantes, le vague du traité de Versailles, l'incertitude de l'avenir, la perspective des réparations pesant sur plusieurs générations, la menace surtout du virus bolchevique l'ont plongée dans le marasme. Aussi, quand Hitler est apparu, clamant ses théories nouvelles, escorté de sa bande, s'est-elle jetée dans ses bras, par désespoir plus que par enthousiasme, comme s'il lui tendait sa dernière planche de salut. Mariage de raison d'abord et non d'amour. L'amour est venu ensuite, ce qui se produit souvent dans un ménage.

Ce qu'était Hitler, ce qu'il sera, on le sait. Autrichien d'origine, homme du peuple, simple soldat pendant la guerre qu'il a terminée sans conquérir un grade, c'est un exalté, un révolté. Rusé comme certains paysans, fourbe comme beaucoup d'Allemands, follement orgueilleux, illuminé à la manière d'un prophète, il croit recevoir ses inspirations du Ciel pour l'accomplissement d'une mission divine. Son instinct merveilleux compense son ignorance de primaire. Il

1. Par M. Jean François (Gallimard).

a des antennes. Avec une lucidité quasi démoniaque, il voit le point faible de son adversaire et saisit la minute où il doit le frapper. Doué d'une éloquence spéciale, sa parole fascine les masses. Ascète dans ses mœurs, d'une frugalité inconnue de son entourage, il recherche la solitude autant qu'il adore la popularité dont il finit par se griser au point de se placer non sur un trône mais sur un autel. Un génie? Un fou? Les deux à la fois probablement.

Les hommes de sa bande? Car on a bien l'impression de pénétrer dans une caverne de bandits quand on lit le saisissant récit que M. Jean François vient d'écrire sur ce sombre drame dont nous ne pouvons ici que rappeler les grandes lignes. Un ramassis de forbans, conduits par un aventurier au passé louche, se ruant à la curée de l'Allemagne sous l'étendard du national-socialisme.

Pour étayer le mouvement, on a constitué deux forces paramilitaires, d'un nombre inégal d'adhérents, les S.A. et les S.S. Les premiers sont plus nombreux : 2 500 000 environ, partagés en dix groupes, de 250 000 hommes chacun, sous les ordres de dix grands chefs. Celui du groupe de Berlin, Ernst, est un ancien garçon de café : sous ses ordres sert un des fils de Guillaume II ! Leur grand maître est Rhöm, l'ex-capitaine Rhöm, qui, au lendemain de la guerre, a lancé le soldat Hitler sur la voie des conférences politiques, lui a procuré ses premiers subsides puis est devenu son subordonné sans cesser d'être son ami. Les S.A., chargés d'instaurer l'ordre nouveau, sont très mélangés. Entre chez eux qui veut, ou à peu près, tandis qu'un choix s'exerce pour les S.S., réduits à 100 000 environ et dont la mission est de protéger à la fois le régime et certains de ses grands personnages. Entre S.A. et S.S. existe une sourde rivalité, comme d'ailleurs entre ces milices et l'armée proprement dite, la Reichswehr, réduite à 100 000 hommes par le traité de Versailles.

***

En mai 1934, Hindenburg a rédigé secrètement un testament par lequel il a désigné von Papen pour son successeur. Comment Hitler a-t-il soupçonné l'existence de ce testament? Indiscrétion ou intuition? Toujours est-il qu'il se montre inquiet, nerveux. Il sent faiblir son prestige sur le peuple. Son dernier discours à Tempelhof, devant un million de S.A., n'a pas soulevé l'enthousiasme habituel. Son étoile pâlirait-elle? Le parti n'est pas uni. Il le sent bien et, en revenant de Venise, où il a été voir Mussolini, il médite le conseil que lui a donné le Duce « de remettre de l'ordre dans sa maison », d'autant mieux qu'il

éprouve le sentiment que des complots s'ourdissent autour de lui. Les S.A. surtout lui paraissent encombrants, même leur grand chef, Röhm, son meilleur ami cependant. Un rapport de la police le confirme dans cette idée. Grâce aux écoutes téléphoniques, ce procédé moderne du Cabinet noir, on a surpris des propos inquiétants. D'accord avec Gœring, son favori du moment, il décide de mettre les S.A. en congé et fixe pour cette mesure la date du 1er juillet. On l'annoncera au cours d'une réunion des grands chefs, le 30 juin, dans la maison de campagne de Röhm, près de Munich. Au préalable, par une conversation avec Blomberg, ministre de la Guerre, Hitler s'est assuré qu'il pouvait compter sur le concours de la Reichswehr. Il faut se hâter et se débarrasser de ses ennemis ou de ses compétiteurs avant la mort du maréchal, de manière à s'assurer de sa succession qui ne saurait tarder à s'ouvrir.

Le drame commence par l'arrestation de Yung, ce journaliste qui a servi d'intermédiaire entre Hindenburg et Papen. Il doit connaître les termes du testament dont Hitler a fini par connaître l'existence d'une manière certaine. La Gestapo l'interrogera, le fera parler. Gœring, resté à Berlin, télégraphiera le résultat de l'interrogatoire à Hitler qui, de plus en plus nerveux et quoique décidé, veut réfléchir encore. On ne réfléchit bien que dans la solitude. Aussi, le 29 juin au soir, ira-t-il dîner sur les bords du Rhin, à Godesberg, dans une auberge dont on lui a parlé et où, quatre ans plus tard, en 1938, il donnera rendez-vous à Chamberlain : le restaurant des Tilleuls !

Il y est silencieux, méditatif. Apprenant la présence, dans les environs, de Lutze, un des dix grands chefs S.A., un des moins en vue mais un des plus solides, il ordonne de le rechercher, de l'amener sans retard et il se replonge dans ses méditations. Survient Gœbbels, parti le matin en avion. Il n'a pas été convoqué mais il flaire un danger, il sent qu'il se trame quelque chose et il tient à sauver sa peau en se mettant du côté où penchera la balance. Au milieu de la nuit, arrive aussi Lutze. Après deux mots d'explication, Hitler dicte le décret retirant à Röhm les fonctions de chef d'état-major des S.A. et les confiant à Lutze. Comment signifier cet ordre à Röhm sans craindre une révolte ? Le mieux sera de l'arrêter avant toute explication. Coup de téléphone de Gœring : Yung a parlé, a dévoilé le testament du maréchal. Plus d'hésitation : Hitler donne à Gœring l'ordre « d'attaquer », autrement dit d'étouffer tout semblant d'opposition. Entre complices, pas besoin de précision, on s'entend à demi-mot. Ordre en même temps par téléphone à Wagner, ministre de l'Intérieur de Bavière, de mettre immédiatement en congé les S.A. de Munich. Les deux chefs des S.A. bavarois sont précisément dans le bureau de Wagner. « Sa colère lui passera », ricane l'un d'eux à l'annonce de cette mesure. Nouveau

coup de téléphone à Wagner. « Les ordres sont-ils exécutés ? — Non. — Pourquoi ? — Les chefs résistent. — Arrêtez-les ! »

Un bataillon de S.S., envoyé du Nord, est signalé comme arrivant à Munich. Avec les soldats présents de la Reichswehr, il suffira pour mater les S.A. qui seraient tentés de résister. S.S. et Reichswehr garderont la gare de Munich et tous les postes de la ville occupés jusque-là par des S.A. A quatre heures du matin, le 30 juin, quand atterrit l'avion amenant Hitler, toutes les mesures sont prises.

...

Escorté de Gœbbels, de Lutze et de deux autres, Hitler se rend chez Wagner, où se trouvent Maurice, chef du détachement des S.S., et les deux chefs S.A. arrêtés. Il est exaspéré. Loin de l'avoir calmé, le voyage en avion, succédant à une nuit blanche, l'a énervé au point qu'il ne se possède plus.

A son entrée, les deux S.A. se lèvent, saluent. Hitler se jette sur eux, les couvre d'injures, leur arrache leurs épaulettes. L'un d'eux, instinctivement, esquisse un geste de défense. — « Il veut m'assassiner ! » hurle Hitler en portant la main à son revolver. Il n'a pas le temps de s'en servir. D'une balle, Maurice a abattu le S.A. — « Vous êtes fous ! » s'écrie l'autre S.A. Une seconde balle l'étend à terre.

Suivi de ses acolytes, Hitler sort du ministère, saute dans une des autos qui attendent. Quelques S.S. alertés suivent dans des taxis. En route pour Wiesse, la maison de campagne de Röhm, dans les environs ! Il s'agit d'arriver avant la nouvelle de cette double exécution. Pendant ce temps, Wagner, Lutze, un autre encore se rendront à la fameuse Maison brune, le premier repaire des nazis, et y retiendront tous les S.A. qui ne manqueront pas de venir y attendre, en vidant force pots et sans se douter de rien, la réunion fixée au matin même.

A Wiesse, la bande entoure la maison de Röhm, force la porte. Un chef, le comte Spreti, encore au lit, est ficelé rapidement. Dans la chambre voisine, on tue le fameux Heines et son chauffeur : c'est plus simple. Hitler lui-même frappe à la porte de Röhm. « Qui est là ? — C'est moi, Hitler. Ouvre. — Comment ! Tu es déjà là ? » et il ouvre. Hitler se précipite sur lui, bavant de rage. Röhm, à peine éveillé, répond par des insultes. « Il me manque de respect ! Qu'on l'arrête ! » s'écrie Hitler. Les S.S. se jettent sur lui, le ligotent, ainsi qu'un autre chef qui se trouvait également dans la maison.

La bande remonte dans ses autos, emportant à la fois prisonniers

et cadavres. Sur le chemin de retour, elle arrête de distance en distance des voitures amenant à Wiesse des chefs S.A. pour la réunion du matin. Aux uns on prescrit de rentrer à Munich, les autres sont réunis aux premiers prisonniers.

A l'arrivée à Munich, tous sont entassés dans la geôle du Stadelheim. De nouvelles arrestations, à la gare, dans la ville, augmentent le nombre des captifs. Aucun n'y comprend rien. Plusieurs s'imaginent être victimes d'un mouvement communiste. Nul ne se révolte.

Hitler vient à la prison. Il traverse une pièce dans laquelle sont quelques prisonniers. — « Chiens ! » hurle-t-il en les regardant. Il montre à des S.S. la cour déjà pleine. — « Soyez sans pitié ! » s'écrie-t-il. Röhm, devant qui il passe, le dévisage froidement. Que fera-t-on de lui ? — « Qu'on fusille son chauffeur, ordonne Hitler, et qu'on l'enferme lui-même dans une cellule en attendant mes ordres. »

Il sort. Dans la cour, les exécutions commencent, sans jugement. Un massacre. A la Maison brune, Rudolf Hess annonce aux S.A. rassemblés qu'ils sont tous suspects. Terrifiés par la nouvelle des premières fusillades, ils ne songent pas à résister. Hitler se présente devant eux, fait donner lecture d'une proclamation disqualifiant bassement leurs chefs. Le troupeau affolé acclame le dompteur. Sur son ordre, chacun rejoindra isolément son domicile, déposera son uniforme. Ces bravaches sont devenus des agneaux.

— « Et Röhm ? Qu'en faire ? — Qu'on lui donne un revolver, il comprendra », répond Hitler. Les autres aussi comprennent. Il ne sera plus question de lui. Et les exécutions continuent.

A Berlin, dans la matinée, des rumeurs circulent. Des arrestations s'opèrent, des assassinats aussi. Le général Schleicher et sa femme sont abattus chez eux. De même Strasser, Klausener, le général von Bredow, bien d'autres encore. Une liste a été plus ou moins dressée, à la hâte, un peu au hasard, modifiée, augmentée en cours d'exécution. Un certain Schmidt, par exemple, y est inscrit : pour ne pas le manquer, on tue trois individus de ce nom, sans être certain d'ailleurs que le bon soit du nombre des morts.

Berlin n'a pas le monopole de ces tueries. Magdebourg, Stuttgart, Dresde, Breslau, bien d'autres villes sont ensanglantées. A Brême, pour ne citer qu'un cas des plus typiques, le 30 au matin, le préfet de police arrête Ernst, un des dix grands chefs S.A., au moment où il s'embarque pour son voyage de noces. La veille, le même préfet a organisé un banquet en son honneur et lui a souhaité, ainsi qu'à sa jeune femme, « longue vie pour le bonheur de l'Allemagne ». Ernst croit à une plaisanterie car on a quelquefois la plaisanterie lourde en Bochie. On le bouscule, on le garrotte, on l'expédie à Berlin. — « Menez-moi chez Gœring ! » hurle-t-il. On le conduit sur le terrain d'exé-

cution, et il tombe en criant : « Heil Hitler ! » bien persuadé qu'il est victime d'un complot antihitlérien.

Les jours suivants, la liquidation continua. Ce fut une boucherie ignoble. On en ignore encore bien des détails. Combien de cadavres furent ainsi offerts en holocauste au dieu Hitler ? Aucune liste officielle n'en a été dressée. On peut affirmer cependant qu'il périt environ un millier d'individus. La plupart des corps furent incinérés, ce qui est la meilleure manière de faire disparaître toute trace. D'autres furent enterrés au hasard. Bientôt, du reste, on n'en parla plus en Allemagne. L'épouvante avait fermé les bouches.

Hitler avait atteint son but. Dès le 1er juillet, grâce à Gœbbels, chef de la propagande, se répandait le bruit de la découverte d'un complot ourdi par une puissance étrangère — la France bien entendu — et on arrachait au maréchal un télégramme où il félicitait Hitler d'avoir sauvé l'Allemagne. La voie désormais était libre.

Le 2 août, Hindenburg s'éteignait. En même temps que la nouvelle de sa mort, la presse publiait un décret, signé soi-disant la veille, d'après lequel, au décès du maréchal, Hitler assumerait les charges de président et de chancelier. Le tour était joué. Plus besoin de vote. Les concurrents, s'il y en avait, étaient morts ou mis dans l'impuissance d'agir. Le plus dangereux, Papen, arrêté, était trop heureux de sauver sa tête par son silence. L'Allemagne était bien définitivement entre les mains des forbans, mains couvertes de sang.

***

Ce qui s'est passé se renouvellera-t-il ? Pas dans des conditions identiques car l'Histoire aime les variantes dans ses recommencements. Toutefois, si, en raison de son incroyable passivité, le peuple allemand paraît peu capable d'une révolte contre un homme qu'il a naguère déifié et qui, ne l'oublions pas, a su mieux que tout autre satisfaire les instincts profonds de cette nation de proie, on peut se demander si les chefs ne se mangeront pas entre eux demain comme ils l'ont fait hier. S'il doit y avoir une révolution en Allemagne, ce sera, croyons-nous, une révolution de palais et non une révolution de rue.

ERNEST D'HAUTERIVE

## L'aviation française de bombardement des origines au 11 novembre 1918

par René Martel (Paul Hartmann).

Nous avions signalé ici même la première partie de cette histoire de l'aviation française de bombardement, qui s'arrêtait à la fin de 1915. Cette histoire est maintenant terminée, et les éditeurs ont eu l'heureuse idée de joindre aux chapitres inédits les chapitres déjà édités. Nous disposons ainsi d'un beau volume in-octavo de 416 pages, dont 312 inédites, avec quatre cartes hors-texte sur l'activité des bombardiers, et des cartes complémentaires dans le texte sur les emplacements successifs des escadrilles.

Comment l'avion d'avant la guerre de 1914, jouet scientifique, tout au plus bon à aider la cavalerie dans des missions d'exploration, devient en quatre ans une arme terrible, qui transforme tout l'art de la guerre, c'est cette démonstration qui fait l'unité du livre et explique son prodigieux intérêt : l'année 1918 contient déjà en puissance l'année 1938, où une aviation de bombardement prépondérante, par sa seule menace, fit se reculer les frontières et disparaître des États, et l'année 1939, où le retournement des forces put permettre les redressements nécessaires.

Le livre se divise en quatre parties, quatre années : 1915, qui voit l'essor brillant, mais éphémère du bombardement de jour ; 1916, où les nouveaux avions de chasse allemands interdisent le bombardement de jour, mais où le bombardement de nuit s'organise ; 1917, qui voit la réapparition du bombardement de jour, la mise en service de nouveaux modèles d'avion (le Breguet XIV en fin d'année) et la collaboration croissante de la chasse et de la protection ; 1918, l'année du dénouement, avec l'action par masse du bombardement.

Chacune de ces parties contient un exposé des conditions nouvelles imposées à l'aviation par le déroulement de la guerre, un résumé des progrès techniques survenus, la mise en ligne de nouveaux appareils, la création et le perfectionnement du projectile d'aviation, l'élaboration des plans de bombardement. Viennent ensuite les opérations proprement dites : opérations rapprochées, participation aux grandes batailles, expéditions lointaines sur les centres industriels de Lorraine, d'Alsace, d'Allemagne.

Ces divisions rigoureuses mettent de la clarté et de l'ordre dans la masse touffue des faits ; elles ne sont pas une cause de sécheresse. Les pages pittoresques et vivantes abondent : comme le tableau, qui n'est pas fait de chic, de la vie de l'escadrille de bombardement de nuit V.B. 101 ; ou cette page pleine de vérité sur l'argot des aviateurs allemands comparé à celui des nôtres ; ou cet excellent résumé des raids allemands sur Paris (leur faible efficacité stupéfie l'auteur) ; ou les portraits des grands chefs qui menèrent l'aviation de 1918 à la victoire, et d'abord du général Duval qui, par son autorité et sa haute intelligence, fit pénétrer dans l'aviation, arme nouvelle et sans traditions, les meilleures expériences de l'armée et en décupla ainsi l'efficacité ; du colonel de Vaulgrenand, du commandant de Goys, du commandant Vuillemin, le chef actuel de notre armée de l'air, « aux exceptionnelles qualités de chef et d'homme ».

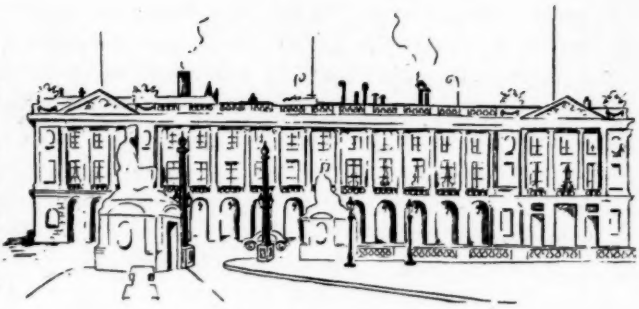
A chaque page le détail concret, précis, de celui qui a éprouvé les choses dont il parle : qu'on se reporte aux pages consacrées au mémorable raid sur Karlsruhe du 22 juin 1916 ; elles pourraient porter en sous-titre : « Comment par habileté, tactique et vaillance, on l'emporte avec un matériel inférieur. »

L'objectivité est aussi une des rares qualités de l'auteur ; ses conclusions, appuyées sur des textes militaires quant au bombardement ou au non-bombardement de Briey, qui fit couler tant d'encre après guerre, tranchent, semble-t-il, le débat : les intérêts privés — certains d'entre eux agissant de l'intérieur — ne modifièrent jamais les intentions du haut commandement ; au reste, l'importance de Briey fut fort exagérée : elle était fort inférieure à celle du bassin de Sarre et Moselle.

JEAN POIRIER

# PARIS... d'hier et d'aujourdhui

## PLACE DE LA CONCORDE



*— Vous n'allez pas vous donner le ridicule, me dira-t-on, de découvrir la place de la Concorde? Tout le monde sait...*

*Je suppose, en effet, que tout le monde sait où se trouve notre plus belle place parisienne; je veux même croire qu'on n'ignore pas qu'elle fut vouée à Louis XV avant de l'être à la Concorde et que, si l'avenue voisine a reçu le nom de Gabriel, c'est en l'honneur de l'architecte des deux palais qui la bordent et non, comme le croyait un grand écrivain du siècle dernier, pour commémorer un prénom féminin. Il doit même y avoir quelques Parisiens pour se rappeler certains événements qui s'y déroulèrent : la bousculade au feu d'artifice tiré pour le mariage du futur Louis XVI (133 morts) ; les guillotinades, entre 1793 et 1795 (1 500 victimes) et certain 6 février 1934. Pour une place de la Concorde, quel bilan! Mais ne parlons que d'architecture.*

*Les plans du début du XVIIIe siècle montrent là un terrain vague qui continuait bien mal le jardin des Tuileries. Le Roi y avait son dépôt des marbres : des hangars. Vers l'Ouest, quelques allées d'arbres mal plantés n'annonçaient guère nos Champs-Élysées. Mais le voisinage des Tuileries, les vues vers la Seine et vers Chaillot désignaient le lieu pour quelque grand projet.*

*Pour comprendre le dessein de notre place, nous n'avons plus qu'à suivre le guide le plus sûr, le grand ouvrage que le comte de Fels a consacré à* Gabriel. *Après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, la municipalité de Paris décide d'élever un monument à Louis XV et, après quelques hésitations sur l'emplacement, obtient du Roi la cession de son dépôt. Voilà donc la signification de cette place : « elle n'est*

*pas seulement un carrefour utile... mais l'expression d'un sentiment national. » C'est la statue équestre, confiée à Bouchardon, qui doit en être le centre.*

*Un concours avait été ouvert entre les architectes. En* 1753, *Vandières, directeur des Bâtiments, prit une décision digne de nos « dirigeants » actuels : il amalgama tous les dessins en un pot-pourri architectural. Mais Louis XV, qui avait plus de bon sens, chargea Gabriel d'établir le plan définitif qu'il approuva le* 9 *décembre* 1755.

*Ce plan est à la fois logique et grandiose. Il part des Tuileries et suit l'ordre traditionnel des résidences royales. En effet, à partir du palais, il déroule successivement la cour d'honneur et les plates-bandes du jardin actuel, l'avant-cour de la place Louis XV et l'avenue, faite par les Champs-Élysées replantés, avec point de vue sur la montagne de Chaillot, vers l'emplacement de l'actuel Arc de Triomphe, où aboutissait la route de Normandie.*

*Sur la place elle-même, Gabriel trace un premier cadre autour de la statue centrale qui, toute colossale qu'elle fût (sept mètres de hauteur totale) eût été un peu perdue : des douves de vingt-quatre mètres de large, profondes de quatre mètres, bordées de parapets à balustres, de guérites pour les gardes et que de petits ponts permettent de passer.*

*La seconde bordure est plus imposante : à l'Est, le mur du jardin des Tuileries, orné de bossages, et deux beaux escaliers menant aux terrasses ; au Sud, vers la Seine et l'hôtel Bourbon (emplacement de notre Chambre des députés), un parapet décoré, en attendant le pont projeté ; à l'Ouest, une architecture de feuillages taillés, entre deux pavillons placés à l'entrée du Cours la Reine et de l'actuelle avenue Gabriel ; au Nord, enfin, les deux palais qui subsistent, si élégants malgré leur imposante masse, et dont le décor est prolongé bientôt par l'hôtel Saint-Florentin (il existe encore, entre les rues Saint-Florentin et Mondovi).*

*Cet ensemble incomparable n'a cessé, depuis la Révolution, d'être mutilé. En* 1792, *la statue est abattue et remplacée par des maquettes éphémères. Peu à peu, dans les fossés mal entretenus, les arbres poussent, on oublie le dessin primitif. Enfin, de* 1836 *à* 1844, *Hittorf, architecte de Louis-Philippe, établit le décor actuel : au centre, ce grand nigaud d'obélisque, entre deux fontaines noirâtres ; sur la place, désormais nivelée, fossés comblés, une forêt de candélabres grêles, peints en noir pour plus de gaîté, et, juchées sur les guérites de Gabriel, les statues de quelques grandes villes de France. Peu après les pavillons des avenues sont démolis et, bien entendu, les arbres des Champs-*

*Élysées reçoivent toute liberté de pousser comme ils veulent. Ainsi la place, hérissée de lignes verticales, est totalement défigurée. Comme améliorations, il n'y a guère que l'établissement des* Chevaux de Marly *à l'entrée de l'avenue; celui de la Madeleine au bout de la rue Royale, froide mais imposante réplique de la Chambre des députés au bout du pont neuf et peut-être aussi la construction de la nouvelle ambassade des États-Unis, au coin de la rue Boissy-d'Anglas, en pendant de l'hôtel Saint-Florentin.*

*L'état actuel est pire encore. Pour guider la circulation, on a bariolé de blanc les candélabres vers le quai et l'on a placé de tous côtés de gracieux disques de tôle rouge à base de ciment; la perspective de la nouvelle ambassade est gâtée par l'affreuse bâtisse voisine, faite pour un cercle qui n'a même pas pu la conserver; quant aux palais, si le Ministère de la Marine est à peu près en ordre, placez-vous au même point que notre dessinateur (vers les Champs-Élysées) pour regarder son pendant. Sur le faîte de l'Automobile-Club, un jardin et d'immenses grilles de séparation; partout un hérissement de coquets tuyaux de poêle. Comme ce n'était pas assez, l'hôtel Crillon vient de monter sur son toit un énorme cylindre, déjà tout barbouillé de suie, une vraie cheminée de transatlantique : on ne voit plus qu'elle...*

*N'y a-t-il donc plus de police à Paris? Dans l'énorme arsenal des lois, décrets, arrêtés, etc., ne trouvera-t-on rien pour empêcher cela?*

PIERRE D'ESPEZEL

*Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).*

*L'Administrateur-Gérant :* MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

*VIENT DE PARAITRE*

## DOCTEUR WULF SACHS

# UN HAMLET NOIR

*roman*

Traduit de l'anglais par HÉLÈNE CLAIREAU

Un sorcier noir étudié par un médecin blanc.
Le roman vécu d'un *nganga* de l'Afrique du Sud.

Un volume in-16.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **22** fr.

## DIDIER LAZARD

# CONTRASTES AMÉRICAINS

Préface par ANDRÉ SIEGFRIED

Au cœur des problèmes américains : contradictions et enthousiasmes aux États-Unis. Dans l'intimité des étudiants et des hommes d'affaires : un voyage en *trailer* dans le Middle-West.

Un volume in-16.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. **22** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

# LA REVUE DE PARIS

## Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

## PRIX DE L'ABONNEMENT

| | | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|---|
| PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES | | 150 » | 76 » | 39 » |
| ÉTRANGER | Demi-tarif postal | 190 » | 96 » | 49 » |
| | Plein tarif | 230 » | 116 » | 59 » |

## LA LIVRAISON : 10 francs.

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

---

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

---

*Les abonnements partent du* 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

---

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.